

La description du prolétariat dans le roman naturaliste allemand

T H È S E

*pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres
de l'UNIVERSITÉ DE PARIS*

PAR

Ida BERGER

IMPRIMERIE CENTRALE

5, Rue Erard, 5
PARIS (12°)

—
1935

La description du prolétariat dans le roman naturaliste allemand

T H È S E

*pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres
de l'UNIVERSITÉ DE PARIS*

PAR

Ida BERGER

IMPRIMERIE CENTRALE

**5, Rue Erard, 5
PARIS (12°)**

1935

La Faculté n'entend donner aucune approbation, ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

PREFACE

Les deux problèmes fondamentaux que cette étude va agiter, ressortent formellement du titre : La description du prolétariat dans le roman naturaliste allemand.

On va essayer ici, très brièvement, de justifier cette façon de formuler le sujet.

L'expression de « prolétariat » n'a pas été choisie au hasard. Il y a dans le mot « prolétaire », par contraste avec le terme d' « ouvrier », un accent plus net, plus empreint de conscience de classe. Par le mot de « prolétaire » on entend exprimer que ce travail sera essentiellement une analyse de la façon dont le prolétaire militant est présenté dans le roman naturaliste allemand.

Quelle époque littéraire désigne-t-on en Allemagne sous le nom de naturaliste? L'historien de la littérature se trouve toujours un peu embarrassé, lorsqu'il faut délimiter dans le temps certains mouvements littéraires. Tel l'historien, auquel on demanderait, à quelle date il place le commencement des temps modernes. Il est difficile de citer des chiffres précis. Ce qui semble plus juste, c'est de rechercher tout d'abord les éléments qui ont donné naissance à un nouveau courant littéraire. Ce sera une des tâches de notre étude.

Si l'on veut déterminer la période dont il s'agit ici, ce ne pourra être, pour commencer, et vaguement, que d'après les années de parution des romans à analyser. Le premier roman social qui puisse être désigné comme naturaliste, c'est l'œuvre de début de Max Kretzer, parue en 1879, sous le titre : « Die beiden Genossen » — « les deux camarades ».

Le dernier roman dont le contenu soit encore traité dans la manière naturaliste, c'est « Mathilde » de Carl Hauptmann, livre paru en 1902.

Par conséquent notre étude portera sur les années 1879 à 1902; en somme les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix du siècle passé.

Ainsi est circonscrit dans le temps le mouvement naturaliste allemand. Une question plus importante reste pendante : Quelle révolution voulaient donc les naturalistes ? Que voulaient-ils apporter de nouveau ? Quelles ont été leurs créations effectives ?

Jamais une génération de jeunes écrivains allemands n'a désiré aussi ardemment une chose, semble-t-il, sans saisir elle-même exactement dans son noyau central l'objet de son propre vouloir. En tout cas une chose commune peut-être constatée sans exception dans leur attitude philosophique et littéraire : la protestation éclatante contre l'état de choses social de leur temps, la haine et le mépris des classes dominantes.

Il serait erroné de qualifier la génération naturaliste de matérialiste ou réaliste, comme on le fait souvent. Tout au contraire, exception faite de Holz, Schlaf et Boelsche, la plupart des naturalistes allemands auraient peut-être été blessés d'être regardés comme des matérialistes. L'attitude philosophique de la plupart d'entre eux était faite d'un mélange de matérialisme grossièrement mécanique, et d'un je ne sais quoi que l'on peut, avec Heinrich Hart, appeler « Social-Idéalisme ».

Un autre élément commun liait entre eux ces écrivains par ailleurs si différents. Tous avaient l'intention soit exprimée, soit implicite, de se mettre en quête de la vérité au cours de leur création littéraire. Or qu'est-ce que la vérité ? En d'autres termes : quelle chance a-t-on, dans une période déterminée, d'approcher du plus près possible le plus de vérité possible ? Question tout aussi difficile à résoudre en littérature qu'en philosophie, celle de la connaissance. En effet l'art aussi dépend de la situation totale de la société, où il s'épanouit.

Arno Holz, celui sans aucun doute qui s'est préoccupé le plus sérieusement des questions de théories littéraires, parlait de ce point : aucun phénomène ne peut exister indépendamment des autres dans la société ; dans la pratique cependant il n'appliqua cette conception qu'en partie. Holz est l'inventeur du style nommé par Hanstein « style à la minute. » (« Sekundenstil ».) Ce moyen d'expression lui permettait de « photographier physiquement », pour ainsi dire, et avec une précision presque scientifique, les sujets qu'il avait à représenter.

Néanmoins cette façon de faire ne lui permet d'approcher qu'une vérité partielle. Grâce à cette méthode il arrive, il est vrai, à

fixer de façon concrète et précise des paroxysmes psychiques. Mais les lois des rapports sociaux complexes et confus ne peuvent être déterminées qu'à l'aide d'une façon de les représenter que l'on pourrait désigner par l'expression de « photomontage littéraire ».

Exprimons concrètement ce qui vient d'être dit : Supposons qu'un naturaliste décrive l'attitude bienveillante, patriarcale, d'un entrepreneur en train de flâner à travers son usine, secouant jovialement la main de ses ouvriers — scènes qui se produisent assurément parfois. Supposons que cet écrivain note en « style minute » avec une pénétration pleine d'amour et de délicate intuition chaque mouvement psychique de l'entrepreneur —, serait-ce alors reproduire la vérité? Non, car il y a là un élément purement accidentel, exceptionnel, des rapports entre patron et ouvriers. Et comme il n'existe pas de vérité partielle, mais qu'il ne s'agit ici que d'une partie sans importance d'un rapport total, la représentation apparemment objective et conforme à la vérité est en réalité contraire à la vérité et tendancieuse.

Chez les naturalistes logiques avec eux-mêmes, nous trouvons tout au plus des descriptions, suivies jusque dans le détail, de paroxysmes psychiques. Mais reproduire la réalité sociale en littérature (et non pas, ainsi qu'il est arrivé souvent, se livrer à des considérations théoriques à son sujet), aucun naturaliste allemand n'y est arrivé, ne fût-ce qu'approximativement. Nous faisons simplement allusion à la question pour le moment.

Les deux problèmes principaux de la présente étude ayant ainsi été esquissés à traits rapides, il faut encore répondre à une question subsidiaire : Pourquoi est-ce précisément la représentation du prolétaire dans le roman naturaliste allemand qui se trouve au centre de ce travail?

D'un point de vue littéraire qualificatif, le roman naturaliste allemand est un produit fort insignifiant. Par contre, peut-on objecter, le drame naturaliste allemand, de Gerhart Hauptmann et de Max Halbe, a conquis une certaine célébrité.

Cette question subsidiaire en apparence nous amène à un problème littéraire fort important.

Il existe avant tout deux possibilités, différentes dans le principe, de juger la création littéraire, observation que nous nous empressons du reste de limiter en notant que dans la pratique contemporaine il est absolument courant de mélanger ces deux types.

L'une de ces possibilités consiste à mettre la question de la qualité artistique au centre des études d'histoire littéraire, puis, à interpréter l'écrivain et sa création en partant de cette façon de voir les choses, prise comme observatoire central.

La critique littéraire sociologique placera par contre au premier plan les attaques sociales de l'artiste. Ce qui passionnera le plus l'historien littéraire sociologue, ce sera l'effet de la création artistique sur la « couche des consommateurs » — c'est-à-dire le public — et d'autre part les réactions de l'artiste vis-à-vis du monde qui l'entoure, la question de savoir pourquoi ceci ou cela est arrivé précisément à telle époque.

Il y a cependant, ici encore, une restriction à formuler. Il serait non seulement antiscientifique, mais grotesque, de vouloir se livrer à une critique littéraire en prenant comme clef universelle de l'activité créatrice de l'écrivain la réponse à la question : A quelle couche sociale appartient-il?

En réalité les rapports des liens sociaux et de classe, d'une part, des créations littéraires d'autre part, sont beaucoup moins clairement perceptibles. C'est le devoir de l'historien littéraire sociologue de s'occuper à fond de cet ensemble complexe de problèmes.

Etant donné les raisons auxquelles il vient d'être fait allusion, il sera facile de saisir, maintenant, pourquoi c'est le roman naturaliste allemand et non le drame qui a été choisi comme sujet de cette étude. Dans le drame l'élément, la forme, la construction logique, joue le rôle principal alors que dans le roman c'est à la représentation large et détaillée du fond — la société — que ce rôle est dévolu. Dans l'étendue épique du roman on rencontre quantité de réflexions, de considérations philosophiques, de petites observations en marge, fréquemment considérées comme accessoires —, toute choses qui précisément sont souvent d'une importance décisive pour le critique littéraire.

Il faut que le théoricien littéraire sociologue travaille avec la même exactitude que le philologue. Seulement l'analyse du fond est pour lui plus importante que celle de la forme. Il est vrai que le fond et la forme d'une œuvre d'art sont indissolublement liés; mais c'est le fond qui se cherche certaines formes. Nous porterons donc notre attention principalement sur l'analyse du fond, au cours de cette étude.

Or pour comprendre vraiment dans son ensemble l'œuvre des naturalistes allemands, ses descriptions du prolétariat, il faut rechercher tout d'abord comment le prolétariat allemand de ce temps-là était fait effectivement. Ensuite il faut que nous posions la question de savoir qui étaient les naturalistes et ce qu'il voulaient. Pour répondre à ces questions (ce pour quoi nous ne pourrions malheureusement, là encore, ne nous inspirer que de sources historiques plus ou moins dignes de confiance), il faudra que nous nous risquions un peu hors du domaine uniquement littéraire, et que nous nous occupions tout d'abord de la situation historico-sociale de l'Allemagne entre le milieu et la fin du dernier siècle.

La description du prolétariat dans le roman naturaliste allemand

LES NATURALISTES

1) *Origine, éducation et milieu*

Les auteurs dont il va être question et dont la période d'activité naturaliste est à peu près entre 1880 et 1900, naquirent entre 1850 et 1870. Cette génération vit donc le jour dans une Allemagne dont la bourgeoisie tentait de toutes ses forces de rattraper, au moins sur le terrain économique, le retard qu'elle avait par rapport à l'Angleterre et la France.

La plupart des jeunes gens qui firent plus tard partie de la « génération naturaliste » provenaient des classes moyennes, petites-bourgeoises. C'est ainsi que le romancier Hermann Conrad, qui est typique, à beaucoup de points de vue, pour le naturalisme allemand, était le fils d'un fabricant de cigarettes qui possédait en même temps une épicerie.

Presque tous fréquentèrent le gymnase humaniste (« das humanistische Gymnasium »), institution où l'on enseignait surtout la philologie, et cela selon la vieille méthode humaniste momifiée sous les mains des magisters (1).

Une fois la guerre gagnée et l'Empire allemand fondé, le lycée allemand devient le gardien de l'idée prussienne de l'Etat. Il fait consister sa mission essentielle dans la formation de citoyens allemands travailleurs, respectueux de leurs engagements et dénués de tout romantisme. Les matières dites d'« opinion » (Gesinnungsfächer), à savoir l'allemand et l'histoire, passent au premier plan de l'enseignement. Dans les manuels et anthologies les ballades historiques et

(1) Marx Kretzer est une des rares exceptions dont la jeunesse s'écoula dans un autre milieu. Son père, propriétaire, tout d'abord, d'un hôtel à Poznan, fut ruiné et le jeune écolier, âgé de 13 ans, fut obligé de travailler en compagnie de son père dans une usine de Berlin. Il avait un salaire de 1 thaler par semaine.

poésies patriotiques de Scheffel et de Julius Wolff tiennent une grande place.

Les jeunes gymnasiastes n'aimaient que très rarement la littérature que leur offraient les anthologies scolaires. Lorsqu'ils se mirent à considérer quelque peu le monde autour d'eux, ils s'aperçurent bientôt de l'écart entre les idéologies héroïco-historiques contées avec onction qu'on leur enseignait à l'école, et la réalité plus brutale de la vie, où le processus économique-social de transformation s'accomplissait, impitoyable, inexorable, à une allure effrénée :

« Le service militaire obligatoire pour tous, l'école obligatoire pour tous également, ces deux institutions fondamentales de l'Etat féodal capitaliste en train de faire sentir sa puissance conquérante autour de lui, pénétrèrent jusque dans les villages, les plus reculés et portèrent un préjudice irréparable à la routine paysanne; le suffrage universel éveilla chez tous, ne fût-ce que peu à peu, l'intérêt politique. Jour pour jour les journaux, les assemblées, les réunions et les conversations agissaient sur l'esprit des foules innombrables qui venaient résider à la ville, et le travail à l'usine contribua à niveler les opinions et les idéals. Contraints de contribuer au gain de la famille, les femmes et les adolescents furent libérés de l'emprise de la maison et de l'église, les frontières entre les petits artisans et les prolétaires salariés s'effacèrent de plus en plus, le chemin de fer ainsi que le nomadisme de l'ouvrier moderne éteignirent lentement mais sûrement toutes les particularités régionales. Assurément des dizaines d'années furent encore nécessaires, avant que toutes ces conséquences entrassent en pleine lumière, et bien des vestiges du passé se maintiennent tenacement, dominant les âmes des grandes couches populaires, jusqu'à nos jours, mais il n'en est pas moins vrai que ce fut en 1870 que la dernière heure de la pensée soumise à la tradition commença de sonner (1). »

Les classes moyennes furent, elles aussi, attirées dans une large mesure par le tourbillon de la vie nouvelle par grandes masses. Il fallait que les chefs d'ateliers, les fonctionnaires, les ingénieurs, les professeurs, les médecins et les avocats reçussent une formation appropriée à l'économie allemande qui avait atteint une si rapide prospérité. L'« Ecole Réelle », le « Gymnase Réel » (Realschule, Realgymnasium) formèrent les jeunes gens auxquels étaient destinés les emplois dans l'industrie, l'administration et l'économie nationale. On y octroyait un raide enseignement prussien, et c'étaient les esprits moyens, dociles, faciles à s'adapter, qui arrivaient le plus aisément à se tirer sans trop de frictions de leurs années d'école.

(2) Alfred Kleiuberg, *die deutsche Dichtung in ihren sozialen, Zeit- und Geistesgeschichtlichen Bedingungen*. Diez 1927. Page 340 et suivantes.

Dans les gymnases humanistes par contre, on s'efforçait d'éduquer les élèves selon des méthodes surannées, des idées vétustes sur la personnalité qui n'avaient rien de commun avec la vie, mais avec les idéals de ces professeurs de grec, de latin, ou d'allemand : le gymnasiaste avide de vivre n'arrivait pas à grand'chose de bon.

Il y a toute une série d'attitudes psychologiques chez les jeunes écrivains de ces générations qu'il faut expliquer par de telles impressions recueillies à l'école ou à la maison paternelle. Mesquinerie petite-bourgeoise dans la vie et les opinions à la maison; idéalisme de carton, étranger à la vie, à l'école; nouveaux riches répugnants, ouvriers économiquement exploités, rassemblant leurs forces en politique, « là dehors dans la vie ». Devant l'énorme confusion des choses et des événements et aussi l'impénétrable hypocrisie des gens, quelques naturalistes se réfugièrent au sein d'un culte du génie, tel qu'on le trouve parfois chez Conradi et Bleibtreu.

Dans la lutte pour la vie en ce temps-là il fallait jouer des coudes pour se frayer son chemin. Cependant il fallait à la société conventionnelle « de la culture, de bonnes manières discrètes » ressemblant le plus possible aux allures de la noblesse militaire et terrienne. La « culture » demandée correspondait à peu près à ce qu'on enseignait dans les classes de Selecta supérieures, lycées de jeunes filles; on n'aimait pas précisément « ceux qui en savaient trop », dans les cercles de la nouvelle aristocratie de l'argent.

Les esprits créateurs et vivants abandonnaient bientôt la lutte, à moins qu'ils ne se ralliassent au mouvement ouvrier socialiste; ils ne s'opposaient plus à la phalange des plus tristes médiocrités et se conformaient, plus ou moins fatigués et résignés, à ce qu'on appelait « l'esprit de l'époque » :

« Il fallait bien que le caractère inorganique, genre nouveau riche, propre à toutes les manifestations de vie économique, sociale et politique du nouvel empire, et en faisant ressortir la valeur, la pompe et la puissance, il fallait bien qu'il déformât aussi de la façon la plus terrible la science et l'art, puisqu'aussi bien éblouir et faire impression avaient bien plus d'importance, en ces années où le mot d'ordre des fabricants allemands était : « quantité, bon marché et camelote », que l'utile, le simple et la qualité. A les voir de près, cette abondance et cette magnificence, dont on voulait avant tout donner l'impression, avaient un dangereux éclat et poli d'usure, soit que Markart se roulât dans des orgies de couleurs, depuis longtemps éteintes, que Piloty et Werner, dans un jeune orgueil impérialiste composassent leurs tableaux historiques, ou encore que Gabriel Max Defregger et Gruetznér se répandissent en douceâtres sentimentalités. Et tandis que les façades pompeuses et les pièces distinguées

du devant des maisons de rapport imitaient en stuc toutes sortes de styles, dans les étroites maisons de derrière et les cours sombres se pressaient la récente misère de la grande ville, la prostitution et l'enfance miséreuse. C'est exactement avec la même insouciance que l'opérette folâtrait par-dessus les problèmes et les souffrances de l'heure, que les vulgarisateurs d'histoire et de sciences naturelles proclamaient jusqu'à quel magnifique point de développement on en était arrivé grâce à Bismarck et à la technique... » Avec la même légèreté d'âme la presse se mettait au service du patronat, aux grandes razzias duquel les annonces et les nouvelles de bourse rémunératrices la faisaient participer. Usines à opinions sans convictions sincères, les revues dont le tirage allait croissant jusqu'à l'infini, se faisaient un principe de ne pas remonter aux origines des phénomènes. Au contraire leur système éducatif consistait à discuter de tout avec platitude, aboutissait à la demi-science la plus vaniteuse et la plus dépourvue de critique, ainsi qu'au bien-être le plus stupide; le romantisme genre « lectures du foyer » de la « Gartenlaube » rendait, pour le plus grand profit des possédants, des millions de petites gens incapables de contre-attaque politique résolue (3). »

L'époque d'après 1871 était aussi peu littéraire que possible. Aussi bien ne se faisait-on pas souvent cadeau de livres dans les sphères supérieures; quand on avait envie de lire, on préférait s'abonner à l'une des bibliothèques circulantes nombreuses alors. Comme « bonne littérature » on lisait naturellement de préférence les écrivains d'orientation libérale : Auerbach, Freytag, Spielhagen; en outre on lisait volontiers aussi Gerstaecker et Brachvogel. Théodor Storm n'avait qu'un public réduit et Stifter, Raabe et Keller ne trouvaient autant dire pas du tout de lecteurs en ce temps-là. Par contre on témoignait le plus vif intérêt pour les romans historiques de Walter Scott et Félix Dahn. Cependant toute cette littérature paraissait bien trop « ennuyeuse » au lecteur allemand moyen. La majeure partie de la population passait ses journées dans une hâte effrénée, à laquelle elle n'avait pas encore eu le temps de s'accoutumer. Et pendant les quelques heures de loisir qui restaient après le travail épuisant de la journée, on n'arrivait pas, en général, à échapper complètement à cette fièvre. Après tout si on se mettait à lire, autant avoir une action passionnante à suivre. Il y eut un besoin extraordinaire de littérature à sensation. C'étaient surtout les femmes de toutes conditions, employées de bureau, bonnes et lycéennes, qui dévoraient avec une hâte fébrile les feuilletons de journaux, les histoires de détectives et les « romans d'amour ». Il y eut toute une armée de littérateurs qui, profitant des circonstances, purent gagner

(3) Alfred Kleinberg, op. cit., p. 344.

de grosses sommes par les moyens littéraires les plus mécaniques et les plus hypocrites. Mais les écrivains, qui portaient aux problèmes réels un intérêt vivant, qui essayaient d'exposer dans leurs romans leur façon de voir, passaient pour tendancieux et ennuyeux. Ce fait est la cause de l'amertume de beaucoup de naturalistes à l'égard de leurs collègues plus habiles.

Pour beaucoup la tentation était grande, de « tenir compte » de l'esprit de l'époque et de participer à cette fabrication de camelote littéraire (« Kitschfabrikation » ; le mot Kitsch est intraduisible, il signifie à peu près sentimentalisme niais, pompier, démodé, appel à des sentiments factices). Car dès ce temps-là une sorte de prolétariat académico-littéraire commençait à se former aux Universités, en particulier dans les Facultés de Lettres, et pour lui il était fort invraisemblable qu'il eût jamais accès aux situations bourgeoises (1).

Pour un jeune homme honnête, ayant la volonté de respecter sa conscience et de demeurer fidèle à lui-même, prêt à se faire à tout moment le champion de ses convictions, toute vie au sein des professions libérales était autant dire impossible. Car presque tous les journaux, toutes les revues quelque peu en état de verser des honoraires acceptables, lui auraient demandé des compromis impossibles à accepter de bonne foi. Tout naturellement les jeunes écrivains qui ne voulaient pas s'incliner, se mirent à haïr la couche sociale régnante, celle des « repus et des satisfaits », qui ne voulaient pas leur laisser de place au soleil. D'autre part ils n'avaient à première vue ni relations avec la classe ouvrière, ni le sentiment d'en faire partie, étant donné que leur milieu d'origine ne leur avait fourni aucune des conditions nécessaires pour cela.

Dans « Jésus et Judas » (Berlin 1891), Félix Hollaender exprime de façon très nette cet état de choses. Comme le héros du livre, étudiant social-démocrate, en vient à être arrêté pour activité politique illégale (et le travail pour le parti était toujours illégal du temps de la loi contre les socialistes) et condamné à quatre semaines d'emprisonnement pour rébellion contre les autorités, il se livre aux réflexions suivantes : « Quatre semaines — quatre semaines entières à l'abri de la faim et de la misère — à être logé sans loyer à payer — grand Dieu, comme je te remercie. Car tu es un Dieu grand et puissant et plein de bonté —, toi qui vêts les lys des champs — et sans la volonté de qui nul moineau ne tombe de la gouttière — moi aussi, tu as eu pitié de moi — grand Dieu — Seigneur et Père — Tout-Puissant — Omniscient — Dieu Pitoyable — ô Dieu béni sept et septante fois. »

Beaucoup d'entre eux se sont loyalement efforcés, plus tard, d'entrer dans les rangs du mouvement ouvrier. Mais en fin de compte *tous* en sont ressortis, parce qu'au moment décisif leur orgueil intellectuel et l'indiscipline de leur individualisme l'emportaient.

D'autres prirent le chemin opposé. Ils voulaient à tout prix demeurer éloignés des luttes politiques quotidiennes; et ils contestaient avec la plus profonde conviction que le poète eût à collaborer à la transformation du monde.

« Ce n'est pas le signe le plus mauvais de notre temps, que cette lutte acharnée pour un ordre social nouveau, une lutte qui déchaîne tout ce qu'il y a de magnifique et de vil en l'homme. Comment le poète resterait-il loin de ce combat? Mais est-ce son affaire, que d'attiser le feu, d'attiser le matérialisme qui de part et d'autre ne voit le salut que dans l'accumulation des jouissances charnelles?

Est-ce son affaire de crier lui : du pain! du pain! si justifié le cri soit-il? *Non! trois fois non. Avec des poèmes on ne produit pas de pain, et c'est pourquoi le poète en tant que poète ne doit être ni social-démocrate ni aristocrate, mais uniquement social-idéaliste.* (Souligné par Heinrich Hart.)

Toujours et toujours il devra rappeler aux combattants que l'homme ne vit pas uniquement de pain, qu'il ne reste qu'une bête, n'eût-il à travailler qu'une heure par jour, s'il ne sait rien des sources vivantes de l'idéal, s'il ne sait pas que le radieux soleil du bonheur est dans les cieux et que son éclat ne vient pas des petits lumignons terrestres... » (5).

Ce sont les paroles d'un naturaliste. Des désignations comme « les naturalistes, les romantiques », les « classiques », sont absolument insuffisantes, nous nous en apercevrons mainte et mainte fois. Dans la citation qui précède, par exemple, les traits romantiques dominent, alors que rien du programme naturaliste n'y transparaît.

2) Le groupe de Munich

Dès le commencement du naturalisme, les conceptions divergèrent et la séparation s'effectua également dans l'espace. A Berlin l'aile gauche fut constituée par le cercle littéraire « Durch »; Bruno Wille, Wilhelm Boelsche, Leo Berg, Arno Holz, et Johann Schlaf se

(5) Heinrich Hart, cité par Adalbert von Hanstein, dans « La plus jeune Allemagne » (« Das jüngste Deutschland »), Leipzig, 1900.

trouvèrent presque tous un temps durant sous l'influence plus ou moins forte du mouvement ouvrier socialiste.

Le cercle, par contre, qui se forma à Munich autour de la revue « Die Gesellschaft » — « La Société », eut une toute autre façon de voir.

Des problèmes *tout différents* formaient le centre d'intérêt à Berlin. A Munich les questions de vie personnelle, l'amertume et les difficultés de l'existence d'artiste, étaient considérées comme les matières les plus importantes dont on eût à s'occuper. Chez la plupart des gens du groupe de Munich on ne s'intéresse autant dire pas du tout au prolétariat. Les artistes, leurs rapports avec les filles riches de gros négociants, pour lesquelles ils ont des sarcasmes souvent bien contraints, dans les basses couches populaires et avec des serveuses de restaurant et des prostituées — tels sont les types humains auxquels va l'intérêt principal des « sociétaires ». Bientôt on adopte une position hostile très marquée, à Munich, à l'égard des collègues berlinois, poètes déracinés de la rue et de la grande ville. De ce cercle munichois sortira par la suite la poésie dite « régionale » (« Heimatdichtung ») ayant avant tout à cœur de chanter la campagne, les paysans, le germanisme populaire et son attachement à la glèbe, au contraire du naturalisme berlinois, « logique avec lui-même » (6).

Parmi les membres les plus représentatifs de ce cercle il faut citer G. Conrad, Carl Bleibtreu, et Hermann Conradi qui est probablement celui qui reflète de la façon la plus caractéristique et la plus intéressante les contrastes qui existaient au sein du naturalisme allemand.

Conradi, frère jeune homme, ayant beaucoup souffert durant son enfance et sa prime jeunesse, de grande complexité psychologique (« Stark gehemmt ») — fréquemment malade —, il avait beaucoup connu la solitude — est absolument individualiste. Il est fier de son état de « dégénéré », état d'esprit qu'il faut ramener en partie à ses origines qu'il tenait certainement pour très plébéiennes. C'est un adepte enthousiaste de Nietzsche et un antisémite fanatique. Il repousse de façon bien plus résolue encore que Heinrich Hart toute intervention active dans la réalité.

(6) En l'année 1900 ce cercle est à l'origine de la fondation de la revue « Die Heimat ». Son fondateur est Fritz Lienhard. Alfred Hugenberg sortait également de ce cercle.

« *Vivre, c'est le plus souvent fuir sans le vouloir devant soi-même* », dit-il, dans son roman « *Phrasen* » — « *Phrasen* », paru en 1897 à Leipzig. Cet aphorisme pourrait servir de leitmotiv à toute son œuvre. Dans un autre de ses romans, « *Adam Mensch* » (Leipzig, 1889), il dépeint un jeune intellectuel avec lequel il semble bien s'identifier dans une très large mesure. Adam Mensch est le fils d'un boulanger mort de delirium tremens. Adam ayant beaucoup de dons, se sacrifie pour l'envoyer au gymnase. Il y passe son examen de maturité (équivalent du baccalauréat) et se trouve ensuite étudiant dépourvu de toutes ressources « devant la vie ».

Après avoir réussi, tout juste, à ne pas mourir complètement de faim durant un temps, il devient précepteur d'un jeune garçon très bête, mais noble; ensuite il vit d'articles de journaux. Or cet Adam Mensch, un jour qu'il est en « humeur de bilan » se livre aux réflexions suivantes :

« Adam n'avait point d'ambition scientifique. Pour l'amour il n'avait plus la patience, ni l'endurance. La science ne lui procurait pas la tranquillité, car il savait bien qu'il ne lui serait jamais donné de satisfaire complètement les exigences mystico-méthaphysiques de son âme. Hé oui ! Impossible de connaître d'avance ses états d'âme, ses tendances et ses humeurs; des forces toujours dispersées; inconstant, balotté de ci, de là, dans les questions érotiques, et à la fois rassasié et insatisfait dans la passion; mortellement las et capable d'enthousiasme comme un jeune homme pubère; rongé par le scepticisme de son temps; imprécis et changeant dans ses aspirations; intransigeant dans ses opinions; puis aussi terriblement borné, partial, mesquin, intolérant, surtout en ce qui concerne certains usages et formes de la société; si près parfois de l'âme du peuple, et pourtant si étranger au peuple réel. Curieux lui-même, étonné et dégoûté de soi. Ne sachant jamais : Pourquoi tout cela ? Quel sens ? Quel but ? A quoi bon ceci et à quoi bon cela ? Tantôt déclamatoire, pathétique, cherchant à exciter, tantôt ironique, cynique, se guindant pour faire de l'esprit, rarement « normal » ; rarement simple, ordinaire, moyen, moyennement haut ou moyennement bas : tel était en général Adam Mensch, ce fils de l'homme. » (p. 20. *Souligné par l'auteur de la thèse.*)

On le voit, Conradi dévoile avec une honnêteté sans ménagement sa faiblesse et son impuissance. Pas une de ces phrases qui ne reflète l'esprit « fin de siècle », plein de lassitude et de résignation. Conradi avoue sans fard, à propos de la société qui l'entoure, qu'il ne s'y retrouve plus. « Ne savoir jamais le pourquoi de tout cela », semble d'une façon générale le problème central de cette jeune génération d'écrivains. Conradi proteste à sa façon contre son

époque, le monde qui l'entoure et ce qu'il a d'insupportable et d'incompréhensible pour lui. Il hait la médiocrité que l'Etat favorise. Et c'est pourquoi Adam Mensch est « rarement ordinaire, moyen, moyennement haut ou moyennement bas ». « Je veux bien », continue-t-il, dans sa méditation :

« que nous soyons las, blasés, pessimistes, mais c'est qu'au fond nous avons toujours, malgré tout, le but suprême en vue. Nous avons beau être obligés de participer à la « lutte pour la vie » ; nous avons beau avoir à gagner notre pain à la sueur de notre front, être forcés de *ramper aux pieds des puissants* et nous laisser jeter au rôle de piqueur à la grande chasse à courre — pour que leurs seigneuries pourvues de titres, ressources et honneurs eussent du gibier à tirer ! — Au fond le cauchemar nous restait diantrement indifférent — *nous agissons comme en état de somnambulisme!*

Nous nous précipitons comme des vautours voraces sur la proie la plus proche — ça nous le dédaignons ! En ce sens il est vrai que nous n'avons jamais été des « réalistes » et que nous ne le serons jamais. *Nous avons horreur de la politique de réalité de notre temps.* Nous travaillions, mais nous ne brodions pas sur notre travail la marque de fabrique puante de brutale hypocrisie : « Pour le progrès de l'humanité ! » Nous travaillons — oui ! Nous comprenons très bien les choses. *Mais nous n'avons aucune envie de pardonner tout à tous!* (Souligné par Conrad.) Nous rappelons le jour de la grande catastrophe, *mais nous redoutons en même temps ce jour-là.* A nous aussi (souligné par Conrad), il sera funeste. Que l'heure sonne, où les mercantis tremblerons, et le sort nous assignera notre place du côté des vengeurs, des déshérités et des opprimés ! Mais quand ils auront vaincu, les fils de la misère et de la servitude, malheur à nous ! *Au nom de l'esprit nous exigerons qu'on reconnaisse nos idéaux, mais on commencera par se moquer de nous et l'on finira par nous détruire!* » (pp. 102-104.)

« Nous agissions comme en état de somnambulisme. » Telle est l'attitude adoptée par des centaines d'écrivains allemands de ce temps-là et du temps présent, parce qu'ils supposent inconsciemment pouvoir échapper de la sorte à la contrainte de la réalité. Rarement cet état d'esprit a été exprimé de façon aussi sincère, aussi peu fardée et aussi saisissante que dans ce passage de Conrad.

« Nous avons rampé aux pieds des puissants... Mais nous avons horreur de la politique de réalité de notre temps »... « Nous appelons la grande catastrophe, mais nous redoutons en même temps ce jour-là, parce que nous croyons qu'à nous aussi il sera funeste. »

Ces paroles sont les symptômes classiques d'un sentiment qu'il est sans doute possible d'intégrer dans la réalité sociale et que l'on

pourrait exprimer en ces termes « être coincé entre les grandes classes ». Conradi se voit acculé dans une impasse d'où il n'y a pas moyen de fuir. Bien entendu il est d'avis que cela doit changer « d'une façon ou de l'autre », mais il ne pense pas que la situation s'améliorera dans l'ensemble par suite de la victoire des exploités et opprimés. On trouve en lui une terreur latente — comme nous la verrons plus tard, et sous une forme bien plus agressive, chez Bleibtreu — de « l'encasernement physique et moral chez les communistes ». Conradi voit en noir l'avenir de l'esprit et de ceux qui s'occupent des choses de l'esprit. La société bourgeoise les force à ramper aux pieds des puissants ou à mourir de faim, la société prolétarienne, pense-t-il, se moquera d'eux pour les anéantir finalement.

Car Bleibtreu n'a pas la franchise intransigeante envers lui-même de Herrmann Conradi. De ce que Conradi éprouve comme une amère détresse, il fait une vertu à laquelle il faut aspirer. Il n'aboutit pas à un bilan poignant comme Conradi mais essaie, par la force de son hardi essor poétique, de dépasser et d'ignorer la politique haïe qui est celle de son époque. Il tourne en dérision le mandarinat prussien, sans se rendre compte du triste rôle qu'il joue, *lui-même*, dans cette accusation.

« Ces derniers temps on a beaucoup parlé de l'indifférence de l'Etat à l'égard de la littérature », écrit Bleibtreu dans son traité de la « Révolution en littérature » — « Die Revolution in der Literatur » (1887), après avoir tout au long de 73 pages dénigré tous les écrivains précédents, et mentionné sans cesse ses propres œuvres-modèles, « conformément à l'honnête modestie habituelle aux naturalistes » :

« Pas de doute possible quant au fait que le prince Bismarck accorde plus d'importance à une brochure sur les tarifs douaniers des céréales. Cependant nous ne demanderons pas à l'arbitre de l'Europe d'avoir assez de loisirs pour marquer un intérêt spécial à la littérature. *Il n'en reste pas moins qu'une manifestation poétique originale peut paraître plus importante que tous les phénomènes réels à celui qui est animé d'une conception plus haute et plus libre du monde, pour laquelle l'évolution de l'esprit humain constitue la seule manifestation de la nature de l'Etre, et la seule durable dans le tourbillon fugitif et vague des éphémères phénomènes extérieurs.* Mais, soit, admettons dans toute sa rigueur le fait strict que la poésie est pour le mandarinat prussien quelque chose d'aussi superflu que plébéen. La sympathie ou l'antipathie des autorités seront parfaitement indifférentes à un poète *véritable* (souligné par Bleibtreu), conscient de la dignité et de la grandeur

de sa mission. Tout système de protection venue d'en-haut exerce une action funeste sur la littérature » (p. 73 et suiv.

Ces paroles sont un nouvel exemple de l'incertitude de « la plus jeune Allemagne ». Sans le vouloir, Bleibtreu fournit la preuve que le gouvernement fait une « politique de culture fort opportune », quand il laisse les jeunes poètes mourir de faim dans leurs mansardes.

L'idée qu'il serait possible de se libérer de la sorte des contingences de la réalité, est fréquemment adoptée par les jeunes littérateurs, il est vrai, mais la pratique vivante inflige un démenti à ces théories. Et ce sont précisément les naturalistes qui, malgré le mépris le plus sincère des forces régnautes de leurs époque, étaient les jeunes gens les plus avides de vivre, ne voulant pas entendre parler, la plupart du temps, dans leur vie personnelle, d'une existence d'ascètes.

3) *Les naturalistes munichois et Zola*

Influencé par Michael G. Conradi, plus âgé que lui de 13 ans, Bleibtreu fut, un temps très court, un fervent disciple de Zola. Mais dès le début cette attitude de disciple fut très problématique. C'était tout simplement que pour Bleibtreu, dont les préférences allaient sans partage aux « grands hommes », Zola représentait un des rares exemplaires d'hommes véritablement géniaux.

On admirait à Munich le « roman expérimental » de Zola, sa méthode scientifique, grâce à laquelle il pouvait représenter avec beaucoup d'exactitude tout ce à quoi il voulait donner forme. Pourtant on ne peut percevoir ni dans la forme, ni dans le contenu, d'influence, si minime soit-elle, de Zola sur Bleibtreu et ses amis. On essayait de le copier, mais on ne se donnait pas soi-même la peine à force de travail et d'étude d'acquérir les matériaux qu'on voulait mettre en forme.

L'attitude vivante, victorieuse, de Zola, qui, ennemi déclaré beaucoup plus consciemment que les gens de Munich, de l'ordre social existant, tentait envers et contre tous de secouer la léthargie du monde qui l'entourait, s'était tournée en cogitations résignées de littérateurs chez beaucoup de jeunes écrivains allemands. Les méditations auxquelles ils se livraient ne pouvaient les mener aux racines de leur mécontentement; aucun d'eux ne parvenait à donner une

réponse tant soit peu satisfaisante à la question : « Pourquoi tout cela? »

On voit clairement la modification que le courant positiviste naturaliste subit en Allemagne, lorsque l'on compare la définition suivante de Zola, à celle donnée par Michael G. Conradi.

Zola définit l'Art comme suit :

« L'œuvre d'art, c'est un fragment de *nature*, vu à travers un *tempérament*. »

Conradi soutient :

« L'œuvre d'art est un *fragment* du monde, vu à travers une âme. » Rien que la transformation d'une phrase de ce genre fait voir combien le romantisme est fortement représenté dans l'école naturaliste allemande.

Il ne semble pas que ce soit l'effet du hasard, si les naturalistes allemands, en particulier le groupe de Munich, sont, contrairement aux naturalistes français, bien plus flottants et plus étrangers à la vie.

Les Français saisissent mieux la réalité; ils se tiennent solidement plantés des deux pieds sur la terre. Les écrivains occupaient dans la société une situation fort honorable. Le public auquel ils s'adressaient formait une couche homogène, c'était la bourgeoisie française arrivée à la pleine conscience de son rôle politique et social.

En France l'influence de la noblesse féodale avait réellement été anéantie par la révolution bourgeoise. En Allemagne par contre la situation était toute différente. Dès 1848 la bourgeoisie allemande avait été forcée en une certaine mesure de conclure une alliance provisoire avec la noblesse contre la poussée du prolétariat. Cette alliance provisoire existe encore jusqu'à nos jours en Allemagne. La bourgeoisie allemande n'a pu sous aucun rapport se libérer complètement de sa contrainte. C'est ainsi que les idées de la noblesse pour de larges cercles bourgeois font foi dans les domaines du goût et de la culture. La bourgeoisie ne s'était complètement émancipée ni politiquement ni spirituellement. Et c'est pourquoi il régnait une grande incertitude dans la société au sujet de l'opinion publique sur les questions de culture, de la critique, ainsi que de l'attitude personnelle et objective à l'égard des artistes créateurs.

C'est dans une telle société imprécise, confuse, jetant des re-

gards craintifs autour d'elle, que les jeunes naturalistes avaient été jetés. Et cette absence de clarté, ce ballottement se reflétèrent aussi dans leur création et dans leur façon d'être.

Zola, lui, essaya, avec une ardeur passionnée, de comprendre la réalité suivant des méthodes propres aux sciences naturelles, afin de découvrir les arrière-plans de la vie sociale. Il réfléchissait moins que ses collègues munichois sur la prééminence de l'esprit. Les mauvais traitements dont il eut à souffrir lors de l'affaire Dreyfus n'eurent pas le moins du monde le don de l'offenser personnellement. Car il n'avait pas un instant cessé de voir qu'il ne s'agissait pas seulement, en l'occurrence, d'une destinée humaine individuelle, mais que des questions politiques se trouvaient au premier plan.

Il faut ajouter que Zola avait assisté à une excellente leçon de choses pour en arriver à ces opinions. Il a vécu en France à une époque qui ressemble sous beaucoup de rapports de façon frappante à notre « période des fondateurs » (*Gruenderzeit*).

Il avait assisté à l'insurrection de la classe ouvrière de Paris qui tenta de mettre fin, par ses propres forces, à son sort misérable. C'est vraisemblablement de l'héroïque combat de la Commune, qu'est venu son respect du prolétariat.

Dans sa théorie de l'art il essaye de quitter les voies classiques. En bon naturaliste il éprouve de la méfiance et de l'aversion à l'égard du seul mot d'Art :

Le mot Art me déplait au fond, car il éveille en moi certaines idées de préparation artificielle, d'idéal absolu. Faire de l'art, cela ne veut-il pas dire créer quelque chose qui soit au-dessus de l'homme et de la nature ? Je demande que l'on crée de la vie, que l'on soit vivant soi-même, en un mot que l'on agisse de façon *créatrice*. » (*Souligné par Zola*. (7).

4) *La théorie littéraire des naturalistes. (Le groupe de Berlin)*

Le groupe de Berlin a subi bien plus fortement que celui de Munich l'influence de Zola. Les écrivains munichois restent sur la forte impression du pessimisme de culture de Nietzsche, Strindberg et Dostoïevsky; les Berlinoïses, eux sont plus positivistes. En bien des

(7) Zola, Article dans la « Gesellschaft », 1885, p. 55 à 56.

cas ils prennent énergiquement parti contre la réaction politique (8).

On s'occupe de façon approfondie, à Berlin, de question d'esthétique littéraire. Wilhelm Boelsche, Arno Holz et Leo Berg tentent, chacun à sa façon de créer une nouvelle esthétique naturaliste.

Leo Berg est le seul romanancier du groupe des naturalistes qui ait étudié de façon approfondie la notion de « naturalisme ». Il démontre par des arguments extrêmement bien fondés, que ce mot est très ambigu dans la pratique et dans la théorie. Il énumère quelques-unes des significations possibles :

« Le naturel, la vérité de nature, le sentiment de la nature, la connaissance de la nature, la force naturelle, le sens de la nature, le sentiment de la nature, le retour à la nature, se rapprocher de la nature, l'amour de la nature, la nature libre, la nature simple, une simplicité naturelle, la pureté naturelle, la beauté naturelle, la réalité naturelle, la science de la nature, la joie de la nature, la lutte contre le non-naturel, etc., etc. »

Parmi l'abondance de ces possibilités Berg choisit la suivante :

« Je la détermine (la notion,) comme étant : le retour à la nature : le rapprochement avec la nature, signe de l'ère des sciences natu-

(8) Peut-être paraîtra-t-il un peu risqué de parler de cette façon un peu mécanique des « Berlinoïses et Munichois ». En réalité il n'existait point de scission aussi nette entre les esprits et les opinions. C'est ainsi que le « Berlinoïse » Heinrich Hart, par exemple, est à ranger, à beaucoup de points de vue, dans le groupe munichois. (« Que le poète ne cesse de rappeler aux combattants que l'homme ne vit pas de pain uniquement », etc., etc.). Et d'autre part il ne faut pas oublier que, du moment que l'on cite comme caractéristique du groupe de Berlin la tendance à s'occuper de questions de théorie littéraire, le romanancier Carl Bleibtreu né à Berlin, mais faisant partie du groupe munichois, a écrit une dissertation théorique sur la « Révolution en littérature » : « Revolution in der Literatur ».

De telles façons de répartir et de schématiser sont toujours périlleuses. Cependant dans le cas qui nous occupe la répartition en groupe de Munich et groupe de Berlin semble quelque peu justifiée, réellement, étant donné qu'il y a eu effectivement deux groupes, l'un, berlinois, d'Allemands du Nord, l'autre, munichois, d'Allemands du Sud, au sein de l'école naturaliste allemande, et que chacun d'eux, possédait ses signes caractéristiques fort différents de ceux de l'autre.

relles, c'est-à-dire comme l'expression spéciale de la conception moderne du monde, en particulier du mouvement socialiste » (9).

Par ce choix subjectif, Léo Berg reconnaît lui-même que dans sa définition il ne s'agit, au fond, que d'une hypothèse de travail.

Ainsi qu'on a vu plus haut, il est presque impossible de trouver la raison scientifiquement précise qui a fait rassembler les divers éléments de ce jeune courant littéraire sous le concept de « naturalisme ».

Et Berg possède le droit incontestable de trier et de retenir, parmi le grand nombre des définitions possibles, celles qui pour lui vont au cœur du naturalisme. Le fait que les éléments décisifs pour lui soient précisément les sciences naturelles modernes et le mouvement social, indique qu'il est un membre convaincu du groupe berlinois de gauche. Très vraisemblablement un adepte du « cercle de société » (« Gesellschaftskreis ») de Munich, aurait défini autrement le « naturalisme ».

Ensuite Berg continue de parler du rôle de l'idéalisme dans l'art; du principe de « l'art pour l'art »; de partialité, de tendance, et du rôle du public, des masses réceptives.

L'étude de Berg contient beaucoup d'observations très intelligentes, mais il n'en sort pas de tableau d'ensemble achevé, aux contours délimités. C'est ainsi qu'il se montre adversaire acharné de l'« idéalisme d'autruche » (« Vogel-Strauss-Idealismus ») et de l'idéalisme du passé. Mais outre cela il y a encore chez lui un troisième « idéalisme admis ». C'est là l'idéalisme de l'avenir. Mais cet idéalisme aussi — Berg le reconnaît sans ambages — comme tout idéalisme, « *s'évade de la réalité qu'il résout en concepts* ». (p. 68.)

Dans un autre passage il définit l'idéalisme comme une impuissance devant la réalité. En ce sens Berg a parfaitement raison quand il affirme : « En nous il y a l'idéaliste et simultanément le réaliste. » (p. 75.)

Effectivement dans tout naturaliste allemand il y a un fragment de réaliste, mais y domine ainsi que nous aurons sans cesse à le constater, l'évasion et l'impuissance idéalistes en face de la réalité.

(9) Leo Berg « Le Naturalisme. Contribution à l'étude de la psychologie de l'art moderne ». « Der Naturalismus. Zur Psychologie der modernen Kunst, Munich, 1892, p. 4.

Ses opinions sur le tendancieux et le partial, Berg les expose de façon plus conséquente. Sa charge à fond contre les « antitendancieux », sa remarque que « la tendance est toujours la tendance de l'adversaire », comptent parmi les résultats les plus positifs du naturalisme allemand en fait de critique littéraire.

« La poésie est sans but comme la nature », disons-nous aujourd'hui; il y a 30 à 40 ans nous disions : comme l'histoire.

Mais la nature est-elle donc sans tendance ? L'histoire l'est-elle ? Pour nous hommes certes jamais ! *Pour nous la nature et l'histoire ne commencent que là où nous voyons des buts se réaliser*, où nous reconnaissons une évolution. Quand une chose évolue, il faut bien qu'elle évolue vers quelque chose. Aussi bien parlons-nous de « l'économie dans la nature, de progrès dans l'histoire... », « toutes choses qui supposent non seulement, de façon tout à fait générale, un principe rationnel dans la nature et dans l'histoire, mais des buts et des tendances très nettement déterminés. » (p. 169.)

Dans la littérature également on cherche à atteindre des buts. Tout ce qui arrive va dans une certaine direction. Au fond c'est là un truisme. Mais comme la littérature n'est pas extérieure à la vie sociale, dans laquelle il devient souvent nécessaire de défendre des « truismes », la remarque de Berg n'est pas sans importance. Car dans les polémiques sur les façons de concevoir le monde on se sert du reproche : « C'est tendancieux ! » comme d'une arme avec laquelle on pense prononcer une condamnation à mort.

Les cas sont rares où « tendance » signifie à peu près — bien que du reste ce soit logiquement absurde : « représentation sans vie et déformée, comme une affiche sur les murs ». Ou bien « on aperçoit l'intention et cela vous fâche. » (« So fühlt man Absicht und man wird verstimmt. »)

Dans ses remarques sur la « partialité » Berg formule sa pensée avec plus de rigueur logique encore.

« Le poète plane par-dessus les créneaux du parti ! Mais qu'on ne s'avise pas de demander comment ! D'habitude, quand il s'en targue, c'est de la même façon que nos partis cartellistes planent par-dessus

les partis et que nos nationaux-libéraux, en particulier, ont réduit le contraste entre national et libéral... » (pp. 194 et suivantes.)

Berg entre alors en lice contre tous ceux qui pensent qu'un poète n'est un « vrai poète » que quand il a une façon individuelle à l'extrême, de voir le monde. Et l'on admettrait « a priori » qu'« un homme convenable et cultivé ne peut jamais s'identifier sans restriction aucune avec le vouloir d'un parti ».

Malheureusement Berg ne mène pas à son terme le combat où il s'est lancé avec tant de perspicacité et de courage. Car quelques pages plus loin il affirme que « l'art est un but à lui-même ! Nous ne lui enlèverons rien de son orgueil ! *L'art est sa tendance à lui-même !* » (*Souligné par Berg*, p. 199.)

Après ce qui venait d'être dit, de telles remarques paraissent presque incompréhensibles. Chez un homme à la pensée aussi rigoureuse et sagace que Berg, on ne se serait point attendu à un pareil abandon dans les opinions. Par là Berg se replace lui-même parmi les littérateurs « sowohl-als-auch ».

Si l'expression « tendance » signifie vraiment, ainsi que Berg l'indique « avoir un but, être dirigé vers quelque chose », alors l'axiome « L'art est sa tendance à lui-même », signifie que la création artistique porterait sa valeur immanente en elle-même. Par conséquent Berg lui aussi finit par aboutir au principe de l'art pour l'art.

Il y a un autre passage encore où cet abandon dans la façon de voir de Berg se fait sentir. Le même Léo Berg, qui prend un intérêt passionné au mouvement socialiste de son temps, parle dans sa « Psychologie de l'art moderne » de l'indispensable aristocratie de l'artiste. Par rapport au problème de l'influence réciproque de l'artiste et du public, Berg — chose curieuse — adopte un point de vue identique à celui du jeune Schiller dans ses écrits esthétiques.

De même que Schiller, Berg distingue entre les connaisseurs qui se trouvent à un haut degré spirituel, et le peuple, « masse informe ». « Celui-ci est pour lui matière, comme ceux-là sont norme ».

« Celui donc pour qui le peuple sera autre chose que matière première pour son art, et enclume pour sa pensée ou sa volonté — il pourra être tout ce qu'on voudra, et même d'ordinaire il sera un homme bon, très bon — mais il ne sera pas un artiste. » (p. 228.)

Ce contraste qui existe chez Berg entre ses opinions sociales et artistique, est intéressant et symptomatique. D'un point de vue social, le peuple est pour lui d'une importance décisive. Du point de vue de l'art, par contre, il n'est qu'une simple « matière première ». Cependant Berg n'est nullement un isolé, avec ces opinions contradictoires. Nous constaterons par la suite l'existence d'opinions analogues jusque dans le sein du parti social-démocrate.

Chez les plus avancés et les plus aristocrates, poursuit Berg, la pensée artistique personnelle se rencontrera avec les opinions de l'artiste comme une pierre en heurte une autre. « Ce sont eux qui constituent le véritable public. » Ce sont des collaborateurs de l'artiste. C'est de l'esprit selon son propre esprit, — le peuple, lui, est nature. Le peuple n'est public pour l'artiste que dans un sens tout à fait déterminé, par suite de sa passivité... » (10), (pp. 228 à 229.)

De même que Léo Berg, Wilhelm Boelsche fait partie de l'association littéraire « Durch ». Lui aussi s'adonne intensément à l'étude de questions de théorie littéraire. Cependant, tandis que Berg était plus préoccupé de psychologie que d'art, Boelsche essaya de trouver à la poésie un fondement dans les sciences naturelles (1).

« En un temps où l'existence de fantômes est scientifiquement réfutée, il ne saurait admettre que, en vue d'une quelconque explication elle (la poésie) fasse apparaître un esprit de l'au-delà, ou autrement elle se rendrait absolument ridicule et méprisable. » (p. 4.)

Il est vrai que Boelsche a entrepris pour sa part, de mettre en pratique sa doctrine littéraire dans sa « Déesse de Midi », « Die Mittagsgoetlin ». Cependant il serait exagéré de qualifier cette tentative de réussite.

(10) Voir Schiller dans ses écrits philosophiques : « De la cause du plaisir aux objets tragiques ». « Ueber den Grund des Vergnuegens an tragischen Gegenstaenden » : « La grande masse éprouve en quelque sorte aveuglément l'effet voulu par l'artiste sur le cœur, sans percevoir la magie par laquelle l'art a exercé ce pouvoir sur lui. Mais il y a une certaine classe de connaisseurs chez lesquels, à l'inverse, l'artiste perd précisément l'effet voulu sur le cœur, mais dont il peut gagner à sa cause le goût, grâce au choix des moyens utilisés pour cela.

(11). Wilhelm Boelsche, « les Fondements en Sciences Naturelles de la Poésie ». Leipzig, 1887.

Boelsche pense devoir attirer l'attention sur le danger qui menace tout profane qui s'occupe de sciences naturelles, en particulier de médecine, à savoir que souvent alors il n'éprouve plus d'intérêt que pour les cas pathologiques, négligeant la structure saine.

« La maladie ne saurait accaparer la place de la santé; à force de faire des expériences exclusivement sur le pathologique avec des individus qui sont des exceptions par rapport à l'état général normal, la poésie perd son caractère propre et égare le lecteur parmi les erreurs de toute sorte qui ensuite frappent le réalisme tout entier. » (p. 12.)

Une question reste ouverte : Pourquoi donc les écrivains de cette période s'occupent-ils si volontiers et si intensément de « cas pathologiques » ? Et pour aller plus loin : Pourquoi les problèmes de l'hérédité jouent-ils un rôle si prépondérant dans la création littéraire des naturalistes ?

Souvenons-nous tout d'abord des attributs qui selon Hermann Conradi devaient caractériser le jeune homme de son temps : insaisissable, dispersé, inconstant, repu et insatisfait à la fois. Il s'agit, ainsi que le récit de Conradi permet de s'en apercevoir, d'un cas de neurose grave. Et comme Conradi s'identifie dans une très large mesure avec le héros de ce roman, on est obligé de conclure qu'il s'éprouve lui-même et probablement avec raison comme un cas pathologique.

Si peu de ces écrivains se tiennent eux-mêmes pour malades ou décadents, la société paraît en tous cas pathologique chez un grand nombre d'entre eux.

Le monde a sombré dans le désordre. Les choses, semble-t-il, ont pris pouvoir sur les hommes. Les causes par lesquelles des existences se trouvent brisées, par lesquelles des hommes montent ou tombent, ou qui leur retirent à eux-mêmes le sol matériel et moral de sous les pieds restent presque absolument incompréhensibles pour ces romanciers.

C'est là peut-être que se trouve le point de départ de la préférence manifestée par les naturalistes allemands pour les questions d'hérédité. Beaucoup d'entre eux concevaient les lois de l'hérédité comme une fatalité inévitable, dans le sens du matérialisme mécanique. Tout aussi bien que les catastrophes économiques, les crises et les guerres, les catastrophes individuelles de l'hérédité sont inévitables et inexplicables.

De telles opinions trouvent leur explication principalement dans la position sociale des naturalistes.

Conradi parle du jour espéré et redouté à la fois, où les travailleurs procèderont au grand règlement de comptes avec leurs oppresseurs; mais en même temps il se voit rivé à une chaîne qui se déroule avec une implacable logique déterministe fixée jusqu'en ses moindres détails, et à laquelle il semble qu'il ne puisse jamais échapper. Comme il se croit au-dessus ou entre les classes, il estime que lui et ses amis seront broyés dans la monstrueuse lutte historique qui aura bientôt lieu entre les deux grandes classes.

C'est pourquoi le fait que beaucoup d'entre les naturalistes allemands appliquèrent ce sentiment de l'« impossibilité de s'échapper » également au domaine biologique, est parfaitement compréhensible. Ainsi de ce processus évolutif social qui adoptait chaque jour d'autres formes et que dans l'ensemble on ne comprenait guère, on faisait souvent « un cas morbide dont il n'était pas possible de donner le diagnostic ».

Le récit exclusif de cas individuels n'est que la suite de l'impossibilité de saisir les rapports qui lient les différents individus entre eux.

Boelsche exigeait des études scientifiques exactes sur la vie *saine*. Il était d'avis qu'il était permis de s'occuper de cas pathologiques uniquement si l'on traitait les symptômes de maladies effectivement comme tels. Or chez beaucoup de ses collègues c'est précisément le pathologique qui est devenu le normal et le quotidien.

Pour les Français Flaubert, les frères Goncourt et surtout Zola, la condition primordiale de leur activité créatrice de romanciers, c'était la nécessité d'étudier minutieusement au préalable l'objet à représenter. Seul un écrivain connaissant d'aussi près la vie des mineurs dans les charbonnages que Zola, était capable d'écrire un roman tel que « *Germinal* ».

Chez les naturalistes allemands par contre c'est à peine si l'on découvre une trace de cette habitude allemande devenue proverbiale, d'étudier un objet avec minutie, en s'entourant scrupuleusement de toutes les garanties d'authenticité imaginables. C'est avec une facilité incroyable que l'on lance des affirmations, construit

des dialogues, improvise des scènes et des milieux qui n'ont plus rien à voir avec la notion de naturalisme ou de réalisme (12).

Alors que les recherches de Boelsche, fortement influencé par Darwin et Haeckel, présentent des traits presque déterministes-fatalistes, Edgar Steiger, jeune social-démocrate de Leipzig, prend résolument parti contre les opinions de Boelsche. Loin de méconnaître, lui, l'extraordinaire importance de la théorie darwinienne de l'évolution quant aux recherches portant sur les rapports profonds dans la nature, il l'admet presque sans réserves :

« Nous comprenons le devenir et la décadence des individus et des peuples bien mieux qu'un Rousseau ou qu'un Voltaire qui pensaient pouvoir établir une cosmogonie sur la logique pure. Dans l'histoire aussi bien que dans l'empire de la nature, nous cherchons certaines lois et, en partie, nous les avons effectivement trouvées, sous la forme de la *théorie darwinienne de l'évolution*. » (*Souligné par Steiger.*)

Au cours de ses déclarations postérieures il signale ensuite avec raison que tous les « darwinistes exclusifs » ont commis une petite erreur de calcul : ils ont oublié dans leurs spéculations un facteur essentiel : la volonté humaine.

Dans ce qui suit Steiger se met à discuter le problème de la « sociabilité de la littérature ». Il raconte comment, il y a 100 ans la classe régnante a combattu avec acharnement, « Intrigue et Amour » de Schiller, alors qu'aujourd'hui, où la bourgeoisie qui en ce temps-là était encore l'assaillante a accédé dans une très large mesure au pouvoir, les questions traitées dans ce drame ne sont plus désagréables ou pénibles à aucun des membres des classes dirigeantes. A présent ce drame fait incontestablement partie de la « bonne littérature classique ». Dans la classe dominante de la société actuelle on adopterait vis-à-vis de l'œuvre de Ibsen une position identique à celle prise à l'égard de Schiller, il y a environ cent ans.

Ce qu'il est difficile de mettre d'accord avec les façons de voir qui viennent d'être reproduites, ce sont les exigences littéraires de Steiger. Il semble bien que la plupart des auteurs de ce temps-là

(12) Edgar Steiger: « La lutte pour la nouvelle poésie ». « Der Kampf um die neue Dichtung », 2^e édition, Leipzig, 1889, p. 9.

aient réussi plus facilement à faire de la pure opposition négative, que dresser des projets positifs de nouvelle création (13).

« Il est vrai que, si le poète veut décrire la formidable lutte de classes de notre temps », expose Steiger,

« il ne faut pas que les deux qualités principales qui composent le caractère moral lui manquent, à savoir : l'inébranlable sentiment de la justice et l'universelle pitié. Celui-là seul qui reconnaît les droits violés des déshérités et sait compatir entièrement à leur misère, *parce que lui-même a passé par l'école de la misère*, a le droit de faire de la question sociale actuelle la matière de sa poésie. » (p. 14.)

Chez Steiger également on aperçoit avec netteté combien grande fut l'influence de l'esthétique de Schiller dans les milieux naturalistes allemands. Pour lui le « caractère moral » est quelque chose de si absolu, qu'il ne lui paraît pas même nécessaire d'indiquer ce qu'il entend par cette expression. Car non seulement Steiger, mais aussi la plupart de ses camarades du parti social-démocrate sont convaincus du caractère absolu des normes morales.

Par ailleurs les milieux ouvriers social-démocrates qui manifestent quelque intérêt littéraire, demandent aujourd'hui encore que le poète s'occupant du prolétariat ait lui-même été ouvrier.

Qu'on ne s'étonne pas que même un social-démocrate convaincu tel que Edgar Steiger ait des opinions littéraires aussi contradictoires. Nous verrons par la suite que, dans la socialdémocratie allemande tout entière il n'y avait pas une attitude marxiste scientifique fortement motivée et cohérente en face des questions de science et de culture.

C'est chez le jeune naturaliste berlinois Arno Holz que se trouvent exprimées les opinions les plus conséquentes et les mieux méditées sur les questions littéraires. Dans son enquête sur « L'art, sa nature et ses lois », « Die Kunst, ihr Wesen und ihre Gesetze », Berlin, 1891, il expose et discute ce qu'il demande à la littérature.

(13) Levin, L. Schuecking, sociologue littéraire contemporain (« La sociologie de la formation du goût littéraire contemporain ». « Die Soziologie der literarischen Geschmacksbildung », Leipzig, 1931), réduit les rapports entre le poète et son patron à la formule laconique suivante : « Le chanteur accompagne le roi, non pas parce qu'ils résideraient tous deux sur les cimes de l'humanité, mais parce que le prince est le seul dont les moyens lui permettent de l'entretenir. » (p. 12.) « Der Unterhaltene aber unternimmt dafür die Unterhaltung. »

Lui aussi parle beaucoup et de façon très détaillée dans son livre, de sa propre activité créatrice, comme Carl Bleibtreu dans sa « Révolution en littérature », « Revolution in der Literatur ». Et cependant on trouverait difficilement deux hommes plus dissemblables que ceux-là. Ce qui domine chez Bleibtreu, c'est la vaniteuse contemplation de soi-même, avec un complexe d'infériorité (« Minderwertigkeitsgefuehle »), tandis que chez Holz les multiples mentions qu'il fait de sa propre œuvre paraissent toute naturelles, venant d'un homme prêt à défendre de sa personne sa théorie d'art.

Pour Holz la sociologie constitue la science de complément la plus importante en matière de recherches littéraires. Il insiste expressément sur ce que l'art dépend toujours des conditions sociales du moment :

« ...l'art, élément partiel, chaque fois, de l'ensemble de la société, se trouve en état de dépendance par rapport à lui, il se modifie lorsque la société se modifie, et lui non plus ne transgresse pas la grande loi de l'évolution à laquelle tout est soumis... » (p. 95.)

Holz se tourne contre le culte du génie, ce qui le met de nouveau en contradiction brutale avec Bleibtreu. Il combat les méthodes de la science littéraire et confesse que pour sa part, s'il s'occupe de théorie littéraire, c'est uniquement afin d'acquérir une meilleure pratique.

Holz est le seul parmi ceux des naturalistes s'occupant de questions d'esthétique littéraire, qui se réfère à différentes reprises à Marx et Engels. C'est surtout l'« Anti-Dühring » de Engels qu'il ne cesse de rappeler.

Holz réclame une sociologie de l'art qui opère des recherches détaillées concrètes en vue de l'appréciation des œuvres.

Et il se prononce de façon très résolue contre le « roman expérimental » de Zola. Il essaie de démontrer l'absurdité qu'il y a à vouloir appliquer mécaniquement des expériences de chimie au domaine de la littérature.

« Cette synthèse des deux corps chimiques, où donc se produit-elle. Dans la paume de la main, dans leur récipient de porcelaine, dans la cornue. En tout cas dans la réalité. Mais la combinaison des deux matières pour le poète ? Certainement dans son seul cerveau, dans son imagination, donc en aucun cas dans la réalité. Or, n'est-ce pas précisément l'essence (*souligné par Holz*), de l'expérience, qu'elle n'a lieu que dans la réalité et exclusivement en elle... » (pp. 79 à 80.)

Effectivement Holz touche ici un point critique de la théorie chez Zola. En cas d'expérience physique l'expérimentateur a une vue claire des données de son expérience. Dans la vie humaine par contre il est des faits, des événements, des données psychologiques complexes qu'il n'est en aucune façon possible de saisir uniquement par l'expérience et le calcul (14). Cette aspiration inexorable d'une représentation non déformée de la réalité, cette assurance avec lesquelles Holz se lance dans la bataille contemporaine, ont fait à bon droit que dans nombre d'histoires de la littérature, on le traite sous la rubrique « le naturalisme logique avec lui-même » (15).

Or malgré les contrastes qu'il offre avec Zola, Holz se trouve être parmi les naturalistes allemands, le plus proche de l'intrépide Français.

(14) Les propres œuvres de Zola en offrent une preuve vivante. La forte vie et la diversité qui règnent dans ses romans contredisent formellement ses doctrines artistiques.

(15) Voir Soergel, « Poésie et poètes de l'époque ». « Dichtung und Dichter der Zeit », pp. 168-189.

LES NATURALISTES ET LA SOCIAL-DEMOCRATIE

1) *Rôle des naturalistes à l'intérieur de la social-démocratie*

Les jeunes intellectuels naturalistes qui par enthousiasme pour la « juste cause », s'étaient ralliés au mouvement ouvrier, ne voulaient rien savoir du « parlementarisme exclusif ». Dans la plupart des cas, ils se faisaient les champions de l'action immédiate.

Il serait faux, cependant, de surestimer l'attitude révolutionnaire adoptée par beaucoup de naturalistes durant la courte période de leur adhésion au parti social-démocrate. Dans la plupart des cas il s'agissait bien plutôt de se poser comme révolutionnaire à tous crins, que de se rallier réellement à la cause prolétarienne, aux hommes prolétariens. Insatisfaits, dégoûtés du système capitaliste, ils étaient venus au mouvement ouvrier et dès lors voulaient « faire vite », voulaient que très rapidement il y eût un « changement, n'importe lequel ». Dans leur opposition ils étaient aussi éloignés des façons de voir révolutionnaires marxistes que leurs adversaires. Leur attitude politique penchait, les uns dans le sens de l'anarchisme terroriste de Bakounine, les autres dans celui, moins radical, des opinions de Stirner.

Un fait semble fort caractéristique : c'est que les jeunes intellectuels d'origine petite-bourgeoise ont bien plus de compréhension pour la théorie et la pratique anarchiste que pour la socialiste. Leur sourde fureur, leur haine de la société dominante, en même temps qu'une aversion, une peur secrète — bien entendu ils n'osaient l'avouer, pendant leur « période socialiste » — du prolétariat, de la « grande masse », les incitait à vouloir mettre la boutique à feu et à sang, pour commencer, sans se demander : Et après ?

Bientôt un état d'éclatante contradiction se forma entre le groupe poussant à l'action immédiate et celui qui restait dans une prudente attente de l'avenir. On désignait cette opposition souvent sous le nom de lutte entre les « anciens et les jeunes ».

Cette désignation des deux partis combattants démontre à elle seule déjà que l'on ne voyait pas là une opposition de principe, mais de générations.

Cependant, en réalité il ne s'agit aucunement du conflit classique entre père et fils, mais surtout de l'apparition, nouvelle au sein du parti, d'hommes ne réussissant pas à trouver de bon terrain d'application à leur « activisme de-gens-qui-veulent-avant-tout-qu'il-se-passe-quelque-chose ».

Lorsque ces « jeunes » eurent vu qu'ils n'arriveraient pas à transformer le parti d'après leurs propres points de vue, lesquels, il faut l'avouer, n'étaient rien moins que nets, la plupart d'entre eux quittèrent, sans trop de conflits intérieurs ou extérieurs, le parti social-démocrate. Il n'y a *pas un seul* naturaliste qui à la longue soit resté dans le parti.

Les naturalistes Bruno Wille, Wilhelm Boelsche, Otto Brahm et Julius Tuerk avaient été en partie des membres dirigeants du « mouvement des jeunes ». C'est ainsi que la « Scène populaire », (« Volksbuehne »), créée en 1890, était une fondation de la fraction de jeunes.

Cette scène constituait la troisième fondation nouvelle de l'année. Le premier théâtre que la jeune école littéraire s'était créé, avait été la « Scène libre » fondée en mars 1889 par le groupe naturaliste de Berlin.

Les gens de l'école munichoise furent alors fort dépités de la consolidation ainsi mise en évidence, du groupe berlinois. Ils étaient furieux de ce que leurs pièces n'étaient pas représentées à Berlin et que, tout au contraire, on livrait l'art allemand aux étrangers. Michael G. Conrad, le partisan enthousiaste de Zola, partit lui aussi en guerre contre cet état de choses qui évinçait du théâtre les auteurs allemands.

« Bientôt le drame de Gerhart Hauptmann « Vor Sonnenaufgang ». « Avant le lever du soleil », que Bleibtreu avait encore proclamé, avant la représentation, le premier véritable drame social de nos jours, à tendance purement réaliste, bientôt ce drame devient pour un juge postérieur de la « société » (Alberti, exaspéré et sans retenue), une macédoine de non-sens, de puérilités, et de folies, un mélange de crudités, de brutalités, de trivialités et de saletés; aussi bien le naturalisme conséquent était-il encore bien plus menteur que l'idéalisme à la Heyse, et la « scène libre », qui ne donnait que « de la littérature de feuilleton » et faisait du théâtre une « fosse d'aisance », n'était-elle pas autre chose

qu' « une spéculation purement personnelle du genre le plus bas et le plus sale. » (p. 203) (16).

On voulait combattre à Munich cette « scène libre » par tous les moyens. C'est pourquoi Alberti et Bleibtreu fondèrent en septembre 1890 la « Scène Allemande », entreprise destinée très ouvertement à concurrencer la « Scène libre ».

Bleibtreu, Alberti, Mueller-Guttenbrunn, Hermann Bahr, voilà les auteurs que jouait le théâtre de Munich. Seuls des drames de poètes *allemands* devaient y être représentés. Cette tendance si prononcée au germanisme pur suffit à caractériser la direction prise par le groupe de Munich.

La troisième fondation, la « scène populaire » ne voulait, quant à elle ni se consacrer exclusivement aux dramaturges purs Allemands, ni spécialement à l'art moderne. Ses fondateurs voulaient en faire un théâtre.

On prit en location un théâtre. Les places dans ce théâtre étaient réparties par voie de loterie et étaient au prix unique de 50 pfennigs.

On jouait les « Stuetzen der Gesellschaft » de Ibsen (« vor Sonnenaufgang »), avant le lever du soleil, de Gerhart Hauptmann, la « Mort de Danton », de Bueckner, et le « Sickingen », de Lassalle.

Dès le début la direction de la « Scène populaire libre », se trouva acculée à une position fort difficile. Non seulement, elle avait des démêlés incessants avec la police et la censure, mais il lui fallait tenter en outre de maintenir son point de vue au cours des violentes discussions au sein du parti.

Un grand nombre de jeunes naturalistes n'étaient venus au mouvement ouvrier que par manière de protestation contre la société bourgeoise. Ils voyaient là une organisation jeune et vigoureuse. Là on se battait et ils voulaient en être. Mais ce dont peu d'entre eux, probablement, se sont rendu compte, c'est que l'entrée dans un parti ouvrier ayant un dur combat à livrer, exige de la discipline, de la coordination et même de la subordination. « Ils vinrent et voulurent régner. » Ils étaient radicaux, mais leur radicalisme ne reconnaissait pas l'obligation. Or c'est justement de la part des intellectuels nouveaux dans le parti que les ouvriers

(16) Albert Soergel : « Poésie et poètes de l'époque », « Dichtung und Dichter der Zeit », vol. 1^{er}, p. 203.

s'attendaient à voir apporter sinon une bonne formation politique, du moins un grand zèle pour apprendre. *Eux* par contre crurent dans la plupart des cas n'avoir d'autre devoir que d'être des « révolutionnaires de l'action » ; et ils étaient déçus quand on ne tenait pas suffisamment compte de leurs opinions et revendications dans ce sens.

Il est vrai que bien peu de dirigeants social-démocrates se rendaient clairement compte de la nécessaire relation entre la théorie et la pratique, mais on n'en trouvait pas moins plus de compréhension pour les revendications marxistes chez les « anciens » que chez les « jeunes ».

En septembre 1890 Engels exprima, dans le « Berliner Volksblatt », le journal social-démocrate de l'époque, un mécontentement extrême à propos de la « révolte d'étudiants et de littérateurs » dans le parti.

Le chef et le porte-parole des « jeunes » était Bruno Wille, ancien étudiant en théologie. Il était devenu le dirigeant de la « freireligiöse Gemeinde », « communauté religieuse libre ».

Les discussions au sein du parti, les combats de fractions devenant toujours plus véhéments, le public commença naturellement aussi à prendre un vif intérêt à la chose.

« Il y eut une émotion inouïe dans le parti, et la société bourgeoise se réjouissait de ce que les « rouges » se missent à se battre entre eux. De toute façon les gens doués d'une certaine perspicacité avaient prédit depuis longtemps qu'en cas de lois d'exception, des scissions se produiraient à l'intérieur du parti — et voilà que l'histoire contemporaine leur donnait raison. Et Bruno Wille devint soudain l'homme du jour. Des télégrammes relataient son action de capitale en capitale. Les journaux donnaient son portrait littéraire. Un reporter parisien raconte à ses compatriotes étonnés comment il avait vu le jeune « lion » du jour en ses fonctions d'orateur à la communauté religieuse libre, et comment il avait reconnu en lui un homme jeune parlant doucement, au lieu du bouillant homme d'action. D'un seul coup Wille fut révélé au plus vaste public » (17).

Cependant la grande influence des « jeunes » ne se maintint qu'un temps très court dans le parti social-démocrate. Lors le « vieil » Auguste Bebel parut peu de temps après l'abolition de la loi contre les socialistes, à Berlin, les travailleurs vinrent le fêter

(17) Adalbert v. Hanstein : « L'Allemagne contemporaine ». « Das Jüngste Deutschland », 1900, p. 188.

par milliers aux réunions où il parlait. Bebel, ouvrier lui-même, et parlant la même langue que le prolétariat allemand, avait sans effort un contact plus réel avec les masses que celui que les intellectuels pouvaient jamais avoir eu.

« ...Contre lui le jeune savant dont le corps ne portait point de cicatrices, pouvait faire aussi peu de choses, avec son doux organe de pasteur protestant, que ses camarades. » (18).

Au congrès d'Erfurt en 1891 la domination des « jeunes » fut définitivement brisée. Ses deux représentants à la direction du parti, Werner et Wildberger, furent destitués de leurs fonctions. La plus grande partie de la « jeune opposition » en eut de la colère et de l'amertume. Ils se tournèrent dès lors avec beaucoup d'âpreté contre la « social-démocratie dogmatique », et chez beaucoup d'entre eux surgit alors le nouvel idéal : l'absence de maîtres, l'anarchie.

D'autres se laissèrent aller à une résignation lasse. Leur idéologie de ce moment-là était à peu près la suivante : « Nous avons essayé de suivre la voie du socialisme. Cette tentative a échoué. C'est que nous ne sommes pas doués de l'instinct grégaire. Les intellectuels sont voués à la solitude. »

Quoi qu'il en soit, il faut tenir compte aussi de ce qu'une collaboration active dans le parti social-démocrate n'était rien moins que simple et facile pour des hommes jeunes, d'origine petite-bourgeoise qui n'avaient ni attache solide dans le prolétariat, ni formation marxiste sérieuse qu'il leur était du reste autant dire impossible de recevoir de la part du parti.

2) *La social-démocratie et l'art*

Le parti social-démocrate n'était nullement aussi progressiste en matière de culture que l'on pourrait croire d'après son programme. Dans les rangs social-démocrates il y avait par exemple des critiques d'art dont l'attitude de « philistins », de bourgeois invétérés ne se distinguait en rien de celle de leurs adversaires de classe les plus conservateurs.

C'est ainsi que dans la « Volkszeitung » social-démocrate du 2 octobre 1889, dont le rédacteur était Franz Mehring, on trouvait la critique suivante de la « Scène libre » :

(18) Ibidem.

« Pourrait-on, la conscience tranquille, conseiller à son prochain qui ne vous a pas fait de mal, de se faire gâter par la scène libre sa seule journée libre après les peines et les fatigues de la semaine ? Je [il s'agit d'un nommé R. Elcho] pense avoir fourni dans mes romans la preuve que je ne suis point aveugle aux vices et infirmités sociales de notre temps et que je vois la plus noble tâche de l'écrivain en ce qu'il prête sa voix aux pauvres et aux opprimés, *mais je tiens qu'il est aussi cruel que détestable d'introduire le pessimisme dans la littérature*. Nous qui devons les plus beaux enchantements et épanouissements de l'âme aux œuvres des grands maîtres, *nous n'avons pas le droit de priver de l'espérance ceux, qui sont moins fortunés que nous, pour les abandonner à la désolation. Que le poète ne décrive point la misère sans nous laisser croire en la vertu humaine et la victoire du bien.*

Il est assez grotesque qu'un critique ayant des attaches avec le parti de la lutte des classes et de la société collectiviste, se tourne contre l'introduction du « pessimisme en littérature » et fasse front contre la peinture sans fard de la misère ouvrière.

En sa qualité de critique littéraire socialiste, Elcho a raison, naturellement, de se tourner contre le « pessimisme exclusif » en art. Par exemple aussi longtemps qu'il part en guerre contre l'état d'esprit petit-bourgeois fataliste de quelques naturalistes, on ne peut que s'en féliciter du point de vue socialiste. Mais comment serait-il possible d'ébranler les masses, sans parler en littérature aussi de *leur* vie misérable, dont elles éprouvent l'oppression insupportable sur eux, en eux, chaque jour de la semaine, à chaque heure du jour ? Sur la question : « Quelle mission la littérature a-t-elle dans la société ? » Elcho a donc pris le parti, sans doute plutôt inconsciemment, pour la réponse suivante : « L'art, entre autres fonctions, est destiné à faire oublier quelque temps sa situation misérable à l'ouvrier. L'art est un moyen de jouissance. »

Tout autre serait la réponse d'un marxiste conséquent : « Au contraire, dirait-il, l'art a une mission éminemment politique ; celle de rendre le prolétariat *conscient*, par la voie du sentiment, de sa misère présente et aussi de sa mission historique. Loin d'abandonner les ouvriers au désespoir, l'art révolutionnaire sert à faire épanouir de nouvelles forces pour la lutte contre l'ennemi de classe, en contribuant à mettre à nu les racines du désespoir (19).

(19) « Il faut rendre plus opprimante encore l'oppression réelle en y ajoutant la conscience de l'oppression, et plus infâme l'infamie, en la

On trouve une lumière encore plus crue, jetée sur les singulières façons de voir qui prédominaient dans la social-démocratie allemande, quand on examine les débats très détaillés sur la littérature naturaliste moderne qui eurent lieu au congrès de Gotha, en 1896. Ces discussions sont si caractéristiques du vague qui régnait dans les esprits social-démocrates en matière d'art, que nous serons obligés de nous y arrêter longuement.

Les débats portèrent principalement sur la revue social-démocrate « Die Neue Welt », « Le Nouveau Monde », dont le rédacteur était le naturaliste sus-mentionné Edgar Steiger.

Deux employés du parti de Hambourg ainsi qu'un ouvrier de Francfort-sur-l'Oder, protestèrent avec indignation contre cette revue et son rédacteur.

« Si le camarade Steiger a cru devoir parler, avec un mépris souverain, de l'incompréhension des travailleurs de Hambourg, alors il n'est pas possible de parler sérieusement avec lui. Nous ne sommes certes pas des dragons de vertu; mais peut-on contester que la nouvelle tendance soit en train de sombrer, à bien des égards, dans le *mauvais goût* et la *malhonnêteté*... » Il faut que le « Nouveau Monde » soit tenu de façon à répondre aux besoins des lecteurs et avant tout des lectrices. Les camarades membres du parti ont des enfants et ceux-ci doivent aussi profiter de la lecture de leurs parents. *Or l'opinion est répandue dans des cercles très étendus du parti, que l'on ne peut plus confier le « Nouveau Monde » à ses enfants, sans l'avoir soumis au préalable, à un examen minutieux.* (Approbation générale.)

Il est incontestable que le « Nouveau Monde », sous la direction de Steiger a mis au premier plan la basse sexualité, qu'il contenait des récits insultant à toute notion de bienséance (Très juste!). Il est grand temps que le congrès oppose son veto à cela. (Bravo.) Si Steiger et ses amis littéraires veulent faire du naturalisme, qu'ils le fassent où ils voudront, sauf dans le « Nouveau Monde ». Cette feuille appartient au parti; elle entraîne des frais considérables qui vont se chiffrer à 48.000 marks par an (environ 300.000 francs actuels). Il ne faut pas que ces sommes deviennent un privilège, un fonds de secours pour les naturalistes. Nous ne voulons pas que l'on adopte un ton de morale bigote dans nos publications; nous ne sommes pas des philistins, quiconque nous connaît bien sait que nous en sommes fort éloignés (Hilarité). Mais le congrès aura bien mérité de notre presse s'il veille à ce que le « Nouveau Monde » ne se transforme point en champ d'expériences pour l'école naturaliste. Qu'elle se livre à des expériences tant qu'elle voudra,

publiant... Il faut apprendre au peuple à *s'effrayer* de lui-même, afin de lui donner du *courage* » (*Souligné par Marx*). Karl Marx : « Zur Kritik der Hegel'schen Rechtsphilosophie. » Introduction.

mais pas aux dépens du parti. De tous les côtés des réclamations nous arrivent au sujet du « Nouveau Monde », etc., etc.

Schoepflin, Francfort-sur-l'Oder. « En ma qualité de compagnon brossier, je n'émettrai point la prétention d'être particulièrement connaisseur d'art. Mais sur moi l'attitude du « Nouveau Monde » a fait une impression repoussante... »

Extrait du discours de Berard, Hambourg. « Un ouvrier de Hambourg, dans une lettre à la rédaction de l'« Echo de Hambourg », « Hamburger Echo » [journal socialiste dont la tâche principale consistait à mener campagne contre la rédaction naturaliste du « Nouveau Monde »], lui exprime sa gratitude pour ses articles contre le « Nouveau Monde », dont il ne sort qu'une épouvantable médiocrité, alliée à la manie morbide de peindre aux femmes prolétaires les suites de notre misère économique le plus crûment possible. Telle est l'opinion de la très grosse majorité, tout au moins des camarades de Hambourg. (Protocole, pp. 78 et suivantes.)

Voilà l'accusation. Ce n'est guère pure coïncidence, si l'on adresse ainsi aux naturalistes des reproches presque littéralement identiques à ceux faits, sept ans auparavant par Elcho, dans la « Volkszeitung ». Et le premier orateur a beau affirmer fièrement que ni lui ni ses camarades de parti ne sont pas des philistins, cela n'équivaut pas à une preuve.

Le fait que les ouvriers font preuve d'une telle opposition à l'égard des produits, à haute tension, si l'on peut dire, surtout au point de vue érotique, du naturalisme allemand, prouve combien sain est leur sentiment qui repousse instinctivement la décadence et la dégénérescence, choses étrangères à leur nature.

Ce que le mouvement naturaliste introduisit de neuf dans la littérature, il faut le chercher essentiellement sur le terrain psychologico-sexuel. On se risqua dès lors à dire des choses que jusqu'alors on avait déclinées, ne les jugeant point « dignes de la littérature ». Bien mieux : non seulement les jeunes littérateurs avaient le courage nécessaire, mais même un plaisir légèrement pervers, et leurs instincts de petits-bourgeois révoltés allaient se perdre parmi les problèmes scabreux de l'existence intime.

Voilà ce que les ouvriers, auxquels on donnait à goûter de la « littérature moderne », sentaient fort bien. Seulement le point de départ de leur résistance n'est pas juste. Il n'est pas admissible que des travailleurs socialistes se détournent de phénomènes de décadence bourgeoise pour se confiner dans la saine hypocrisie de petits-bourgeois, de philistins. Les orateurs qui en voulaient au naturalisme, n'avaient pas compris au fond de quoi il s'agissait. Pour

eux l'art était un « grand X » qu'il fallait garder craintivement à bonne distance de la réalité et de la nature. L'art c'était pour eux le bibelot à placer sur l'étagère et à ne considérer qu'avec une sorte de frisson sacré.

Or Steiger essaya de faire front à l'attaque menée contre lui. Il voulait mener la bataille pour la réalité dans l'art.

Steiger : « C'est précisément la musique de la réalité qui distingue le nouvel art. Il décrit la mort, la pourriture, il ne drape point le vice du petit manteau de la moralité. Il ne procède pas comme cet art hypocrite et superficiel qui excuse aimablement le vice, il arrache le fard au visage du monde, lui enlève le masque et révèle partout les symptômes de mort de la société bourgeoise. Or voici que les camarades disent : « Le nouvel art n'édifie pas, il recherche de préférence les sujets laids. » Mais c'est un phénomène que l'on trouve dans l'art depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux temps les plus récents, que l'art choisisse précisément les événements les plus terribles comme objets à représenter. »

En se défendant, Steiger défend exagérément les mérites du naturalisme et ainsi ne tient pas fidèlement compte de la réalité. C'est de la « musique de vérité » voulue, pourrait-on dire, qui fait partie inhérente de la production des naturalistes allemands. Car pour faire de la musique de vérité réelle, il faut que l'on connaisse bien la réalité. Et il n'existe que très peu de membres du « mouvement jeune-allemand » dont on puisse prétendre qu'ils se soient donné une peine réelle pour réaliser la conquête scientifico-philosophique du monde. Probablement Steiger et Holz sont-ils les seuls qui aient entrepris sérieusement l'étude des problèmes d'économie politique, bien que *tous*, du moins à Berlin, fussent intéressés par les problèmes sociaux de l'époque.

Après avoir d'abord parlé du rôle révolutionnaire de l'art, Steiger opposait au reproche du « laid sujet », l'argument traditionnel de l'histoire de l'art de tous les temps. « Ça a toujours été comme ça. Que voulez-vous donc ? Commencez par apprendre l'histoire. »

Peu après il n'en était pas moins d'avis que l'essence de l'art se serait modifiée fondamentalement :

« Oui l'art est devenu plus démocratique, on n'a plus besoin de rois sur les scènes, ni de princes, de barons et de comtes dans les romans. *A présent l'ouvrier, ou n'importe qui d'autre, peu importe sa position sociale, constitue un objet d'étude tout aussi intéressant.* Nous

découvrons en lui des passions tout à fait identiques et nous les poursuivons. Naturellement, du moment que nous analysons subtilement les côtés lumineux de la vie, il faut bien que nous décrivions le vice avec la même précision, autrement nous mentirions et ferions dès maintenant des hommes des anges. J'ai senti très exactement dans la discussion, que l'on a malheureusement toujours le point de vue que *l'art ne sert qu'à instruire ou à édifier au sens vulgaire du mot.*

L'opinion de Steiger étant que l'art n'a ni à instruire, ni à élever les hommes, il finit par aboutir, involontairement, semble-t-il, au même point que Léo Berg. Car, ayant expressément déclaré inacceptables les deux possibilités offertes en principe à la création artistique, il n'a plus qu'à approuver : « L'art est tendance et but à lui-même. »

« ...On ne sait supporter le tragique stupéfiant, formidable, on en est toujours resté, — impossible de m'exprimer autrement, — au point de vue du lecteur de brochure de propagande, qui réclame infailliblement, à la fin, un homme meilleur. (Exclamations: Très juste ! Faux!)... »

« ...Lorsque je me suis engagé dans le sens de la tendance moderne, je savais très exactement qu'il s'agissait d'élever le peuple travailleur et de lui faire comprendre les fondements mêmes de l'art. La question de l'« art moderne » ne joue point de rôle et cela parce que je suis toujours forcé de répéter envers et contre tous : Actuellement nous n'avons effectivement pas d'autre *art* (*souligné dans le procès-verbal*) que l'art moderne. Les autres, si désireux du bien qu'ils soient, ils ne sont pas des artistes qui placent la vie sous les yeux des lecteurs ou des spectateurs, non, ce sont des imitateurs d'une période d'art passée... »

« ...Il s'ouvrirait deux chemins seulement : ou bien on mettrait le peuple devant l'art moderne tout entier (et qu'on ne croie pas que je veux dire par là les problèmes historiques dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles, comme si c'était cela l'art moderne). *Or aujourd'hui il ne supporte pas encore une telle gifle.* Il s'agit de procéder un peu pédagogiquement et d'y habituer les ouvriers peu à peu, et non pas seulement les femmes, car l'art n'est aucunement réservé aux femmes... »

Avant toutes choses, Steiger commence par se dresser contre l'attitude traditionnelle du lecteur de brochures édifiantes, lesquelles jouent vraiment encore le rôle décisif qu'il dit, dans les idées artistiques de bien des social-démocrates. C'est la raison pour laquelle les romans de Minna Kautsky « Les Vieux et les Jeunes », « Die Alten und die Jungen », « Régner ou servir ? » « Herrschen oder dienen ? » jouirent d'une faveur extraordinaire, car ils ne se distinguaient en aucune façon des produits d'une Marlitt ou d'une Hedwig Courths-Maler (femmes écrivains équivalant à peu près à nos

Georges Ohnet et André Theuriet). Les romans de Minna Kautsky qui paraissaient en ce temps-là sous forme de feuilletons à suivre, dans des feuilles social-démocrates, se passaient dans le « monde bien » et sont d'une invraisemblance telle qu'elle finit par vous divertir.

Steiger pense que l'on ne peut amener qu'avec précaution à l'art moderne, le peuple, encore habitué à la lecture de brochures de propagande. On ne voit pas clairement comment il se représente cette éducation. Cet « art pédagogique », destiné sans doute à offrir à l'ouvrier une possibilité de transition sans frictions, vers la direction moderne, c'est-à-dire obligé de louvoyer habilement entre l'art ancien et moderne, comment donc serait-il fait ? Peut-être consisterait-il à effacer les « passages choquants » pour les remplacer par des phrases « sans danger ».

Mais ensuite Steiger trouve des paroles pleines de chaleur et de persuasion pour définir la mission historique du peuple travailleur :

« ...Nous voulons que le peuple travailleur prenne la direction dans tous les domaines de la vie (très juste!) et cela nous ne le voulons pas par la destruction des cultures précédentes, pour édifier ensuite quelque chose sur le néant, mais nous voulons reprendre aux anciennes sociétés tout le bien et tout le beau et toute la capacité de *jouir* de ce bien et de ce beau, et placer cela sur la table du travailleur, du peuple, afin que celui-ci, le *grand champion de la culture de notre temps*, puisse se charger de l'héritage de la civilisation.

Nous voulons nous charger du précieux héritage de la culture bourgeoise, dit Steiger. Mais non pas uniquement, continuerait un théoricien d'art, socialiste conséquent, pour *jouir* du beau et du bien, (aussi bien cette façon de considérer l'art comme moyen de jouissance cessera, tout au moins à l'époque de la dictature du prolétariat), mais pour apprendre à devenir conscient et à jouir ; mais cette jouissance a une valeur qualitative autre que celle qu'on lui attribue ordinairement. Elle doit aider — et elle aidera les hommes à acquérir un « être conscient » à devenir plus dynamiques, au lieu de produire en eux un sentiment passif de bien-être au moyen d'associations mal définies, peu ou pas du tout conscientes.

Avant de quitter l'examen de ces débats du congrès de Gotha, écoutons encore ce que dit une voix autorisée et dirigeante parmi les social-démocrates, à propos du naturalisme dans la littérature du parti :

Wilhelm Liebknecht : « J'en arrive à un fait qui est de la plus haute importance pour le prolétariat.

La jeune Allemagne, produit de la décadence c'est-à-dire de la pourriture de la société capitaliste, éprouve un certain plaisir qui la chatouille agréablement, à dépendre toutes les choses sexuelles... » Et moi je dis : « En vérité je ne suis pas ami de la pruderie, on peut en ma présence dire bien des choses, mais si ces choses sexuelles sont traitées devant des enfants en train de grandir — le « Nouveau Monde » n'est-il pas une revue familiale ? — quelle action cette excitation, cette lubricité n'auront-elles pas sur ces enfants ? La situation économique et sociale travaille déjà à ruiner le prolétariat de nos jours, faut-il contribuer à ruiner aussi le corps et l'esprit des enfants du prolétariat ? Si les ouvriers font opposition de ce point de vue-là, ils ont parfaitement raison. C'est l'instinct de conservation. Steiger le reconnaîtra également. Je m'exprime avec crudité, n'est-ce pas le sujet qui l'exige : *La cochonnerie n'a rien à voir dans le « Nouveau Monde »* !

Si ces débats viennent d'être relatés avec cette abondance de détails, c'est qu'il y a là un document historique qui fournit un tableau très vivant et plein d'indications précieuses, des rapports entre les social-démocrates et l'art moderne.

Position imprécise et oblique de la question, des deux côtés ! Nulle part on ne voit de « fil rouge » traverser, sans solution de continuité les opinions sur l'art.

Steiger parlait de la mission de l'art, de décrire les hommes détachés de leur sphère sociale. A part cela il ne devait ni instruire ni édifier. De telles façons de voir n'ont rien de plus à voir avec une théorie d'art socialiste conséquente, que la critique de Wilhelm Liebknecht : « La cochonnerie n'a rien à voir dans le « Nouveau Monde ».

L'importance excessive accordée au Moi et à la sphère individuelle privée, le récit sans contrainte aucune, de toutes les complications intimes, tout cela est significatif d'une jeune génération d'origine bourgeoise, mal satisfaite de son milieu social et en brouille avec lui (20).

(20) Dans sa dissertation sur « L'art et la vie sociale » (1912-1913), reproduite dans « La littérature de la révolution mondiale », Cahier 4, 1931 (p. 32), G. Plékhanov dit :

« La ferveur de l'artiste ainsi que des personnes ayant un vif intérêt pour la création artistique, pour le principe de « l'art pour l'art » se produit à la suite d'une irrémédiable scission entre eux et le milieu social qui les entoure. (*Souligné par Plékhanov.*)

« ...La façon dite utilitaire d'envisager l'art, c'est-à-dire l'intention de prêter à ses œuvres la signification d'un jugement sur les phénomènes de la vie, prend naissance et se fortifie là où il existe une sympathie réciproque, entre une partie importante de la société et ces personnes

« Si personne ne se soucie de nous, eh bien nous le ferons d'autant plus *nous-même* ! » voilà à peu près ce que pensaient beaucoup de jeunes écrivains.

Le principe de « l'art pour l'art » reflète le mépris de l'artiste pour le public, pour la couche sociale dominante de son temps. Au fond « l'art pour l'art », cela ne veut rien dire d'autre que « notre art est trop bon pour le consommateur d'art ». L'opposition passionnée contre « l'utilité » de l'art, prouve simplement que ces artistes ne voyaient d'autre utilité que celle de telle ou telle classe ; or, on sait bien qu'au fond de leur cœur ils ne voulaient pas du tout de classe, ils essayaient seulement de fonder la domination d'une élite spirituelle (21).

L'école naturaliste haïssait la bourgeoisie de son temps avec toute la violence passionnée de la jeunesse. Elle lui faisait pour ainsi dire un pied-de-nez, disant : « Il est vrai que nous sommes à la merci de votre « utilitarisme » dans presque tous les domaines de la vie, mais dans notre sphère de réaction votre influence cesse complètement ! Là c'est nous qui sommes les maîtres ! »

Il y en a une excellente preuve : ce sont les phrases de Carl Bleibtreu, dans la « Révolution de la littérature » citées plus haut. L'activité poétique de Bleibtreu et de ses amis était vraiment fort indifférente au « mandarinat prussien », aussi longtemps qu'elle ne tombait pas sous le coup de la censure. La plupart des naturalistes ne s'étant pas mis, comme Ernst v. Wildenbruch par exemple — et du reste Bleibtreu le fit par la suite — au service de la « cause prussienne » et d'autre part n'étant pas dangereux pour l'ordre établi (22), on les laissait s'agiter entre eux tant qu'ils voulaient. Et seul un homme comme Bleibtreu qui, malgré son étalage de mépris sarcastique se trouvait en réalité profondément atteint par l'attitude négative en matière de culture, de la puissance publique en Allemagne, pouvait affirmer, avec une fausse fierté, que la

qui s'intéressent plus ou moins activement à la création artistique... »

« ...une puissance politique préfère toujours la façon utilitaire d'envisager l'art, pour autant, bien entendu, qu'elle veut bien prêter attention à cet objet... »

(21) « La petite bourgeoisie mène sa propre lutte de classes, en niant l'existence et la possibilité de la lutte des classes », dit un italien contemporain, sociologue averti.

(22) Il est vrai qu'il finit par y avoir des poursuites pour blasphèmes contre Hermann Conradi, au cours des années quatre-vingt-dix.

sympathie ou l'antipathie des pouvoirs publics étaient tout à fait indifférentes au véritable poète.

La position adoptée par la majorité des social-démocrates en face des questions de civilisation était tout aussi peu logique que celle des naturalistes. De nombreux social-démocrates éminents vivaient complètement dans la sphère de culture de la classe régnante. Beaucoup avaient grand'peur que des bourgeois, aux opinions politiques différentes des leurs, ne les tinssent pour insuffisamment cultivés. Le désir, chez ces gens du parti, de ne pas voir les écrivains se mettre à traiter la « misère tout nue » *jusque dans l'art lui-même*, est caractéristique de leur mentalité.

Il est difficile d'exprimer combien peu sûre était l'attitude des social-démocrates dans les questions de civilisation. Dans le langage aussi bien que dans l'attitude et dans la façon de se vêtir — les vieilles photos en font foi — on essayait sans cesse, la plupart du temps avec des moyens insuffisants, d'imiter les couches supérieures. Là encore la plupart des social-démocrates se distinguaient fort peu de la petite et moyenne bourgeoisie.

Cependant ces faits ne devront pas nous étonner outre mesure. Dans notre société capitaliste bourgeoise, où non seulement l'économie se trouve concentrée sous forme de monopole entre les mains de la classe possédante, mais où des institutions neutres en apparence, comme les écoles et tous les autres instruments de culture, tel que le théâtre, la presse — et actuellement aussi le film et la radio — se trouvent également au pouvoir de la classe dominante, il est nécessaire et fait partie intégrante du système de domination d'une classe, que l'idéologie prépondérante, *systématiquement* répandue dans toutes les couches de la population, soit *celle* de la classe dominante. Il est d'un intérêt capital pour cette dernière d'imposer sa propre idéologie également à la classe opposée, opprimée. Et ces efforts sont en tout cas toujours couronnés de succès là où le prolétariat n'a pas encore acquis sa conscience de classe. Mais même au sein du prolétariat conscient de sa classe, l'éducation bourgeoise (église, école et maison paternelle) a implanté de si solides représentations traditionnelles bourgeoises que le monde des travailleurs ne se libérera que par un combat tenace et conséquent, des représentations de la société bourgeoise.

Mais le prolétariat ne se libérera jamais complètement dans le cadre de la société bourgeoise. Car tout révolutionnaire militant, aussi longtemps qu'il vit dans la société bourgeoise, se trouve dans

une « vivante contradiction ». D'autre part il vit au milieu de la société bourgeoise et se trouve lié à elle par de nombreux liens. De l'autre côté il tend ses forces tout entières pour se libérer de la contrainte de cet ordre social.

Il y a plusieurs raisons à ce que l'attitude bourgeoise des dirigeants ouvriers de ce temps-là ait encore été si forte. Une partie d'entre eux, tels Bernstein et Mehring, provenaient de la bourgeoisie. Une autre partie était d'origine prolétarienne, mais comme leur conscience de classe était encore jeune, on pourrait dire inexpérimentée elle ne se mit pas aussitôt à entamer toutes les tâches devant lesquelles elle se trouvait.

Mais ceux qui étaient les plus dangereux pour le mouvement ouvrier, c'étaient ses propres fonctionnaires qui *s'intégraient peu à peu* dans l'Etat bourgeois. C'avait été *grâce* au mouvement ouvrier révolutionnaire qu'ils avaient trouvé leurs bons revenus, et ils s'embourgeoisaient plus ou moins consciemment, finissant à la longue par trouver que tout allait très bien ainsi, et qu'un tiens valait mieux que deux tu l'auras.

Sur les jeunes écrivains qui, naturellement, connaissaient bien mieux le monde bourgeois, étant donné leur contact étroit avec lui, l'attitude de beaucoup de social-démocrates avait tantôt un effet de répulsion, tantôt paraissait incompréhensible. Alors que pour eux il s'agissait bien plutôt de *formes nouvelles* à instaurer, c'était le *nouveau contenu politique* qui jouait le rôle principal chez les ouvriers socialistes. La volonté et la conscience politiques étaient de beaucoup plus fortement développées chez les ouvriers que l'aspiration à de nouvelles formes de vie. Dans les questions de civilisation les ouvriers de ce temps-là étaient parfois presque conservateurs et réactionnaires.

C'est pourquoi Steiger est absolument révolutionnaire dans *cette* question quand il exprime l'opinion qu'on ne saurait demander à l'art de ne dépeindre que des ouvriers en habit, tels qu'ils paraissent par hasard sur une tribune de réunion publique « Non il faut qu'ici également l'art exprime la terrible vérité et qu'il suive chacun dans sa maison et raconte ce qui s'y passe... » (23).

Or, précisément, cette tâche qui fait l'essence même de la littérature prolétarienne, jamais les naturalistes ne s'en sont soucié

(23) Procès-verbal du Congrès de Gotha, 1896, pass. div. (pp. 28 et suivantes).

dans la pratique. Aucun d'eux n'a fourni de récit vivant, dans ses romans, de « l'ouvrier à l'usine » ou de « l'ouvrier à la maison ».

Tandis qu'après le congrès de Gotha la plupart des ouvriers qui avaient adhéré au « mouvement des jeunes », se réconciliaient avec le parti, pour essayer de combattre le réformisme dans son sein même, le groupe des intellectuels qui s'était formé autour de Bruno Wille, en sortit presque à l'unanimité.

Et la rupture avec le mouvement ouvrier s'accomplit non seulement au point de vue organisation, mais également à celui des opinions philosophiques et politiques.

LA VIE PROLETARIENNE DANS LES DESCRIPTIONS PARTICULIERES

I. — *L'ouvrier politique militant*

Nous avons tâché de montrer quelle a été l'attitude des naturalistes à l'égard de la question ouvrière dans leur vie personnelle,

A présent nous allons tâcher d'analyser la façon dont ils représentent les ouvriers dans leurs romans.

Max Kretzer s'était assigné dans son œuvre de début la tâche de dépeindre la vie de l'ouvrier militant. Mettant en scène deux social-démocrates de caractère absolument différent, il essaya de montrer que tout dépendait de l'attitude de l'homme, rien de sa position politique. Tandis que l'agitateur *Rassmann* est peint — on peut même dire barbouillé — avec les couleurs les plus sombres, *Kretzer* présente le bon maître *Schorn*, à la belle âme dans le plus aimable et le plus confortable des récits :

« *Schorn* était social-démocrate de corps et d'âme. Tout le monde le savait en ville. Les uns le nommaient un rêveur; les autres secouaient la tête lorsqu'on leur demandait leur avis sur lui; ils préféraient se taire, plutôt que de juger un homme qui durant des années avait su forcer leur estime. Oui, quiconque connaissait *Schorn*, l'estimait. »

« Il accomplissait comme n'importe quel autre habitant consciencieux son devoir de citoyen, payant ses impôts avec la plus grande ponctualité et tâchant de toutes ses forces d'augmenter le bien-être de la commune. Il demeura un ouvrier très capable. Il aimait sa femme et ses enfants, il travaillait pour eux du matin tôt au soir tard et devenait ainsi un père de famille idéal. Poli à l'égard de tout le monde, il ne faisait en cette matière aucune distinction entre les pauvres et les riches. Il vivait tranquille et retiré, n'ayant d'autre intérêt que pour sa propre maison et étouffait ainsi dans ses germes tout mauvais raconter. »

« S'il y en avait qui l'enviaient, c'était dans le bon sens du mot : on lui enviait non pas sa vie sans soucis, mais sa femme aux désirs modestes, son bonheur. Son ouvrage était recherché, on respectait ses prix sérieux et une perspective d'aisance se dessinait avec lenteur, mais sûrement. Et malgré tout il restait socialdémocrate. » (pp. 13 et suiv.)

Or, pourquoi *Kretzer* aime-t-il tant *Schorn*? Une fois déjà nous avons essayé de donner une réponse tout au moins partielle à cette question. Voici que la citation ci-dessus fournit sans aucune restric-

tion le renseignement demandé. C'est parce que Schorn possède précisément *toutes ces* qualités que Kretzer ne pensait jamais pouvoir trouver chez un « authentique social-démocrate ».

Schorn paie ses impôts, s'occupe consciencieusement de l'administration communale, travaille du matin tôt au soir tard pour sa famille qu'il aime par-dessus tout au monde. De la même impartiale politesse envers les riches et les pauvres, il n'a qu'un seul dada peu dangereux, et n'influençant en rien sa conduite magnifique par ailleurs : C'est l'enthousiasme pour l'idée social-démocrate.

C'est par mégarde, pour ainsi dire, que ce brave petit bourgeois a été se placer du mauvais côté de la barricade. Kretzer se reprend à vanter en maître Schorn un homme à la fois inoffensif et plein de tact :

Sans doute Schorn vivait entre ses murs, (Les murs de la ville.) Lui, tenace partisan du parti de la fraternité, *ne disant jamais un mot de son opinion et pourtant prêt à donner sa vie pour sa profession de foi politique*, mais en général il n'en était pas moins un homme inoffensif, incapable de faire du mal à une mouche : un caractère de fer avec le cœur d'un enfant. « C'est un rêveur », disait-on, en parlant du social-démocrate Schorn et on ne restait là. (pp. 26-27.)

La seule chose qu'il reste à découvrir, c'est la façon dont la ville a bien pu dénicher finalement que maître Schorn est un « rêveur social-démocrate », puisqu'il n'a jamais dit un seul mot de sa manière de penser !

Il y a cependant une chose en cette « belle âme social-démocrate » à laquelle Kretzer trouve à redire :

« La tête de Schorn était farcie d'une demi-science qu'il s'était appropriée en autodidacte et qui est communément le plus grand ennemi d'une saine raison, parce qu'il lui manque d'avoir été systématiquement clarifiée. » (p. 70.)

Le léger blâme infligé par Kretzer à Schorn, trahit encore de l'estime par rapport à l'attitude de l'autre social-démocrate, de l'agitateur menant cette lutte active qui répugne profondément à Kretzer.

« Dans la résidence il avait dit un jour : « Il est grand temps de faire appel au prolétariat en haillons et de régler leur compte aux intelligences. » Il en faisait son mot d'ordre secret. Il rêvait d'un manifeste secret aux ouvriers, qui d'un seul coup devait anéantir l'autorité des chefs actuels du mouvement. »

« Son idéal c'était la révolution, la révolution ouverte, sanglante

qui seule pouvait mener vers le salut communiste. Le renversement brutal c'était le chemin le plus direct; toute autre chose était mauvaise. Si après tout la propriété était le vol, si le parti l'avait inscrit en toutes lettres sur sa bannière, alors en avant, car le chemin droit est toujours le meilleur. » (p. 24.)

Voilà donc l'agitateur Rassmann, celui dont le but est la révolution ouverte, sanglante ! Non seulement il veut se battre contre l'ordre social et l'état existants, mais, sa « révolutionnerie » le pousse jusqu'à vouloir engager la bataille avec le chef de son propre parti. Singulier socialiste qui somme le prolétariat en haillons de régler leur compte aux intelligences !

Monsieur l'agitateur semble s'être taillé son « propre socialisme » sur mesure. Ou bien peut-être serait-ce — et ce soupçon paraît malheureusement encore plus fondé — que les phrases qui viennent d'être citées seraient un résumé de ce que Kretzer lui-même comprend par « Théorie du Socialiste » ?

Cependant Schorn, le brave et dévoué Schorn ne se doute aucunement des plans diaboliques de son camarade.

« ...spontanément il commença : « Il va de soi que je mettrai dès que je le pourrai, ma caisse à votre disposition. Vous aurez certainement des dépenses par-ci, par-là peut-être auras-tu besoin de documents, alors pense à moi, mais fais-moi ce plaisir, sois prudent, cela me peinerait si tu avais des ennuis. Tu sais que ce je puis faire, je le fais pour le parti. *Tout pour l'idée, tout par l'idée !* » (p. 58.)

Et sans doute sera-t-il permit d'ajouter, pour bien suivre Kretzer : Rien par la lutte, rien pour la lutte !

Et Rassmann se met donc à tromper avec une habileté supérieure les honnêtes esprits ouvriers.

« Oh ce grand apôtre de l'égalité, jamais il n'était embarrassé quand il s'agissait de tromper sa propre conscience ! »

« Ce détestable cynisme qui croyait se purifier au contact d'honnêtes compagnons ouvriers ! Comme s'il ne fallait pas qu'une bonne action parte aussi d'un sentiment pur. Comme si le Christ eût jamais prêché la sublime parole de l'amour du prochain, s'il n'avait pas d'avance agi ainsi. »

« Et voici maintenant ces modernes prédicateurs sur la montagne qui se réfèrent à lui pour proclamer l'athéisme comme première nécessité pour l'Etat futur. Si elle avait pressenti, la victime du Golgotha, que ses épigones bouffons vivraient un jour dans l'illusion détestable de pouvoir établir le royaume du ciel sur terre sans la foi en Dieu, en vérité elle se serait effondrée sous la charge de la croix. »

« Et combien souvent Rassmann, l'apôtre éloquent de l'égalité, combien souvent n'avait-il pas parlé dans ses réunions de l'homme de Nazareth, combien souvent ne l'avait-il pas présenté comme le champion de la « grande idée », comme le lumineux modèle de la fraternisation humaine, lui qui devenait maintenant le Judas de Schorn, le prototype de tous ces rêveurs qui chantent Hosannah sans savoir pourquoi. (pp. 59 à 60.)

La haine, la haine aveugle et passionnée éclate dans presque chacune de ces phrases.

« Comme s'il ne fallait pas qu'une bonne action parte d'un sentiment pur ! » Il semble que Kretzer aborde les questions de la vie trop mécaniquement, trop « causalement. » Il a un grand et considérable adversaire en cette matière, *Johann Wolfgang Goethe*, pour le nommer. « Je suis une part de cette force qui toujours veut le mal et toujours crée le bien. » (Méphistophelès, dans « *Faust* », 1^{re} partie).

Tandis que Goethe part de la vie et de la dialectique, pour aborder les questions du « mal et du bien », Kretzer simplifie le psychisme humain jusqu'à un degré où il est complètement détaché de la réalité.

De même, il reste à se demander, pour continuer de se servir de l'allégorie de Kretzer, pourquoi ce serait justement à cause de cet *épigone bouffon* que la victime du Golgotha s'effondrerait sous la charge de la croix.

Toujours, depuis que le christianisme existe, il y a eu des « épigones bouffons » pour entreprendre des guerres en son nom, brûler « pour l'amour du Christ » des membres de son peuple sur le bûcher, piller les pauvres et sanctionner le droit des riches. Tout cela au nom de la foi et dans une pseudo-communion avec Dieu.

Que ce soit précisément Rassmann, l'agitateur toujours prêt au mensonge, qui décrive le Christ comme un lumineux Symbole, c'est loin d'être le plus grand crime qui ait été commis en son nom.

« Le grand philanthrope et apôtre de l'égalité n'oubliait qu'une chose : c'est qu'il était en train de transformer en son contraire la grande parole du communisme : La propriété, c'est le vol, et qu'ainsi il tombait au rang de criminel, p. 69. »

Jamais les fondateurs du socialisme scientifique n'ont affirmé sous cette forme que la propriété serait le vol. Cette thèse proudhonienne n'a *jamais* été adoptée dans ses multiples possibilités d'interprétation par les défenseurs du matérialisme historique. Le fait

que la *propriété bourgeoise* des moyens de production de toute nature sera socialisée à une toute autre signification que la phrase qui vient d'être mentionnée.

Reportons-nous à la remarque si judicieuse que l'écrivain v. *Ungern-Sternberg* mettait dans la bouche du jeune tisserand silésien : « Quelques millions de voleurs ne sont plus des voleurs. » « Paul » 1845, pp. 237 et suiv.

Si quelques millions d'hommes « volent » collectivement, alors ce « vol », contractant à cause de la grande quantité des participants un caractère nouveau, à savoir celui de l'insurrection, ne pourra plus retourner à la vieille quantité. La propriété privée, bourgeoise des moyens de production aura alors cessé d'exister. Par contre la propriété de consommation d'une abondance inimaginable sera à la disposition des hommes qui travaillent.

Mais Kretzer, lui, adopte une position tout à fait contraire :

« Les uns sèment toujours et ne récoltent jamais et les autres trouvent l'épi toujours mûr sans jamais avoir semé. » « Telle était la philosophie de Rassmann. C'était elle qui lui donnait cette ligne de conduite qui menait à la scission de son existence et faisait de lui le mécontent par principe. »

« Aussi bien était-ce la plus dangereuse des philosophies, car elle contenait l'évangile du communisme dont Rassmann était l'adepte et le défenseur — plus dangereuse et de cruauté plus raffinée, parce qu'elle incitait l'apôtre de l'égalité à faire une terrible comparaison : entre sa lamentable position dans la vie et le bonheur de Schorn, le camarade aux mêmes idées, p. 22. »

Les conséquences à tirer de ces phrases d'un Kretzer si compatissant par ailleurs, sont extrêmement dures et ne font pas preuve d'une trop grande compréhension des problèmes sociaux de son temps. Celui qui cherche du travail et veut réellement travailler, aura toujours la possibilité de « semer », et par conséquent de « récolter ». Ceux-là, par contre, qui ne veulent pas travailler et préfèrent attendre « que l'épi soit mûr », sont des « éléments ennemis du travail » et veulent se soustraire à tout véritable devoir. Ce sont eux qui portent le « principe du mécontentement en eux, et ameurent la paisible population. Voilà le vrai visage des social-démocrates.

Combien d'ignorance, combien de dissentiment, combien de haine jaillissent de ces lignes ! L'ignorance du véritable état de choses devient toujours alors particulièrement pénible et visible, lorsqu'elle s'accompagne de la prétention d'interpréter des théories politiques.

« D'ailleurs notre plus grande satisfaction c'est que la misère des masses va toujours croissante et que la richesse s'accumule entre les mains des particuliers. Ce principe dit de concentration nous est très utile. Un jour nos ennemis en seront d'autant moins nombreux. Et moins on a d'ennemis, plus on en a rapidement fini avec eux. » (Max Kretzer, « Das Gesicht Christi, p. 115.)

En appréciant ces opinions de Kretzer, il ne faudrait pas supposer qu'il dépeint par hasard, un ouvrier social-démocrate simpliste. A travers tout ce que Kretzer écrit de la social-démocratie et de ses adeptes, il transparaît très nettement que les opinions qu'on vient de voir sont aussi les siennes. Et l'on voit bien qu'il est persuadé que ce sont là les authentiques opinions des théoriciens social-démocrates.

Ici encore les choses ne sont pas aussi simples que Kretzer veut bien le faire croire au lecteur. Certes bien des adeptes du mouvement socialiste, naïfs et peu instruits, pensent que c'est uniquement la misère croissante des grandes masses qui, à elle seule, les rapprochera du but socialiste. Ils n'ont pas reconnu que ce n'est là qu'une *seule* des deux possibilités sociales.

Marx parle à maintes reprises au cours de ses recherches, des deux voies qui s'ouvrent à l'évolution de l'humanité. Socialisme ou barbarie. Si au « facteur objectif » — c'est-à-dire à l'exploitation impitoyable, empoisonneuse de la vie des ouvriers, ne vient pas s'ajouter le « facteur subjectif », c'est-à-dire la volonté révolutionnaire sans défaillance du prolétariat révolutionnaire, alors le chemin est libre vers la barbarie.

Dans les « Enfants de l'Empire » — « Die Kinder des Reichs », de Wolfgang Kirchbach, une femme d'origine bourgeoise, tout récemment sortie de l'asile d'aliénés, s'est rendue parmi les ouvriers *dans un cabaret* où elle tient un discours pour communiquer aux ouvriers rassemblés dans le local son avis sur la social-démocratie :

« Quoi ?... Vous avez mangé à votre faim ? Eh mon Dieu, mon bon petit Dieu, moi je nommerai cela des façons de bourgeois !... » « Un vrai social-démocrate n'a jamais le droit d'avoir mangé à sa faim, car depuis deux mille ans, vous autres ouvriers, si l'on additionne votre faim, vous en avez accumulé une si gigantesque, vous avez un tel trou dans l'estomac que vous pourriez avaler la terre entière et puis dire encore que ce n'est qu'une bouchée ! »

« Mais ce sera joli le jour seulement où nous aurons les bourgeois et les empereurs et rois assis à côté de nous ici. » (pp. 183-184.)

Peut-être y aurait-il à tout prendre une certaine possibilité de prendre la défense de Kirchbach dans une scène pareille ? Ses « Enfants de l'Empire » ont paru en 1883, au temps de la loi contre les socialistes. Ces paroles d'une égarée représenteraient-elles un camouflage afin que la censure n'interdise pas le livre ? Peut-être ne pouvait-on, en ce temps-là exposer et propager d'autre façon le socialisme dans les romans ? Sur une pareille argumentation on ne peut répondre que par une question : « Est-ce que par hasard *ceci* est de la propagande socialiste ? Il semble plutôt que Kirchbach ait voulu se moquer un peu des buts utopiques des ouvriers social-démocrates. « Mais ce sera joli le jour seulement où nous aurons les bourgeois, les empereurs et rois assis à côté nous ici. »

Kirchbach semble bien croire qu'un social-démocrate — un de ces hommes que de toute façon il ne faut pas trop prendre au sérieux — peut tenir de pareils discours.

Cependant il y a des moments où Kirchbach manifeste de l'estime envers les social-démocrates et leur façon de vivre.

« J'ai remarqué non seulement dans *ce* cabaret d'ouvriers, mais dans d'autres encore que l'on absorbe avec un certain recueillement silencieux son repas. Rarement un mot résonne, alors que dans la salle d'en face, fréquentée par la « Bourgeoisie » et les « gens instruits », le bruit des assiettes et des paroles est incessant. *Et celui qui prend sa nourriture de façon particulièrement taciturne, c'est le social-démocrate.* Quand le repas est terminé, mes noirs compagnons de table avaient coutume de déguster le reste de leur bière en bavardant, et de se livrer à une courte sieste. On tirait de sa poche des journaux social-démocrates qui n'étaient pas encore défendus en ce temps-là; on se distribuait sous main les derniers tracts parus. Le tout dans un certain silence et avec une discipline naturelle. La conversation la plus banale m'incitait souvent à la pensée secrète que dans notre *social-démocratie allemande le peuple a su s'imposer une ferme discipline.* » (« Les Enfants de l'Empire », p. 182.)

Kirchbach fait des études très intéressantes. Il les entreprend en naturaliste. On pense presque feuilleter un manuel d'histoire naturelle, lorsqu'on lit la phrase : « Celui qui prend sa nourriture de façon particulièrement taciturne, c'est le sociale-démocrate », tandis que l'espèce des bourgeois et des gens instruits — c'est ainsi que le livre de zoologie continuerait peut-être — a coutume de prendre sa nourriture dans le vacarme.

Le reste des méditations qui amènent Kirchbach à la conclusion que les ouvriers social-démocrates sont particulièrement dis-

ciplinés, fait partie des remarques laudatives peu nombreuses que les naturalistes allemands ont faites sur le mouvement ouvrier.

Dans la même nouvelle Kirchbach représente aussi le type de celui des social-démocrates qui lui apparaît humainement comme le plus sympathique et le plus précieux. C'est l'aubergiste du lieu de réunion. Cet aubergiste social-démocrate tient un grand discours à l'étudiant en train de reconnaître les données de la vie ouvrière :

« Nous approchons de tristes temps. Mes jolis petits-enfants me font souvent pitié. Voyez-vous, cet attentat (contre Guillaume I^{er}), ç'a rendu les gens complètement fous. *Ce Hoedel nous a gâté toute l'affaire. Je suis passablement heureux, j'ai accompli en paix, jusqu'ici, ma mission*, j'ai servi de la bonne bière à mes clients et nous avons pu échanger quelques paroles sincères et franches. Combien de temps cela va-t-il durer ? On nous fermera la gueule, tous les indices en sont déjà. C'est expulsés que nous serons, et nous payerons pour les autres. Ce n'est pas nous qui sommes responsables de Hoedel, c'est le temps, la détestable époque. Voyez-vous, il y a dans notre parti encore une bonne part d'idéalisme, c'est la discipline, et si on nous laissait un peu de jeu, croyez-moi, nous serions les meilleurs éducateurs populaires du monde. *Peu à peu nous amenons les gens à des opinions raisonnables*. Pour le moment, il est vrai, nous les nourrissons de « force et de matière » (« Kraft und Stoff »), et moi-même, *j'ai trop appris, pour être capable encore de jurer sur cet évangile. Ce n'est là qu'une étape de l'instruction du peuple. Notre question n'est pas uniquement une question d'estomac, c'est aussi une question d'esprit*. Que les gens nous appellent des rêveurs. *Mais l'ouvrier* qui est près de la machine, qui dirige les forces gigantesques, ingénieusement découvertes, à l'aide d'une soupape, *celui-là se débat pour une délivrance spirituelle*, car le moindre cliquetis de la machine lui rappelle que *l'esprit domine le monde, que l'homme est plus qu'une machine*. Et comment satisfaire ce désir de culture, d'existence digne d'un homme autrement que par une possession égale de tout le monde ? Et si l'on nous opprime, c'est le meilleur de l'homme que l'on opprime, je vous le dis ! *Nous ne sommes pas une masse rude de poings calleux, d'hommes crevant de faim, qui ne veulent que remplir leur estomac et sont pleins d'une cupidité insensée ; non, nous sommes l'hydre spirituelle qui combat pour un peu de lumière*. » (p. 193.)

La confusion, le manque de clarté, le désordre, voilà les caractéristiques des opinions de cet aubergiste social-démocrate cultivé. Et ce en quoi consisterait la mission de cet homme « spiritualisé » cela ne ressort guère de ce qui vient d'être dit. Car il est difficile de supposer de quelqu'un qui fait partie de « l'hydre spirituelle luttant pour un peu de lumière » et qui n'est pas en proie à une cupidité insensée, qu'il voit sa mission dans le tirage de la bière.

« Nous paierons pour tous », cela est également très peu clair ; phrase obscure, aux accents presque orphiques. Qu'est-ce que cela veut dire par exemple, que le temps est cause de tout, le temps, le temps, la détestable époque ?

Au surplus il reste à se demander quel serait le contenu concret de ces « opinions raisonnables » auxquelles le cabaretier philanthrope veut amener les « gens ». Kirchbach et son aubergiste se taisent là-dessus, et pour cause. Et l'aubergiste rassure l'étudiant. Mais oui, en attendant on est forcé de nourrir les gens du matérialisme mécanique, exécration au fond, de Buechner et de Moleschott (lequel du reste se trouve peut-être encore plus éloigné du matérialisme dialectique, que l'idéalisme dialectique de Hegel) à seule fin de leur maintenir la bride. Mais plus tard, nous allons passer à « des opinions raisonnables ». Car ce triste matérialisme ne constitue qu'une étape dans la culture du peuple. Les ouvriers luttent pour la délivrance spirituelle. Mais que faut-il que le prolétariat entreprenne activement pour accomplir vraiment cette délivrance spirituelle ? Ne serait-ce pas qu'en abordant résolument la fâcheuse question stomacale (c'est-à-dire en socialisant les moyens et les instruments de production), on accomplirait le travail préliminaire permettant de gagner du temps et des forces en vue de la délivrance spirituelle du prolétariat ?

Quand il émet l'avis que l'homme vaut plus que la machine, Kirchbach se rapproche un peu plus du socialisme scientifique. Mais *actuellement* la machine vaut encore bien davantage que l'homme qui travaille. C'est seulement dans un ordre socialiste que le « passage de l'homme à l'état de chose » pourra être supprimé. Il est vrai que c'est l'esprit humain qui créa la machine, mais celle-ci n'est devenue instrument de production qu'au moment où l'état de la production avait progressé à un point considérable (24).

« Comment le désir de culture, d'existence digne d'un homme serait-il satisfait, autrement que par une propriété collective de tout le monde ? » Voilà une opinion bien contradictoire avec les phrases qui la précèdent. Car sans la « cupidité », sans l'intense désir de

(24) A cela on pourrait répliquer que très souvent il y a eu aussi des inventions « inutilisables », du point de vue technique économique, avant que le développement économique de la société ait été assez avancé. Mais alors les inventeurs mourraient de faim la plupart du temps, en « génies inconnus », et leurs productions restaient ignorées jusqu'au moment précis où elles devenaient nécessaires dans le processus de la production.

« posséder », « la propriété collective de tout le monde » ne s'établira guère, selon toute probabilité.

Une chose caractéristique chez Kirchbach, c'est aussi sa façon de construire la phrase : avant l'« existence digne d'un homme », il place « le désir de culture ». Savoir si en réalité ce ne serait pas l'inverse qui serait juste ?

Finalement le cabaretier en vient à se justifier devant le jeune étudiant, dans l'attitude duquel il pense percevoir une accusation latente, tacite contre son matérialisme.

Non, « nous ne sommes pas une masse brute de poings calleux, en proie à une avidité insensée ; non, nous sommes l'hydre spirituelle qui se débat pour un peu plus de lumière. »

Au fond la sympathie de Kirchbach pour la figure qu'il crée semble reposer sur le fait que l'aubergiste stigmatise du terme d'« avidité insensée » cette « émeute dans la violence » dont un socialiste peut malgré tout s'imaginer la possibilité.

Cet aubergiste noblement socialiste de Kirchbach ressemble étonnamment au bon maître Schorn de Kretzer. Aussi longtemps que les social-démocrates restent « idéalistes », repoussant avec indignation le reproche d'un « indigne matérialisme », les écrivains naturalistes sont d'accord avec eux. Par contre, malheur à eux, quand la « brute révolutionnaire » entre en activité ! Alors toutes les sympathies sont brusquement rompues et le point de vue d'opposition de classes des auteurs se révèle au grand jour.

Si la volonté socialiste est qualifiée d'« insensée », ainsi que le fait ici Kirchbach, alors il est absolument sans danger de représenter un tel social-démocrate, même au temps de la loi sur les socialistes.

En outre tout l'accent du discours tenu par l'aubergiste à l'étudiant est tranquille et pacifique à tel point que l'on sent chez l'auteur la nette conviction que, selon toutes prévisions, il passera encore pas mal d'eau sous les ponts, avant que l'hydre spirituelle se soit frayé son chemin vers la lumière.

Des opinions analogues sont exposées par l'ouvrier socialiste de Kretzer qui s'entretient avec un collègue neutre.

« Vous m'avez l'air, vous aussi, d'être une de ces fortes têtes toujours mécontentes à qui tout semble durer trop longtemps. Nous autres (social-démocrates), nous travaillons pour l'avenir, nous ne faisons pour ainsi dire que rédiger notre testament, dont nos millions de descendants profiteront un jour... »

« Le fondement de l'Etat moderne, c'est le bien-être de la famille.

Nous voyons en cela la marque d'un petit esprit, car à notre avis le droit de correction privé contredit à la doctrine de la fraternité générale. *Par-dessus la famille il y a le bien-être de toute la classe*, et celle-ci ne tolérera pas que l'individu s'enrichisse aux dépens de la collectivité. » (« Das Gesicht Christi », « Le Visage du Christ », p. 113.)

Une fois de plus le faux et le vrai se trouvent mélangés à tort et à travers ! La thèse que, pour des social-démocrates, le bien de la classe serait au-dessus de celui de la famille, est laconiquement formulée, il est vrai, mais l'explication n'est pas claire du tout. Cette observation qui, convenablement placée, correspondrait aux opinions socialistes, ne constitue donc qu'une phrase stupide apprise par cœur mais non comprise.

Tout ce que nous trouvons dans les romans naturalistes en fait de descriptions de social-démocrates correspond à une représentation théorique a priori construite de toutes pièces par les différents auteurs, plutôt qu'à la réalité. Parfois on ne peut s'empêcher de se croire en présence d'un enfant curieux qui s'est trouvé par hasard au milieu d'un cercle de grandes personnes et qui rapporte ensuite en désordre à la maison des bribes de demi-science attrapées au vol, mi-faussees et mi-justes.

Cependant les naturalistes ne sont pas des enfants, mais des hommes adultes. L'étroitesse de leur horizon provient non pas d'une naïveté puérile, mais de la mesquinerie, compréhensible d'un certain point de vue de psychologie sociale, de leurs perspectives barrées par les préjugés petits-bourgeois.

LES DIRIGEANTS SOCIAL-DEMOCRATES

« Toute doctrine a son contraire qui peut lui casser les reins finalement, et en faire une misérable farce, et la doctrine socialiste de l'union libre pas moins qu'une autre. Seulement elle fait parfois des victimes. Le fait que ce fut Schorn précisément qui devint cette victime, c'était moins son honnêteté qui en était cause, que ces inventeurs de chimère qui élèvent des générations entières de rêveurs incapables de savoir ou de réfléchir, *ne sachant que croire et exiger*. » (« Kretzer Die beiden Genossen », « Les deux camarades », p. 84.)

La première de ces phrases éveille presque l'impression que l'auteur aurait pratiqué la méthode dialectique. Mais de tout ce que l'on peut trouver par ailleurs en fait d'opinions philosophiques, dans ses romans, il résulte qu'il ne s'agit là que d'une remarque eclectique.

Les « fauteuils intellectuels », voilà contre qui se porte la haine

concentrée de Kretzer. *Eux seuls* sont responsables de ce que les ouvriers sont devenus des rêveurs socialistes « ne sachant que croire et exiger ».

La croyance, la foi, en elle-même, n'est pourtant pas si antipathique à Kretzer. Ses romans ne cessent d'exprimer un attachement ardent à la foi chrétienne. C'est que les membres de la communauté chrétienne sont uniquement des croyants, tout au plus ont-ils des « exigences morales ». Tandis que ces dangereux rêveurs socialistes sont des croyants à revendications, dont le plus grand désir serait de « tout partager ». Le mieux serait encore de pendre les chefs et de ramener les ouvriers à une vie de travail manuel agréable à l'œil divin. Telle serait à peu près le programme social de Kretzer, quintessence de ses considérations.

Les « Enfants de l'Empire » — « Kinder des Reiches », de Kirchbach, dépeignent *Auguste Bebel*, le chef social-démocrate si connu et aimé, ainsi qu'un autre député moyen » :

« Un monsieur que je connaissais (c'est l'étudiant qui parle), comme député social-démocrate, *un homme bien nourri, presque trop aristocratiquement habillé*, s'approcha avec une politesse extrême et dit : « Ces messieurs désirent-ils peut-être une place meilleure ? Il en est encore à ma disposition. Il est vrai que Monsieur le Député au Reichstag, le maître tourneur *Bebel* est encore en route, mais j'espère que le train ne subira pas de retard. Cependant je ne puis garantir... »

« ...Enfin la salle fut parcourue de la rumeur que l'orateur était là. Un certain silence survint, bruissements et bourdonnements s'apaisèrent, on regarda de tous les côtés pour apercevoir l'homme. On vit le gros monsieur distingué remonter sur l'estrade. Après avoir demandé qu'on fit le calme, il dit :

« Messieurs, Monsieur le Député au Reichstag, le maître tourneur *Bebel* se trouve depuis quelques secondes parmi nous. Il est fatigué, épuisé, car il vient tout droit de la gare. Il a parlé cet après-midi à Dresde, et le voyage l'a beaucoup affaibli. Je vous demande mille fois pardon, Messieurs, si je vous adresse une prière qui ne sera pas agréable à chacun. Vous voyez ce brouillard, ce nuage de fumée ! Les poumons de Monsieur *Bebel* sont affectés de toute façon. Il vous prie, Messieurs, de vouloir bien cesser de fumer. »

« Pendant ces paroles un profond silence s'était fait. Et quelques instants encore après que l'orateur eût terminé, on garda le silence le plus absolu. Une inquiétude s'était emparée de moi, et l'orateur montrait une mine embarrassée. Mais tout à coup, il y eut comme un roulement de tonnerre, un immense mugissement : « Vive *Bebel* ! Vive *Bebel* ! », criait-on, *et comme mus par des fils invisibles* les hommes jetèrent leurs cigares, les écrasèrent du pied, et bien peu prirent le temps de remettre en poche les cigares éteints... »

« Le maître tourneur fut salué d'acclamations répétées, lorsqu'il

monta à la tribune. Cet homme maigre et noir commença son discours d'une voix épuisée. Peu à peu cependant, cette voix s'imprégna d'un caractère singulier, énergique; elle ressemblait au fond à celle d'une haine profondément enracinée. Ce ton mordant exerçait comme une fascination sur les auditeurs. La respiration coupée, j'examinai les ouvriers au regard attaché à la bouche de l'orateur. Sa pantomime était vive, elle s'exprimait brève, rapide, en toute sorte de mouvements. Très souvent il jetait la main en l'air, l'index dressé, menaçant par dessus l'assemblée, et chacune de ses paroles ne semblait que menace et commandement. Il parlait des lois dont on avait déjà menacé la social-démocratie. Il exposait comme il fallait que cela amenât la révolution, il décrivait la révolution. Il disposait d'une quantité de mots cinglants et de remarques originales, bien qu'il parlât sans préparation, suivant l'inspiration du moment. Il était connu comme étant le plus modéré des orateurs, il est vrai, mais son discours n'en était pas moins mordant, par toutes ses allusions, ses sous-entendus, *et c'était une haine profonde qui les dictait*. Jamais il n'exprimait toute sa pensée. Plus il soulignait de façon mordante et énergique un passage de son discours, plus le sens de ce passage paraissait inoffensif, et plus aussi le contraste produit était excitant, révolutionnaire. Il aimait entrelarder son discours d'une quantité de faits positifs, d'attestations historiques, car il savait que l'histoire en imposait plus que toute autre chose à ses ouvriers, d'avantage même que les sciences naturelles. »

« Son discours fit une impression efficace et profonde. Il l'acheva au milieu des acclamations passionnées de l'assemblée. Le contraste était singulier, ensuite, d'entendre l'autre député, qui nous avait si poliment guidés. Il parlait de l'émancipation des femmes dans toute son absurdité. Il défendit ce mouvement dans toute sa sottise, en termes extrêmes. » (pp. 203 et suivantes.)

Kirchbach donne une description fort plastique et concrète de deux types différents de chefs social-démocrates. L'un d'eux, « un distingué parmi les distingués », est embourgeoisé et « fait partie du clan des gens en place »; il se sert en outre d'une façon de s'exprimer impossible. « Ces messieurs désirent-ils peut-être une place meilleure ? *Il en est encore à ma disposition. J'espère que le train ne subira pas de retard...* »

Kirchbach montre le même étonnement qu'Alberti à propos de l'action instinctivement juste et unie des ouvriers. « Comme mus par des fils invisibles », dit-il. Et Conrad Alberti se livre à des considérations penses, lorsqu'il voit des ouvriers marcher avec rigueur et discipline.

« Mais qui donc les dirige ?... On ne voit personne qui leur donne un signe, qui ordonne leur marche, pas de chef, pas de guide... » Comme s'ils suivaient un mot d'ordre, *un instinct naturel, inné...* (« Quel est le plus fort ? », « Wer ist der Stärkere ? », pp. 295 et suivantes.)

La conscience de classe du prolétariat est pour chacun des deux auteurs un phénomène peu rassurant et pas tout à fait sympathique.

La voix de Bebel au caractère singulier, énergique, la main à l'index dressé qui pointe, menaçant, par-dessus l'assemblée, la vive pantomime, les mouvements brefs et rapides, les allusions dictées par une haine profonde, tout cela montre qu'on a affaire à un meneur populaire au courant de toutes les finesses de son art.

Ce maître tourneur démagogue, pour lequel Kirchbach s'est même pris de sympathie dans quelque recoin de son cœur, lui paraît bien plus dangereux que le député distingué. Kirchbach manifeste du flair quand il constate qu'un orateur qui s'est beaucoup éloigné de la façon d'être des ouvriers et en outre ne paraît pas être une lumière n'entraînera pas les masses comme l'ouvrier Bebel.

Le « monsieur distingué » constituait un type que l'on retrouvait certainement dans le parti social-démocrate. « On ne saurait demander à l'art de ne dépeindre que des ouvriers en habit, tels qu'ils paraissent par hasard à la tribune », disait Steiger lors du débat culturel au congrès du parti à Gotha, en 1896. Il faut en conclure que dans bien des cas les orateurs se présentaient vraiment de la même façon que notre « monsieur distingué, président de réunion ».

Félix Hollaender, lui, traite les chefs social-démocrates avec beaucoup moins d'objectivité que Wolfgang Kirchbach. Il faut dire que Hollaender est le seul naturaliste qui mette en scène un ouvrier marxiste à peu près raisonnable, mais il se sépare nettement de cet ouvrier. Il semble bien plutôt qu'il soit de l'opinion qu'il prête à l'anarchiste Fründel, lequel pense que tous les chefs social-démocrates sont essentiellement des imposteurs. Le mécanicien anarchiste Fründel répond cyniquement, dans une réunion, au marxiste :

« Il n'a pas la foi en Dieu, il la remplace par celle en Marx... », ne faut-il pas qu'ils croient toujours, sinon en Dieu, du moins en Marx !... »

« Ne vous prêtez donc pas à ce qu'on vous fasse prendre des vessies pour des lanternes, ne vous laissez pas duper une fois de plus !... Dans le livre de Karl Marx il y a tant de capitale absurdité!... Quiconque n'est pas absolument dépourvu de cervelle, sait cela aujourd'hui !... »

« Il n'y a que les rédacteurs des journaux social-démocrates qui ne le sachent pas... Jamais ils n'ont lu Marx, mais ils connaissent ses cris de guerre!... Qui vous garantit du reste que, quand les lois du mouvement social de ce Monsieur Marx se seront accomplies — s'il ne reste que quelques capitalistes géants et nous autres crève-la-faim — qui vous garantit qu'alors nous aurons réellement encore la force de les foutre

dehors ? Pour ma part, j'en doute ! Par ailleurs toute la théorie de l'appauvrissement progressif, de ce Monsieur Marx n'est pas exacte, voici longtemps qu'on est d'accord là-dessus !... Il n'y a que vous à qui l'on serve encore toutes ces blagues !... »

« Si je puis vous donner un conseil, je vous dirai : Examinez-les attentivement, les compères !... *Pas trace d'une seule idée originale* — par contre des « versets » de Marx ; quand ils sont au bout de leur rouleau de sagesse sans commencement, on entend : Chapitre tant, Vers tant et tant ! Et maintenant je veux vous révéler quelque chose pour la fin. Dans la Sainte Ecriture il est écrit : Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel leur appartient. *Eh bien la social-démocratie vous apporte le royaume du ciel, car pour pauvre d'esprit, elle l'est. Pas moyen de le contester !* » (« Le chemin de Thomas Truck », « Der Weg des Thomas Truck », pp. 207 et suivantes.)

Le mécanicien Fründel constate chez les social-démocrates la même crédulité que Kretzer pensait trouver lors de sa description des « rêveurs socialistes ». Assurément il y a eu dans la réalité une série de « social-démocrates croyants ». Durant de longues décades, le prolétariat allemand et ses chefs n'ont pas compris le dynamisme révolutionnaire du marxisme et, par suite, ils n'ont pu continuer de le développer de façon créatrice. Malgré tout, un « socialiste croyant » est autre chose qu'un chrétien croyant.

« Comme s'ils suivaient un mot d'ordre secret, un instinct naturel inné », c'est ainsi que Conrad Alberti parle du rythme de marche uniforme d'une démonstration ouvrière.

Nous y voici. La conscience de classe de l'ouvrier est là de façon immanente. Il suffit de l'éveiller. Et si pour le moment beaucoup d'ouvriers ne saisissent pas encore la conception d'ensemble du marxisme, ils n'en *sentent* pas moins que la cause socialiste est la leur.

Certes, il y avait beaucoup de chefs arrivistes, faciles à corrompre, comptant sur une longue période de réformisme, car, en fonctionnaires bien rétribués, ils avaient su s'organiser dans la société bourgeoise une vie tout à fait supportable la plupart du temps. « Je suis plus près de la chemise que de l'habit », dit un proverbe allemand très matérialiste. Il semble que cette « sagesse populaire » corresponde fort bien à l'attitude sociale-psychologique de toute une série de chefs social-démocrates.

Et, cependant, un processus de filtrage s'accomplit dans le mouvement ouvrier, filtrage qui, souvent, ne permet d'éliminer ces « chefs » qu'après de longues luttes pénibles et douloureuses.

Il y a un autre point encore où les opinions de Kretzer et de Hollaender coïncident. Tous deux se sont mépris sur le compte de

la théorie marxiste de l'appauvrissement progressif, en ce sens qu'une incessante accumulation mécanique de capital, réglée par des lois fixes, aurait comme suite la consommation corporelle et spirituelle des opprimés; les « exploités », les crève-la-faim n'auraient alors plus assez de force ni de passion pour se lancer dans la bataille révolutionnaire contre les bourgeois.

Or, on l'a vu plus haut, il ne saurait être question, chez Marx et Engels, d'une « certitude de salut ». Toujours il dépendra de la disposition révolutionnaire du prolétariat, que ce soit le socialisme ou la barbarie qui se réalisent.

Dès allusions directes à Marx, comme chez Hollaender, on n'en retrouve que chez Hermann Conradi dans ses romans : *Adam l'Homme*, *Adam Mensch* et *Phrases (Phrasen)*.

Adam est en visite dans la haute société, où des conversations plus ou moins spirituelles se tiennent. Finalement on en arrive au thème en vogue dans les milieux féodaux conservateurs, l'anti-sémitisme :

« ...Eh bien oui ! Adam reprit la conversation, à moitié tourné vers Lydia, à moitié vers Oettingen : « Voyez-vous, le grand Marx, par exemple, était également un juif — ensuite Lassalle, et prenons Heine, Boerne. »

« Marx ? Marx ? N'est-ce pas celui qui... qui ?

« Parfaitement, Monsieur le Référendaire, le... le... grand analyste de la valeur. Vous connaissez certainement ses œuvres, du moins ses axiomes, ses résultats, ses définitions. »

« Non, Dieu merci ! non. »

« Mais — pardon — n'êtes-vous pas juriste ? »

« Certes ! Et je dois remarquer à mon très vif regret que j'ai beaucoup, beaucoup de collègues juifs. Ces Messieurs pourront mieux connaître les thèses de leur héros que moi — je suis sévère — je suis monarchiste « à tout prix » (en français dans le texte). Monsieur l'Archiconservateur, si vous voulez, mon empereur n'a qu'un signe à faire et je mettrai avec mille joies ma tête sur le billot pour lui. » (« Adam l'Homme », « Adam Mensch », pp. 59-60.)

Spirituel, l'ironie mordante, le jeune et talentueux Conradi flagelle le référendaire blasé, borné et chauvin. Cette attitude obscurantiste : « Je ne connais pas les arguments, mais je les condamne » était et est encore courante chez beaucoup de ceux qu'on appelle « gens cultivés » (25).

(25) Dans une séance du parlement en février 1849, le député Julius Kell disait dans une déclaration contre le gouvernement : « Je ne connais pas les raisons, mais il faut que je les désapprouve. »

Conradi a su magistralement tirer au grand jour ces véritables ignorantins et les livrer à la risée publique. Malheureusement l'attitude du référendaire n'est pas rare chez les auteurs naturalistes eux-mêmes. Il ressort des romans de presque tous les naturalistes qu'ils parlent fréquemment de choses auxquelles ils ne comprennent rien du tout. De Conradi lui-même on ne peut guère supposer qu'il connaisse autre chose de Marx et d'Engels que leurs grands axiomes principaux. Cependant il ne faut pas lui en tenir rigueur, car il n'émet pas la prétention d'être « connaisseur ès socialisme » et s'occupe plutôt accidentellement de sujets sociaux.

Dans *Phrases*, de Conradi, il y a encore une discussion dans laquelle Marx joue un rôle.

« Connaissez-vous Marx, le Capital? »

— Non!

— Il faut absolument que vous lisiez cela », insistait Horn (p. 286).

Ensuite on continue de s'entretenir de Hegel, de la méthode dialectique et de l'abus fait de la célèbre phrase de Hegel que : « Ce qui est réel est raisonnable », qui a souvent été employée à sanctionner l'état de choses existant. En fin de compte on aboutit de nouveau à la conception matérialiste de l'histoire et au marxisme.

« Etes-vous socialiste ou plutôt marxiste? » demanda Heinrich à Monsieur Lapinsky qui était assis à sa gauche. »

« ...Au fond oui! Mais maintenant on ne peut rien faire, c'est clair. Mais j'aspire au mieux. » (*Souligné par Conradi.*)

« Avez-vous encore le courage, ou bien plutôt la patience, l'endurance pour cela? Pour ma part je dois avouer — voyez-vous — *aucun pouvoir en ce monde ne peut arrêter la catastrophe qui vient!* Mais auparavant se faire rôti par la police et l'armée sur l'Escorial eh oui! Parfois le fanatisme, le martyre me semblent de belles choses — autrefois j'en avais également un peu le talent — du moins je crois l'avoir eu — mais à présent — mon Dieu! — au fond c'est terrible — et tout cela, n'est-ce pas au bout du compte du *pur despotisme?* » (*Souligné par Conradi*, pp. 287 et suivants.)

Conradi fait de l'ironie contre lui-même. Il s'aperçoit, résigné, que probablement « on » ne peut rien changer à la catastrophe qui approche. Peut-être est-« on » même pour la catastrophe? Impossible de le savoir clairement.

Conradi paraît éprouver une certaine considération pour l'œuvre scientifique de Marx. Peut-être aussi a-t-il feuilleté un jour

le *Capital*; mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait jamais lu. De façon générale, il y avait du reste peu de ses contemporains qui eussent vraiment lu attentivement et compris le *Capital*.

Dans son roman *L'Argent*, Zola lui-même fait raconter par le héros le contenu de la théorie marxiste, sans qu'un seul mot corresponde aux faits.

La description la plus intéressante peut-être de leaders ouvriers, c'est Conrad Alberti qui la donne en mettant en scène quelques petits fonctionnaires sans importance du parti social-démocrate. Par l'intermédiaire de Hilgers, qui rend visite à ses ouvriers maçons dans un bistro, à l'heure du déjeuner, il nous communique dans *Qui est le plus fort ? (Wer ist der Stärkere ?)* ses impressions sur les subalternes dans les syndicats.

« Une touffeur répugnante de rôti, d'alcool et de choucroute flottait, invisible, dans l'air lourd, de fumée de tabac, et qui semblait presque mordre aux yeux celui qui entra. Par-dessus les tables grossières, des nappes de toile, semées de taches étaient étendues, et des plats fumés étaient posés dessus; derrière eux se montraient les têtes rouges des ouvriers en train de mastiquer... Ils avalaient en silence le repas que le gros aubergiste boiteux leur apportait, comme si cette absorption de nourriture n'était qu'une partie du travail quotidien habituel. »

« ...Pour Hilgers cette atmosphère n'avait rien de repoussant, il y était habitué, combien souvent, jeune universitaire, n'avait-il rendu grâce à Dieu, que lui et ses amis possédassent des moyens suffisants pour apaiser leur faim en de tels endroits. »

« Eh bien, les enfants, on a de l'appétit ? demandait-il en entrant. Et quand dix bouches lançaient en même un « Oui, Monsieur l'Architecte ! » bien senti, il ajoutait : « Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? Ah ! du pied de veau ! Ah ! c'est vrai, aujourd'hui c'est jeudi ! » (pp. 79 et suivantes.)

Cette description de bistro porte déjà des traits symptomatiques. Tout comme le directeur de filature Hennings, au même degré de l'échelle sociale, l'avait fait à plusieurs reprises dans *Machines*, Hilgers souligne tout d'abord que lui non plus n'a pas toujours couché sur un lit de roses. Lui aussi a connu la faim et il remerciait Dieu quand, jeune universitaire, il attrapait quelque chose de mangeable en de tels endroits « engrossés de fumée de tabac ».

Et il faudra que le « bienveillant lecteur » se le dise, c'est là une des raisons principales pour lesquelles Monsieur l'Architecte comprend si bien ses ouvriers; lui-même a remporté de haute lutte et avec une peine énorme sa position.

Mais le lecteur un peu moins bienveillant sera bien étonné de l'affabilité patriarcale avec laquelle il dit aux ouvriers : « Eh bien, les enfants ».

Monsieur l'architecte aux nobles sentiments, auxquels la faim et la misère ne sont pas étrangers, descend spontanément des hauteurs où il est parvenu, vers les profondeurs prolétariennes, afin de se convaincre que *ses* ouvriers ne vont pas trop mal.

Tout d'abord, Hilgers s'entretient avec un petit chef d'ouvriers peu connu, mais qui n'en est pas moins important.

« On gagne ses sous honnêtement, Monsieur l'architecte, l'air vous mord infernalement », dit Habelmann, un maçon trapu et solide d'environ 26 ans. Sa face avait une expression intelligente et franche, et les traits en étaient de beaucoup plus fins que ceux des autres. La moustache noire était frisée et recourbée avec beaucoup de goût vers le haut, la chevelure était ordonnée non sans soin, et par dessus il portait un vieux bonnet de hussard aplati obliquement sur le front. La partie supérieure du corps était engagée dans une chemise de jersey rayée de brun et de blanc et laissant le cou dégagé; les manches relevées laissaient voir les vigoureux muscles du bras, et un veston de velours fané était jeté négligemment sur les épaules. Il était habillé non sans un certain désir de plaire, et son pantalon était moins sali de taches de chaux que ceux de ses compagnons. Toute son apparence, son attitude sûre de soi et souple le faisaient ressembler à un docker de Venise. »

« Ne voulez-vous pas prendre place un peu, Monsieur l'architecte, continua-t-il en se reculant aussitôt. Hilgers accepta l'invitation et commanda des petits verres pour toute la tablée. Il aimait entrer ainsi, de temps en temps, *pas trop souvent*, en des sortes de relations cordiales avec ses ouvriers. Vis-à-vis de lui se tenait un maçon d'un certain âge (fonctionnaire lui aussi), avec un visage déchiré de cicatrices, des cheveux en désordre, et d'un roux tirant déjà sur le gris, et un regard perçant plein de fausseté. *Il enfonçait les morceaux de viande avec ses doigts dans sa bouche et broyait les os qui craquaient.* » (pp. 79 et suiv.)

Ce sont deux types d'ouvriers qu'Alberti représente ici. L'un, vêtu à l'imitation des classes supérieures, poli et conventionnel, ne paraît tout d'abord en aucune façon provoquer le déplaisir d'Alberti. L'autre, par contre, le « radical Knörcke », est décrit tout de suite avec un « regard perçant » et faux. « Il s'aidait des doigts pour enfoncer les lambeaux de viande dans sa bouche ».

Et le lecteur intimidé sait aussitôt à quel individu il a affaire.

Dans les phrases qui viennent d'être citées, l'attitude patriarcale et arrogante, au fond, adoptée par Hilgers, vis-à-vis des ouvriers, s'exprime encore plus clairement qu'auparavant. « Il aimait entrer

ainsi de temps en temps, pas trop souvent, en des sortes de relations cordiales avec ses ouvriers (26). »

Haroun-al-Raschid se déguisait de temps en temps, afin d'apprendre à connaître l'état d'esprit de ses sujets. L'architecte Hilgers procède de façon analogue.

Il faut se montrer aimable avec les hommes, mais, pour des raisons d'autorité, il ne faut pas les laisser approcher de trop près, autrement les distances nécessaires se perdent — telles sont à peu près les pensées d'Alberti-Hilgers. Or, le moment est précisément revenu d'« entrer dans des sortes de relations cordiales » avec les ouvriers.

La conversation continue :

« Habelmann tortillait des doigts les pointes de sa moustache. »
« Oui, commença-t-il d'une voix affectée, il faut effectivement que la bourgeoisie pense plus équitablement; avec les taux de salaire actuel, aucun ouvrier convenable ne peut joindre les deux bouts, s'il veut se tirer honnêtement d'affaire avec les siens. Ou alors il faut qu'il ajoute au moins 10 ronds du sien par jour: *Voyons, un ouvrier a bien aussi des devoirs idéaux envers sa femme et ses enfants... Monsieur, l'aubergiste, encore une tournée de bière... la famille avant tout... et encore un pied de cochon...* Il faut l'habiller convenablement, et puis on veut éduquer les enfants aussi bien que possible... »

« Je ne suis vraiment pas socialiste... non, je suis bon national-libéral et je m'efforce d'agir dans le meilleur sens sur les camarades... alors on ne se la rince pas, les potes ?... mais si la bourgeoisie continue de faire comme jusqu'à présent, si elle nous refuse l'indispensable pour notre existence, qu'elle comprime de jour en jour davantage les salaires, et qu'elle se défend des pieds et des mains contre la fixation légale d'un salaire minimum et d'un temps de travail maximum... alors je ne peux vraiment plus répondre de rien... » (pp. 79 à 89.)

Donc, c'est là celui qui prétend être « bon national-libéral ». Mon Dieu, combien facile Alberti se rend la description de cet « individu taré » ! Quelle lourdeur dans ce contraste qu'il monte en épingle, entre le salarié qui se lamente sur son travail mal payé et le Lucullus qui redemande de la bière et du pied de cochon ! Ces ficelles montrent une fois de plus combien les descriptions d'ouvriers des naturalistes allemands peuvent être contraires à la réalité, non naturalistes et tendancieuses, dans le plus mauvais sens du mot.

(26) C'est là — et ç'a toujours été — un bon moyen de propagande et de camouflage de la politique réactionnaire. Se référer à des photos comme « Hitler et ses ouvriers maçons », ou bien : « Hitler parle au peuple allemand aux usines Siemens ». Au lieu d'actions, rien que des gestes vains.

« Entre temps le gros aubergiste et sa femme s'étaient aussi approchés de la table et écoutaient avidement et les ouvriers se clignaient de l'œil les uns aux autres. »

« Tout à coup Knörcke tapa sur la table et intervint de sa *large voix grossière* : « Nom de Dieu, à quoi bon la comédie ! Pas besoin de s'en faire à cause de l'architecte, il nous connaît, lui. Naturellement, on compte tous ici, tant que nous sommes, sur la victoire de la social-démocratie, aux prochaines élections, et c'est alors qu'on va voir ce qu'on va voir. Alors le cœur leur tombera dans les boyaux, à ces chiens de capitalistes. »

« Un murmure sourd, mi-réprimé, se propagea dans le local. »

« Hilgers toussota et se frappa le genou de la main gauche, à plusieurs reprises. C'était son habitude quand il allait commencer une discussion et était embarrassé pour en trouver l'exorde. »

« *Ecoutez-moi, les enfants*, dit-il ensuite, vous savez bien que vous pouvez parler franchement devant moi, je ne vous en veux pas. Et vous avez tout à fait raison, *si vous ne voulez élire que des gens de votre état*, car enfin tout se passe aujourd'hui autour de l'intérêt de l'état, dont dépend le bien de l'individu. Et si j'avais à décider, il y a longtemps que la représentation professionnelle, proportionnée au pourcentage des différentes professions dans la population totale, serait introduite. »

« *Mais pour l'amour du ciel, n'allez pas croire que vous pourrez tout de suite renverser toute la société, même si vous avez deux hommes de plus au Reichstag...* »

« ...Monsieur l'architecte, répliqua Habelmann, de son *ton affecté* et avalant son petit verre à petites gorgées, *vous faites pas une fausse idée de moi, je ne fais pas partie des extrémistes*. Le parti progressiste a fait beaucoup de bien, nous lui devons toute notre liberté bourgeoise et politique. »

« Hein quoi ? moi je m'en fous de celui-là », coupa brutalement Knörcke, de sa voix enrouée d'alcoolique », *la thune de plus que je peux ramasser par semaine, sous la dictature, j'y tiens trente-six mille fois plus que tous les droits électoraux et tous les tribunaux à jurys qui ne m'empêchent pas de crever de faim*. J'aime mieux les biftecks absolutistes que les os constitutionnels. »

« A ces mots des hennissements de rire secouèrent tout le cercle. *Piutôt une tartine beurrée de la main du tyran que dût pain sec de celle du Reichstag...* »

« Un murmure approbatif prouva que dans son *cynisme grossier*, Knörcke avait exprimé l'opinion de tous les camarades. » (pp. 79 à 89.)

Voici donc que l'homme « à la grosse voix enrouée d'alcoolique », avec son « cynisme grossier, le prend sur un autre ton que son « collègue instruit », Habelmann. D'une façon truculente, mais peu sympathique, il se déclare social-démocrate et reproche indirectement à Habelmann d'avoir joué la comédie devant Hilgers.

Ainsi le premier est menteur et sournois, l'autre grossier et

cynique. Cependant, Hilgers sent qu'il lui faut s'exprimer et comme il trouve difficilement son exorde, il cache son manque d'assurance sous l'expression patriarcale de : « Eh bien, les enfants ».

Il n'en veut pas à ses ouvriers de se livrer à des propos aussi décousus, du moins c'est ainsi qu'il les juge. Il ne s'oppose pas à ce qu'ils élisent des gens de leur état.

Chose typique pour son attitude et ses opinions : cet emploi du concept « d'état » que les ouvriers éviteraient toujours par pur instinct. Car jamais les prolétaires n'ont parlé d'eux-mêmes comme d'un « état », toujours ils ont dit « classe ».

Pour Alberti, le concept de classe est trop « brutalement franc et radical ». Il est difficile de le caser dans cette union nationale tant désirée. Les « états », par contre, il est possible, sans autre forme de procès, de les introduire dans l'édifice hiérarchique de l'Etat albertinien, de même que dans la réalité fasciste de nos jours.

Hilgers continue ensuite de parler des intérêts des différents états dont dépendrait le bien de chacun.

On n'est pas fondé à admettre que l'« intérêt de l'état » dont Hilgers parle ici, ait le même contenu que « l'intérêt de classe » des ouvriers révolutionnaires. Et même dans un roman paru en 1897 il s'agit déjà d'une chose plus importante qu'une simple particularité de langage d'Alberti.

Le plan de Hilgers pour une représentation professionnelle au sein de l'Etat composé d'« états » s'est vu réalisé depuis lors sur une large échelle dans l'Allemagne et l'Italie fasciste (27).

Par le concept de communauté nationale, on *voile* les véritables relations et contrastes sociaux et l'on essaie, « au nom de la communauté nationale » d'empêcher que la classe ouvrière ne défende ses « intérêts égoïstes ». (L'intérêt général primant l'intérêt particulier.)

Ainsi, dans le naturalisme allemand, déjà, l'on peut trouver certains éléments de l'idéologie fasciste.

(27) La différence essentielle « d'état » à « classe » consiste en ceci que, suivant les termes du théoricien national-socialiste *Feder*, la conception « étatique » opère une coupe verticale à travers la population, division plus justifiée biologico-organiquement, prétend-on, que la « coupe horizontale » des marxistes. Ainsi l'industrie de vêtement, par exemple, constitue d'après *Feder* un état dont font partie l'entrepreneur, ou comme dit la nouvelle législation du travail, le « Betriebsführer » (Guide de l'entreprise), les employés, les représentants et agents, les commerçants en vêtements, détaillants compris, et pour ne pas les oublier, les ouvriers de l'industrie textile eux-mêmes.

Hilgers met les ouvriers en garde contre une surestimation du succès parlementaire. C'est là une chose que d'autres ont faite également; par exemple Marx et Engels et plus tard Liebknecht, Luxembourg et Ledebour.

Gardons-nous de nous laisser induire en erreur par cette coïncidence d'opinions dont les points de départ et d'aboutissement sont tout à fait différents. Il faut que la justesse de nos notions soit complète. Car une vérité partielle est souvent plus fausse qu'un mensonge total.

Le propriétaire de la rauque voix d'alcoolique est décrit comme un répugnant matérialiste. Son avidité le rend si antipathique qu'on oublie d'examiner le contenu de son discours, qui pourrait bien malgré tout être juste. Knörcke est un ouvrier qui a perdu ses illusions sur la société bourgeoise. L'instinct et l'expérience lui ont appris que les grandes phrases sur la constitution, la liberté bourgeoise et politique, signifient peu de chose. Il s'est rendu compte que tous ses désirs de progrès peuvent, avec la plus extrême rapidité, devenir des attributs de vieilles formes de domination.

Que ses désirs tendent à l'amélioration matérielle de la vie ouvrière, voilà qui ne semble rien de bien criminel en soi. Mais c'est aussi la façon dont un ouvrier exprime de telles opinions qui peut avoir une influence décisive, au moins sur le jugement formé par les lecteurs qui proviennent pour la plupart de milieux bourgeois. Toujours et toujours, cet avide et insatiable Knörcke, cet individu grossier jusqu'au fanatisme répète qu'il préfère le ventre plein au cœur débordant.

Alberti essaie de prouver dans le passage qui vient d'être reproduit qu'au fond ces « bêtes de somme » n'ont aucun idéal; toujours la mangeaille, la mangeaille et encore la mangeaille.

Ce qu'un écrivain de petite bourgeoisie comme Alberti ne sait pas, c'est que le combat du prolétariat pour la conquête du pouvoir, la possession des instruments de production constituent le fondement nécessaire à une vie matérielle et spirituelle saine pour la

« Par le terme de classes on désigne des grands groupes d'hommes qui se distinguent par leurs positions au sein d'un système historiquement déterminé de la production sociale, par leurs rapports avec les moyens de production et leur rôle dans l'organisation sociale du travail et par conséquent aussi par la qualité et l'importance de la part de la richesse sociale dont ils disposent. Les classes, ce sont des groupes d'hommes tels que l'un d'eux peut s'approprier le travail de l'autre, par suite de leur différence de position dans une certaine partie de l'économie. » (Lénine, *Œuvres complètes*, 1^{re} édition russe, p. 249.)

majorité des hommes; c'est qu'un désir sain de valeurs spirituelles ne peut en général commencer pour les masses laborieuses qu'au moment où les conditions de vie deviennent, dans tous les sens, *humaines*, où l'ouvrier s'est libéré de l'état de « chose » pour devenir un homme conscient.

Que les ouvriers ne veuillent pas se contenter de promesses vides, qu'ils demandent des actes et non des paroles, voilà ce qu'Alberti et ses amis, tout au fond d'eux-mêmes, considèrent malgré tout la plupart du temps comme des exigences injustifiées.

Si un chef ouvrier comme Knörcke parle avec une telle crudité, qu'est-ce qui ne doit pas se passer dans les cerveaux et les cœurs de ceux qui le suivent ? se demande le lecteur épouvanté. Et Hilgers, après l'énoncé des opinions « salement radicales » de Knörcke détourne la conversation :

« Je n'ai pas besoin de vous dire... que je serai toujours prêt à vous soutenir, *aussi longtemps que vos revendications resteront dans les limites de la justice. Vous me connaissez, vous savez bien que je n'ai peur ni de menaces socialistes, ni d'influences capitalistes; mon principe c'est celui-ci de la justice impitoyable.* »

« Si vous pouvez me démontrer que votre salaire actuel, étant donné le haut niveau du coût de la vie à Berlin, ne suffit pas pour vous nourrir, vous et vos familles, alors je me ferai sans crainte le champion de vos revendications auprès de la Société de Constructions. Aucun de ceux qui travaillent sous moi ne doit subir de détresse imméritée si je puis faire quelque chose pour le secourir. *Je sais ce que c'est que la faim. Moi aussi je suis le fils d'un pauvre journalier de Prusse occidentale, personne ne m'a secouru, j'ai dû me faire tout seul mon chemin à force de crever de faim et de froid. Ça je ne l'oublierai jamais.* »

« Habe'mann tendit la main à l'architecte avec une même d'admiration compassion et se passa les mains sur les yeux comme pour effacer une larme cachée. » (pp. 79 à 89.)

Une fois de plus, Hilgers expose en toute clarté pourquoi il se sent appelé à jouer un rôle de médiateur entre les classes. « Je crains Dieu, et rien d'autre au monde », pourrait dire Hilgers, avec la même superbe et le même manque d'exactitude que Bismarck.

« Je ne crains ni les menaces socialistes ni les influences capitalistes; mon principe, c'est celui-ci : justice impitoyable. » Et pourquoi ? Parce que je connais votre sort. J'ai eu faim, et ça je ne l'oublierai jamais.

Puis l'« antagoniste » rentre en scène. En réalité, Alberti, qui est parfois d'une habileté surprenante, laisse à ses lecteurs le soin de tirer cette conclusion : le joli Monsieur Habelmann rira sous

cape en se disant à part soi qu'au fond il se moque pas mal de Monsieur l'architecte et de sa larmoyante histoire. Comme il n'est pas opportun, pour le moment, de montrer ses véritables sentiments, « il essuie de la main une larme cachée » !

Cependant, c'est un menteur toujours plus éhonté et malpropre qui nous est dévoilé sous les traits de Habelmann :

« Entre temps une partie des maçons avaient allumé leurs cigares et une fumée grise-bleu, épaisse, à l'odeur terrible, remplit la pièce basse et nue, de telle sorte qu'on ne remarqua l'apparition d'une femme pâle et maigre, enveloppée d'un pauvre vêtement de coton, qu'au moment précis où elle fut tout contre la table. »

« Diable, ta viei'le, Habelmann ! », cria Knörcke, *quoi que tu veux, guenon ?* »

« Naturellement, le voilà de nouveau en train de faire l'ivrogne, comme toujours », dit la femme, aux joues rouges de phtisique, où les pommettes saillaient, pointues, « et moi et les gosses on peut crever de j'a'm à la maison. Le boucher ne veut plus faire crédit, Habelmann, pas un seul bout de tripe qu'il dit. Habelmann était visiblement embarrassé, il avait rougi jusqu'aux oreilles et se trémoussait sur sa chaise. Il jeta un regard furieux à sa femme, puis il dit avec une admirable impudence : « Eh bien vous entendez, Monsieur l'architecte, comment que ça va chez nous ! Et vous avez encore des doutes sur la question sociale ? Ça ne suffit même pas à avoir la viande pour la femme et les gosses ! »

« Oh, mais vous venez de nous montrer un excellent appétit, Habelmann », dit Hölgers, montrant du doigt les énormes restes d'os devant l'autre. « Mais bien sûr, comment que je pourrais lever seulement le petit doigt pour travailler, si je n'avalais un bon morceau ? répliqua l'autre avec la plus grande effronterie. »

« Ah, non, ne vous faites pas raconter des bobards, Monsieur l'architecte, reprit la femme. Avec quatre marks par jour il n'aurait vraiment pas besoin de faire des dettes, s'il ne jouait pas tout avec ses amis, ou s'il ne bouffait pas toute sa galette avec cette gourgandine de Maria, cette longue perche du bistro du coin de la rue des Tourelles. Celle-là il lui apporte tout. Y a pas huit jours qu'il lui a acheté une robe ! »

« Habelmann sourit. « Hé, hé, vous entendez comment qu'elle m'aime, Monsieur l'architecte, dit-il. « La jalousie, bon Dieu, les femmes ça ne peut pas s'en passer ! » *Toute la tablée éclata d'un rire formidable.* »

« Ah oui M'sieur l'architecte, continua Habelmann, rien n vaut le bonheur en ménage, mariez-vous le plus tôt que vous pourrez, c'est moi qui vous l'dis. »

« De nouveaux rires secouèrent les hommes, de tous côtés les quolibets pleuvaient sur la malheureuse, son mari et la maîtresse de celui-ci. »

« Taisez-vous, taisez-vous, s'écria la femme, vous êtes tous les mêmes fripouilles et vous le débâchez tant que vous pouvez, le diable vous emporte ! »

« Habelmann sursauta tout à coup : « Nom de Dieu, il est tard dit-il. Comme on se met en retard à force de bavarder ! Allons au travail, les

gars ! Viens, Louise ! Et il s'en fut, traînant sa femme par le bras et non sans lui octroyer quelques bourrades b'en senties. » (pp. 79 à 89.)

A présent, nous connaissons dans toute sa splendeur le meneur d'ouvriers qui parlait d'un « ton affecté », sympathisant en apparence, avec les progressistes, mais était en réalité un « rouge ». Cette description jette une lumière singulière sur Alberti. Quelle haine instinctive il doit avoir, et quelle peur d'être pris un jour, à l'improviste, dans la bagarre, lors de quelque « chambardement socialiste » pour qu'il se laisse aller à employer les plus grossières, les plus inesthétiques ficelles. Donc, Habelmann se révèle en définitive un individu hypocrite, vulgaire et brutal jusque dans les dernières fibres de son être. Devant Hilgers, chercheur de justice, il prétend que l'ouvrier aurait des devoirs idéaux envers femme et enfants, n'est-ce pas ? mais qu'il serait impossible de les remplir, vu le mauvais état des salaires. Mais la réalité, dit Alberti, est tout autre. Monsieur Habelmann, il faut bien qu'on le dise, s'en fourre jusque là, boit, perd son argent aux cartes et de ce qu'il en reste, achète des vêtements à sa maîtresse ; à la maison, sa femme et ses gosses meurent de faim.

Dans un autre passage du roman, Alberti reproduit une conversation de membres d'un consortium du bâtiment et l'on y voit clairement sa répulsion à l'égard de ces financiers sans scrupules.

L'entrepreneur Semisch et ses amis voulaient — et c'est la raison de la grève qui éclate sur le chantier — imposer une réduction des salaires, « afin que la canaille fût obligée de limiter ses revendications au maintien des taux actuels, nous préviendrions le mouvement et dans le cas le plus défavorable même, nous n'avons rien à perdre. Maintenant, si nous avons la victoire, alors tant mieux ! »

« ...Ces gens-là se nourrissent de saumon et de caviar dans leurs brasseries. Avec les tarifs actuels, une famille ouvrière berlinoise peut vivre relativement avec luxe ! Ces gens-là vivent dans l'abondance ! Et cette canaille ne songe qu'à boire et jouer ! »

Il semble ici qu'Alberti soit un adversaire résolu de telles affirmations. Mais ne dit-il pas la même chose de Habelmann dans le passage ci-dessus mentionné ? Lui aussi boit son argent et, s'il ne consomme pas de saumon et de caviar, il mange de la choucroute et des pieds de porc. La seule remarque supplémentaire de Hilgers, c'est que la femme et les enfants de Habelmann n'ont rien à manger, tandis que leur soutien naturel mène la bonne vie.

D'autre part, Alberti ne dresse aucun des camarades de Habelmann contre ce triste individu. Tout au contraire, tous les ouvriers maçons qui l'entourent semblent en parfait accord avec ses habitudes et ses opinions.

Mais celui-ci, une fois ses mensonges dévoilés par Hilgers, commet de telles bêtises qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons croire Alberti, y eût-il encore bien plus d'ouvriers inintelligents ? (Et Habelmann n'est-il pas décrit par ailleurs comme particulièrement malin ?)

Hilgers lui ayant adressé quelques reproches, Habelmann répondit avec la plus grande effronterie que s'il ne mangeait pas des quantités comme celle qu'il vient d'absorber, il ne pouvait seulement pas lever le petit doigt.

Enfin, pour couronner l'ensemble, l'impudence de Habelmann va si loin qu'il désigne la scène à la fois triste et répugnante qui vient de se dérouler entre lui et sa femme du nom d'« heureuse vie de ménage », le tout sous les affreux rires de ses camarades qui le valent bien.

« Hilgers se leva et partit en secouant la tête. La malheureuse femme avait raison : *c'étaient des crapules, tous, tant qu'ils étaient là. Mais ce n'était pas cela qui allait le rendre hésitant dans sa ferme décision de se faire en tout lieu le champion de la justice et de l'opposer aussi bien aux exigences injustifiées de ses hommes que de prendre de toutes ses forces leur parti contre d'éventuelles tentatives d'exploitation capitaliste.* Ce n'était guère un plaisir de se tenir par tous les temps sur les échafaudages et de planter une tuile après l'autre : il leur fallait un salaire pour cela !... » (pp. 77 à 89.)

Ainsi, notre apôtre de la justice veut défendre de toutes ses forces la justice, malgré que les incidents dont il vient d'être témoin lui aient prouvé qu'ils sont des crapules, tous tant qu'ils étaient là. L'essentiel de sa mission lui paraît consister à parer à des exigences injustifiées de la part des ouvriers, à s'opposer à *d'éventuelles tentatives d'exploitation capitalistes.*

Combien peu Alberti se rend compte du caractère nécessaire de l'exploitation capitaliste ! On le reconnaît exactement à sa conception des « éventuelles tentatives d'exploitation capitaliste ». Il n'a pas compris et, semble-t-il, ne veut pas comprendre que, dans les relations sociales d'employeurs à salariés, il ne s'agit pas d'« éventuelles tentatives d'exploitation capitaliste », mais que le système capitaliste tout entier, dans ses relations sociales, repose *uniquement* sur l'exploitation de la force de travail humaine ; à propos de quoi

il ne faut pas donner au mot exploitation la valeur d'un concept éthique, mais celle d'un concept rationnel-économique.

L'ensemble de ce tableau si intéressant — et c'est bien pourquoi nous l'avons traité en détail — révèle le peu d'estime qu'Alberti éprouve pour les leaders ouvriers. Ehonté, stupide, radical et plein de prétention : voilà pour l'un; affecté, hypocrite, cherchant à se faire bien voir de ceux d'en haut : voilà pour l'autre.

La haine concentrée qui s'exprime dans ces récits montre la profonde aversion, le dégoût d'Alberti devant le mouvement ouvrier politique en général.

Pour conclure et résumer, on peut dire que, chez *tous* les romanciers naturalistes allemands, les chefs socialistes, sans exception, sont encore moins aimés que le militant « simple ouvrier ».

Toutes les résistances, toute la haine, et toute l'aversion à l'égard du mouvement socialiste ouvrier en général se concentrent sur les « auteurs intellectuels », les débaucheurs du peuple.

Seul, Hermann Conradi fait preuve d'une certaine neutralité bienveillante, mais qui, elle-même, n'est guère stable et dépend au contraire de son état d'esprit du moment.

LA REUNION PUBLIQUE

Le récit le meilleur et le plus réaliste d'une réunion publique a été fourni par Félix Hollaender dans son livre : *Le Chemin de Thomas Truck (Der Weg des Thomas Truck)*. Au cours de ce récit, on voit enfin attribuer la parole aux orateurs des différents partis et représentants des différentes philosophies.

Cette réunion est convoquée par le major Egidy qui veut réconcilier les ouvriers et les entrepreneurs dans un christianisme militant. Egidy définit d'abord sommairement le programme de la réunion. Puis Hollaender fait monter un ouvrier marxiste à la tribune (28).

« Ce que nous a raconté Monsieur d'Egidy, dit-il, et dès les premiers mots il sut mettre un accent amer et sarcastique dans sa voix, est très joli pour ceux qui sont satisfaits et en humeur d'édification. Nous autres, ventres vides nous ne nous laisserons pas griser de discours et bourrer de phrases creuses, car — et il fixa Egidy droit dans les yeux — si singulier que cela puisse paraître à ces Messieurs, nous voulons d'abord,

(28) Si nous donnons à ce propos tant de détails, c'est que Hollaender est véritablement le seul qui fasse enfin parler un « simple ouvrier marxiste ».

une seule fois, nous remplir le ventre à satiété. Je dis « nous remplir le ventre » très estimé public, parce que nous sommes avides de nourriture et que nous ne prendrions pas le temps, dans notre fringale, d'absorber avec toutes les formes voulues notre repas. « Vous autres, à la bourse bien sonnante dans la poche et au salon bien chauffé, il ne vous est pas difficile de faire de beaux discours, mais nous nous vous crions : poissons pourris avec quoi on veut nous appâter... nous ne nous laisserons pas appâter, nous ne morderons pas à ces jérémiades de réconciliation. Nous les ouvriers, nous savons qu'entre nous et les classes possédantes il n'y a pas de conciliation possible, nous savons que la propriété rend impudent... impudent, impudent, impudent. »

Il cria ces mots avec une colère terrible au milieu de la foule. Puis mettant les poings sur les hanches et se tournant ducôté de M. d'Egidy, il continua : « Alors il paraîtrait que la lutte des classes serait finie ! Laissez-moi rire ! Il faut que nous supportions tout sans lever le petit doigt ! C'est ça le texte de votre édifiant sermon du dimanche... Un cautère sur une jambe de bois ! Tous nos remerciements les plus vifs. Pour moi, je considère que c'est se moquer du prolétariat, de lui *prêcher la non-résistance... de lui conseiller d'abandonner le combat contre ses exploiteurs, contre les suceurs de sang ouvrier.*

Il se dressa soudain de toute sa taille et parut grandir. « Nous qui nous échinons jour pour jour, qui nous crevons de travail et de faim et qui vivons comme les cochons, on a le culot de venir radoter de réconciliation devant nous ! Mais changez donc avec nous, avec n'importe lequel de nous, et vous verrez ce que c'est beau, la résignation ! Nous vivons plus misérablement que les chiens ! Les chiens, on leur jette de temps à autre un bout de viande, nous, on ne voit que des os rongés. Comment *la lutte des classes peut-elle finir avant que les classes ne soient exterminées ?* On nous fait travailler comme des bêtes de somme et nous crevons de faim.

Dois-je vous raconter quelque chose?... J'ai 8 gosses à la maison. Ma femme est devenue vieille et flétrie, et les enfants, ç'a été dur pour elle ; vous pouvez m'en croire. Je ne bois pas et je ne joue pas, et je ne peux même pas en décrocher assez pour que nous puissions même misérablement, nous traîner à travers cette saloperie.

Son visage devint soudain grimaçant et sa voix s'assourdit. « Quand un enfant comme ça vient au monde, est-ce que ça ne devrait pas être quelque chose de joyeux et de solennel, pour ainsi dire quelque chose de magnifique — ma femme et moi nous n'avons eu qu'un désir : qu'il pousse dans le ventre de sa mère... qu'il soit mort avant d'avoir ouvert les yeux, pour qu'il n'ait pas à périr à petit feu de faim et de misère. Savez-vous ce que cela veut dire, lorsqu'on a huit marmots affamés à la maison, et qu'avec tout le travail possible on ne réussit même pas à les nourrir à leur faim?... Vous ne le savez pas, autrement vous ne tiendriez votre édifiant service dominical que devant ceux qui brandissent le knout des possédants. »

Mon fils aîné est revenu à la maison et m'a dit dans son innocence :

« Père, aujourd'hui le maître nous a appris les pronoms possessifs. « Mon, ton, son », ce sont des pronoms possessifs, père. » Savez-vous ce

que je lui ai répondu?... « Mon garçon, « mon, ton, son », ça ne se trouve que dans le dictionnaire de bandits des riches. Pour nous ça n'existe pas, ça. Il y a encore un pronom possessif, n'est-ce pas, c'est : « le nôtre » — il fit un geste circulaire de l'index — « c'est pour ainsi dire à nous tous » que ça veut dire...

Estimé public, ce n'est qu'une idée fixe, elle est seulement dans les crânes stupides de nous autres ouvriers. Leurs nobles seigneuries ne veulent rien en savoir, et c'est pourquoi Monsieur et très honoré prédicateur, je dis à tous ceux qui meurent de faim : « Révoltez-vous contre vos bourreaux, battez-vous jusqu'au couteau, jusqu'à la dernière goutte de sang, battez-vous pour que vous puissiez enfin, enfin remplir votre estomac; bouchez-vous les oreilles contre les gémissements des prêcheurs de réconciliation et de résignation... n'ayez pas peur, mes chers frères dans le Christ, nous voulons manger à notre faim, une seule fois dans toute notre vie, c'est ça notre sagesse... c'est ça notre ABC, et ça, nous le crierons jusqu'à ce que nous ayons la gorge malade à force de crier. Avec nos poumons malades... » (P. 383 et suivantes.)

Malgré l'exaltation et le peu de vraisemblance de la langue, on garde cependant l'impression que Hollaender tâche sérieusement de construire dans son roman une figure d'ouvrier marxiste conforme à la réalité et de reproduire avec le moins de préjugés possible les choses que, sans aucun doute, il a dû entendre dire un jour par un ouvrier social-démocrate dans une réunion.

Contrairement à l'aubergiste, ami du peuple, de Kirchbach, qui parle du mouvement ouvrier socialiste comme d'une « hydre luttant pour se frayer un chemin vers la lumière », la question du ventre se trouve mise au premier plan par l'ouvrier de Hollaender; elle est d'une actualité brûlante.

Il semble bien que l'on puisse tenir pour symptomatique le fait que l'aubergiste, homme cultivé, intervient au fond uniquement pour la libération spirituelle de la classe ouvrière, tandis que notre ouvrier Drewitz, tel que nous venons de le voir, ne paraît s'intéresser qu'à la solution matérielle de la question ouvrière.

Ni Wolfgang Kirchbach, ni Félix Hollaender ne mettent en scène un social-démocrate qui ait trouvé la seule synthèse sensée entre la libération matérielle et la spirituelle.

Bien sûr, l'aubergiste de Kirchbach ne manque pas d'affirmer qu'il faut aussi s'efforcer de procurer aux ouvriers une existence digne d'un homme. Mais la question matérielle paraît demeurer pour lui fort accessoire.

Au contraire, le récit de Hollaender est si habile, psychologiquement, que le public bourgeois, lisant ce roman, doit nécessairement

le trouver objectif et qu'il repoussera ce social-démocrate intelligent, mais par trop avide et matériel pour lui.

A travers le discours du marxiste, on sent percer une certaine considération de la part de Hollaender pour la classe ouvrière, consciente d'elle-même. Mais, au fond, nous le verrons par la suite, il manifeste une attitude d'opposition à l'égard de cette façon de voir.

La dernière phrase, non seulement rend le marxiste peu sympathique, mais provoque aussi un certain dégoût. « Avec nos poumons malades nous le gueulerons, avec les derniers restes de nos poumons malades ! » Ces « poumons malades », Hollaender aurait bien pu nous les épargner. C'est la péroraison de l'ouvrier marxiste qui donne la plus grande impression d'invraisemblance. Car, après les phrases simples, claires, remplies de haine, que Drewitz lance au début, il est difficile d'admettre qu'il puisse terminer par un tel pathos, gratuit, sonnante faux et se résumant en un appel à la pitié.

Egidy répond à ce discours passionné par quelques remarques abstraites qui ne veulent rien dire. Et la réunion se termine à deux heures de l'après-midi, conformément aux règlements de police dominicaux.

Au cours de cette description d'une réunion, on n'arrive pas encore à se rendre compte, sans équivoque, de l'attitude propre adoptée par Hollaender; mais, au cours d'un récit ultérieur traitant également d'une réunion, elle s'exprime avec la plus grande clarté.

Dans cette nouvelle réunion, le principal orateur c'est Thomas Truck, qui parle de « la nature de la liberté, par opposition au socialisme d'Etat ». Il semble ici que Hollaender s'identifie à un très haut degré avec celui à qui il donne ainsi la parole.

« On l'écoutait avec recueillement. On avait le sentiment qu'on n'était plus en présence d'un partisan fanatique; à la tribune il y avait enfin un homme qui luttait pour la connaissance et la vérité. Il dit : On leur a injecté la croyance en le grand Etat de l'avenir, et dans leur dénuement et leur misère ils se sont laissé imposer cette croyance. Leurs apôtres leur ont peint un tableau qui leur met le ciel sur la terre avec cela on les a grisés et on leur a pris les derniers vestiges de pensée qui leur restaient... Possible que ce soit un plaisir de s'étourdir la cervelle des fumées de l'alcool, pour oublier toute sa misère. Mais le réveil n'a rien de beau, qui suit une telle ivresse! C'est dans un état analogue que leurs chefs les ont placés... Mais que veulent-ils, ces Messieurs, en réalité? Que le peuple soit réduit en esclavage au nom du peuple... On veut les conduire à la laisse comme des chiens, dans le nouvel Etat, et détruire dans son germe toute pensée libre. L'état de choses actuel, par contre, signifie la liberté!

« Ces messieurs disent : Quiconque travaillera, recevra à manger

et à boire, absolument autant qu'il voudra. La terre, les machines, tout appartiendra désormais au peuple. Ces messieurs ont bien tendu leurs filets. La pêche sera fructueuse, et le *malheureux peuple perdu se débat dans le filet et cherche de l'air*. Car, et voici, Messieurs, le fin fond de l'affaire : *On lui donne sa pâture. On leur en a fait un serment solennel — et l'ont rien sa parole. Mais jamais la nourriture n'a atteint un tel prix! Elle ne coûte ni plus ni moins que leur liberté!* »

La grande servitude au nom du peuple commence. Les nouveaux Messieurs ont derrière eux une immense armée de fonctionnaires. L'administration tout entière se trouve entre leurs mains. Ils font l'opinion publique. Ils disposent de la presse. Ils construisent un coffre-fort avec une infinité de petits casiers, mais ce sont eux qui ont la clé de chacun. *Et ils enferment celui-ci dans tel trou, celui-là dans tel autre, et maintenant chacun peut râler à son aise, dans son compartiment, après l'air et le soleil*. Derrière chacun se tient le garde-chiourme avec son knout, espion et délateur en une seule et même personne. *Ils sont nourris et paient en humilité et servile obéissance. Malheur à eux s'ils se soulèvent et veulent secouer le joug. Les nouveaux employeurs ont tout organisé et centralisé avec tant d'habileté, que toute résistance confinerait à de la démence.* » (Vol. 2, p. 184 et suivantes.)

Cette citation permet de reconnaître d'importants éléments de la façon de voir de Hollaender.

Tout d'abord, c'est de nouveau la haine de Hollaender contre les débaucheurs d'ouvriers et les membres fanatiques du parti social-démocrate, qui apparaît clairement. Si l'on analyse le passage où il dit : « On avait le sentiment de ne plus être en présence d'un partisan fanatique; à la tribune il y avait enfin un homme qui luttait pour la conscience et la vérité », on arrive nécessairement à la conclusion que « le partisan fanatique », d'une part, et « un homme qui luttait pour la conscience et la vérité », d'autre part, forment une antithèse irréductible.

Il est caractéristique, pour le cercle petit-bourgeois où évolue la pensée de Hollaender, qu'il dénie brutalement aux partis toute aspiration désintéressée dans l'intérêt collectif, « toute lutte pour la vérité ». Jamais la pensée ne lui vient qu'il pourrait y avoir des partis, ou un parti, dont le but ait été fixé d'après le vouloir immanent des masses laborieuses. Suivant Hollaender, seuls les individus auraient la possibilité d'avoir une conduite élevée, tandis que les partis ne seraient rien d'autre que des associations d'intérêt de chefs arrivistes.

Par ailleurs il faut chercher l'explication de la résistance et du dégoût de Hollaender à l'égard d'une imaginaire « servitude du peuple », en grande partie dans sa position sociale particulière d'intel-

lectuel petit-bourgeois; il poursuit désespérément la liberté au sein d'une société capitaliste qui lui prête peu d'attention.

Nous avons trouvé des pensées tout à fait analogues chez Carl Bleibtreu et Hermann Conradi, gens dont les opinions étaient pourtant orientées dans un sens tout différent.⁽¹⁾

« Ces chimères de l'Etat socialiste de l'avenir ne sont que des feux follets qui vous attirent dans le gouffre du marécage. Après la grande uniformité du prussianisme viendrait l'affreuse uniformité d'un caporalisme de bagne, et c'est alors que l'esprit serait vraiment opprimé, étouffé et exterminé », dit Bleibtreu.

Et Conradi décrit le sort des « libres intellectuels » dans l'Etat socialiste de l'avenir :

L'Etat socialiste de l'avenir : « Malheur à nous ! Au nom de l'esprit nous demanderons qu'on reconnaisse notre idéal, mais on se moquera de nous, d'abord, et ensuite on nous détruira ! »

« Comme on mène des chiens à la laisse... » « Détruire dans son germe toute pensée libre, indépendante... » « L'état de choses actuel par contre signifie la liberté ! » (P. 181 et suivantes.)

Toujours les mêmes craintes, les mêmes objections. Truck-Hollaender invite les ouvriers à reconnaître les mêmes idéaux que les « libres intellectuels ». Mais :

« ...Il faut que nous vous disions que votre bavardage sur la liberté absolue est de la pure hypocrisie. Dans une société édiflée sur la puissance de l'argent, dans une société où les masses travailleuses sont dans le dénuement et où de petites cliques de riches parasites vivent dans l'abondance, il ne peut y avoir de liberté « réelle » et véritable. Etes-vous libre, par hasard, vis-à-vis de votre éditeur, monsieur l'auteur, vis-à-vis de votre public bourgeois?... »

« ...Vivre dans la société et en être indépendant, c'est impossible. La liberté de l'écrivain bourgeois, de l'artiste bourgeois, de la comédienne bourgeoise, c'est simplement la dépendance invisible (ou bien hypocritement masquée) du sac d'or, de la corruption, de celui qui vous entretient (29). » (P. 184 et suivantes.)

L'imagination surexcitée, l'idée d'hommes enfermés dans des casiers, tout cela correspond à la folle angoisse d'avoir à prendre une décision franche pour ou contre tel ou tel camp social, au lieu d'en rester au postulat de la prétendue liberté.

(29) Lénine : « organisation de parti et littérature de parti », article de l'année 1905. Imprimé dans le Recueil : « Agitation et Propagande »; p. 82-83. Verlag für Literatur und Politik. 1929.

Les naturalistes ont beau se lamenter, la plupart, sur leur dépendance à l'égard du public bourgeois, des éditeurs et des riches protecteurs, la pression exercée sur eux a fini par leur paraître toute naturelle; mais que l'on puisse se subordonner à l'intérêt des masses exploitées, que l'homme vraiment libre, faisant œuvre spirituelle, n'est qu'une chimère nostalgique dans une société de classes, qu'il est impossible de sauter la période historique de la soumission à la majorité de ceux qui travaillent, de dictature du prolétariat, pour n'arriver qu'ensuite à la véritable liberté, possible uniquement dans une société sans classes — toutes ces considérations sont bien étrangères à nos naturalistes attachés au quatrième art.

Aussi peu qu'il y a dans la réalité une « liberté en soi » il existe une obéissance en soi. Par quelle raison les hommes seraient-ils donc, une fois le socialisme réalisé, surveillé dans leurs boîtes par des garde-chiourmes armés du fouet ? Hollaender ne nous communique malheureusement pas le but mystérieux de ces mesures rigoureuses.

Peut-être parce que cela fera plaisir aux « débaucheurs du peuple » ? Le sens en reste obscur.

Quelle liberté et quelle justice seront donc perdues dans l'Etat socialiste ? Est-ce cette liberté dont Anatole France dit si justement qu'il est également interdit aux pauvres comme aux riches de dormir sous les ponts ? Il est à supposer que la majeure partie des auditeurs de Thomas Truck renoncera volontiers à ces droits que leur confère la justice bourgeoise.

Cependant Thomas Truck ne croit pas encore avoir suffisamment fait son devoir en ayant décrit l'enfer communiste. Il choisit des exemples encore plus sombres pour décourager les ouvriers de la terrible vie qui les attend dans l'Etat socialiste de l'avenir :

« Nos enfants seront pliés et rompus dès leur âge le plus tendre, au nom du peuple — voilà ce qu'ils appellent l'éducation populaire. » *Quelle clique de démagogues et d'arrivistes ce système ne produira-t-il pas ! Une chasse répugnante après le pouvoir, la fonction et les décorations commence. Ces arrivistes, dans leur soif permanente de nouvelles attributions, feront épanouir largement la corruption !*

Ce ne sont là, Messieurs, que quelques-uns des traits caractéristiques de la nouvelle structure de l'Etat que *cette canaille* voudrait imposer au peuple. Ce n'est qu'un faible écho des cris de liberté de ce temps-là !

Mais nous, nous sommes contre l'Etat sous n'importe quelle forme. Nous tenons l'Etat, suivant un mot connu, pour une bande de gredins organisés, rien d'autre, qui se sont faits sans pudeur aucune les maîtres du peuple. L'évolution-connivence (souligné chez Hollaender) avec ceux qui

sont la force brute et par naissance des bandits de grand chemin. Il ne fait que continuer son rôle historiquement déterminé, s'il le faut, mettre en croix — ceux qui ébranlent ses colonnes. *C'est sa mission de maintenir le peuple dans la bêtise et la dépendance.* Votre Etat socialiste, lui aussi, crie à l'hérésie, si un homme à la pensée libre secoue toute contrainte, s'il tient pour folie des grandeurs de la part de l'Etat que celui-ci veuille le placer plus haut ou le juger.

« Mais ça ne tient pas debout, tout ça! » cria quelqu'un.

« Silence! » crièrent d'autres. « Laissez-le finir! »

Thomas jeta un coup d'œil par dessus l'assemblée, qui commençait à devenir houleuse. *Ces gens n'ont aucune envie de m'écouter*, songea-t-il l'espace d'une seconde et ses traits s'assombrirent. *D'ailleurs est-il donc vraiment possible d'éduquer le peuple?...*

« Silence!... Silence! », criait-on de tous côtés.

Un profond silence s'établit.

Une expression de souffrance passa sur ses traits. « *Cesse un seul instant de croire au peuple, et déjà tu l'as trahi* », murmura-t-il pour lui-même. Des larmes lui remplirent les yeux. « *Moi, moi, je crois au peuple!* »

« La suite! La suite! »

Il se dressa de toute sa taille... Où en était-il resté? Ah oui, il se souvenait. Il rejeta la tête en arrière, serra fermement les bras contre le corps, et, le brusque souvenir de Monsieur d'Egidy lui traversant le cerveau, il s'écria avec force : « *Hommes et femmes qui êtes rassemblés ici, on ne pouvait rien inventer de plus raffiné que ce communisme d'Etat avec son obligation, de par les règlements de police, de travailler, et son sentiment du devoir étatique et communiste*, comme si on voulait cultiver au plus profond des hommes, avec ferveur et zèle, tout ce qu'il y a de bas et d'impur en eux. »

Je vais vous citer maintenant la critique d'un penseur, d'un voyant aveugle (Dühring, I.B.) qui fit irruption des deux points dans ce guépier, il y a de cela plus de 25 ans. L'essai tout entier se précipita avec de sauvages bourdonnements sur lui, essayant de le piquer à mort. Que disait cet homme? Ecoutez : Il dit que l'idéal de ce despotisme d'Etat, l'absolue contre-partie d'une société libre, *la confiscation arbitraire de tout mouvement individuel...* »

« Dans cette agitation désordonnée et sans loi il n'y a à son avis que des policiers, des censeurs et des prêtres, et pour le corps comme pour l'âme seulement des *serfs d'Etat communistes*, ou pour employer une expression antique, des esclaves publics! »

« *Comment les différentes pièces du troupeau de cette étable communiste auraient à se comporter entre elles*, et comment il faudrait disposer de leur fourage, ration de mangeoire, clochettes, chaînes et différents services d'attelage et de traction, voilà des secrets destinés à rester cachés jusqu'à l'année du jubilaire. Aux dernières nouvelles, suivant décision de Monsieur Engels, c'est en l'an de grâce 1898 que la fête commencerait. »

« Après les dernières phrases il y eut un grand vacarme. « Ferme ça!... Quand t'auras fini d'en dégoïser!... Assez!... telles étaient les appréciations qui parvenaient aux oreilles de Thomas.

« Tout à coup un homme musclé à moustache noire, aux yeux fanatiques se dressa à côté de l'orateur. C'était l'ouvrier métallurgique Drewitz.

« Laissez-le finir! », cria-t-il, la voix pénétrante, dans la salle.

« Faut l'laisser finir! » répéta-t-il d'un ton suraigu. « Le reste vient *ensuite...* » (P. 385 et suivantes.)

Il est vraisemblable que même au temps de la loi contre les socialistes, cette harangue de Thomas Truck a pu être tenue avec la souriante bienveillance des autorités. Il faut admettre une fois de plus une complète identité entre Hollaender et Truck. Impossible de trouver au cours de quelles lectures Hollaender a ramassé ce genre de socialisme. Où a-t-il bien pu découvrir que « les enfants seront pliés et rompus dès leur âge le plus tendre, au nom du peuple ? » On n'arrive pas à trouver ses « sources » socialistes.

A cette objection et à ces reproches, que les communistes veulent enlever les enfants aux parents, pour les faire élever par l'Etat, Marx, qui l'attendait, répond dès son « Manifeste Communiste », en demandant à son tour si par hasard les enfants élevés au sein de la société bourgeoise ne sont pas sous l'énergique pression de l'influence bourgeoise capitaliste. Il indique les exemples de la famille, de l'église et de l'école ; de nos jours il faudrait y ajouter les patronages et associations de préparation militaire, le cinéma et la radio. En ce qui concerne l'éducation des enfants, les communistes sont simplement d'avis que c'est le sens de l'influence que la société exerce sur les enfants qui doit être changée.

Qui donc a donné à Thomas Truck la tranquille certitude « qu'un tel système étatique produira *nécessairement* une clique des démagogues et de profiteurs » ? Dommage qu'il n'ait pas cru bon d'indiquer ses sources et qu'il taise les endroits où il a pu étudier sur exemples concrets les abus du socialisme d'Etat.

Or donc, Truck pensant avoir suffisamment déchiqueté les social-démocrates passe à ses propres opinions. « Nous sommes contre l'Etat sous n'importe quelle forme. » Alors c'est l'anarchisme, pensera le lecteur intéressé. Il n'en est rien. Mais nous n'apprenons la solution de cette énigme qu'à la fin de l'exposé de Truck.

Truck voit en l'Etat quelque chose d'absolu. Il est vrai que son analyse est exacte, lorsqu'il parle de l'Etat toujours protecteur des forts et exploiteur des pauvres, jusqu'ici. Mais ses auditeurs socialistes savent que précisément ce signe caractéristique de l'Etat de classes sera supprimé dans l'Etat socialiste. Avant que l'Etat, instrument d'oppression d'une classe à l'égard de l'autre, n'ait péri,

il faut que la classe du prolétariat érige un Etat de dictature, mais dans lequel la majorité du peuple sera représentée et protégée pour la première fois efficacement contre la minorité des exploiters. *Seul* ce stade de transition où l'on sentira encore une pression très fortement centralisée, est la garantie d'une future société sans classes et sans « états ».

Au fond les désirs anarchistes que Truck exprime d'une société qu'on aurait là tout de suite, sans une trace d'appareil étatique, ne montrent à leur tour rien d'autre que la résistance extraordinairement vive aux nécessités impitoyables de la mesquine lutte quotidienne. Il y a là quelques analogies avec Kretzer et Kirchbach. Tous les trois trouvent fort sympathique l'« idée du but final » et de la liberté absolue de l'homme, (mais ils se gardent bien de demander de quelle façon on peut y arriver). Quant à l'idée d'une lutte rude et violente pour la prise du pouvoir ils la refoulent dans le subconscient.

Truck exprime avec passion cette opinion qu'une pensée libre ne sera plus possible dans un monde socialiste.

Il semble que ses craintes soient fondées. Les socialistes avouent sans détour avoir reconnu que les éléments de la superstructure, tels que l'art, peuvent servir de moyens de défense et d'armes dans la lutte des classes.

Cela, on le sait également dans l'Etat bourgeois capitaliste, seulement on sait aussi le camoufler sous la devise : « L'art pour l'art », sous l'idée d'un art lié à la race, au peuple, à la glèbe.

Par opposition à cette attitude, les marxistes accordent franchement qu'ils se servent volontiers et avec joie des possibilités de propagande que la création artistique leur fournit. Car, sur ce terrain également, il faut que l'adversaire soit battu.

Et l'art sera seulement « libre » c'est-à-dire détaché d'intérêts de classe qui dominent la société, lorsque la réalité des classes aura disparu de la vie.

L'homme qui a crié : « Mais ça ne tient pas debout, tout ça » (en allemand : das ist ja *allens* Blödsinn) exprime l'avis de la majorité des auditeurs. Ce qui est intéressant dans cette appréciation, c'est moins le sens que la forme dialectale qui est fausse.

Nous sommes sans cesse amenés à observer que les naturalistes aiment beaucoup faire parler les ouvriers en patois, on donne ainsi l'impression de connaître les milieux que l'on décrit, mais en réalité ils n'ont presque aucune idée du véritable patois (« Det is ja allet

Blödsinn », telle serait à peu près, la forme en « berlinois authentique »).

Thomas s'étonne beaucoup de ce qu'on ne veuille pas l'écouter sans contradiction. « D'ailleurs est-ce qu'il est donc possible d'éduquer le peuple ? » Combien de faux orgueil il y a dans ces paroles ! De jeunes intellectuels, ne sachant eux-même pas encore où les conduira leur chemin, se prennent volontiers, dès qu'ils ont commencé à se cramponner à une philosophie qui leur convient, pour des guides appelés à conduire le peuple ».

« Je crois au peuple ! » se console ensuite Thomas. Ce que cela doit signifier, n'est pas clair. Croit-il à un bon fonds imaginaire, ou bien que le peuple finira malgré tout par se convertir à ses idées ?

Truck continue la lutte. Il parle du communisme d'Etat raffiné, de l'obligation, de par les règlements de police de travailler (30) et du sentiment communiste du devoir.

Il monte des cauchemars de toutes pièces, qui ont certainement un effet de terreur sur des gens à conscience petite-bourgeoise. Chez les ouvriers par contre, il ne trouve que peu de compréhension — il l'avoue lui-même (31).

La représentation méprisante jusqu'au grotesque du « paradis futur » des socialistes, trouve son apogée dans la question de savoir comment ces serfs d'Etat se comporteront entre eux dans leurs états communistes ? Autrement dit : Truck ne se rend pas compte de quelle façon on tombera d'accord sur les questions de consommation. « Ça, c'est le secret breveté de Monsieur Engels », énonce Hollaender.

Jamais les fondateurs du socialisme scientifique n'ont demandé des collectivités de consommation. Tout au contraire Marx et Engels ont toujours repoussé, et de la façon la plus énergique, les utopies de collectivités de consommation d'Enfantin. Seule la propriété privée portant sur la terre et les machines, bref sur les moyens de production, sera supprimée pour commencer, par la dictature du prolétariat.

(30) Dans les pays capitalistes il y a actuellement des fêtes ordonnées par règlement de police (interdiction rigoureuse du travail clandestin) et obligation, de par les règlements de police, de travailler. (Service et camp de travail dans les pays fascistes.)

(31) Il serait intéressant d'établir si la notion de « serfs d'Etat communiste » provient de Dühring ou de Hollaender. En tout cas elle a passé dans la pratique littéraire des national-socialistes.

Truck se-reprend à traiter le peuple de puéril :

« Quand on enlève des sucreries à un enfant, il se met à crier, et si on lui dit : Tu te gâteras l'estomac, il crie encore plus fort. Il ne comprend pas la vérité. *Le peuple ressemble à un tel enfant, il ne veut pas entendre la vérité.* »

Puis il résume sa position sociale :

« Vous allez demander ce que nous voulons. *Nous voulons une société libre, une collectivité libre. Nous voulons la liberté de l'individu!* Pour nous le mot liberté n'est pas une vague fumée! Pour nous il représente le plus profond, le plus intime de notre façon de voir le monde et la vie. Pour nous, le Fils de l'Homme, c'est celui-là qui a pris conscience de son être en tant qu'homme et a secoué toute contrainte. L'éducation du genre humain signifie pour nous l'éducation vers la liberté, vers la libre personnalité. Nous ne voulons pas de dos courbés, *pas de contrainte, ni de droite ni de gauche, pas de misérables, lamentables bagarres pour un morceau de pain!* Que le Fils de l'Homme modifie son âme, sa substance, sa forme. Qu'il les secoue, ceux qui veulent le faire ramper dans la poussière. — instrument stupide de forces brutales! C'est cela précisément, qui le distingue de ceux qui se soumettent à une obscure contrainte. A lui de donner sa forme et son sens à sa vie. Les craintes, les angoisses, les misérables doutes, il les jette loin de lui. *Nous voulons vous réveiller à la liberté, à la bonté!*

Car, ô pauvres hommes, laissez-moi vous le dire : *Seul le sentiment de la liberté porté à son plus haut point chez l'individu, peut entraîner le plus haut sentiment de communion et de justice!* Celui dont la pensée est libre, modeste, droite et simple, est forcé, par nécessité intérieure, de témoigner de la vénération à son frère. Et il en sort le travail en commun qui apporte le bonheur.

« *Car pour nous, mes frères et mes sœurs il ne s'agit pas d'une question de mangeaille, mais d'une question d'esprit.* Nous ne craignons rien pour la nourriture, à l'heure où nous fêtons la fête sacrée de la résurrection de l'esprit. » (P. 191 et suivantes.)

Que pour Hollaender et d'autres adeptes de la « Communauté Nouvelle » intellectuelle, il ne s'agisse pas d'une rénovation matérielle, mais essentiellement spirituelle et flottant librement dans les nués, les ouvriers auditeurs les en croiront certainement sans difficulté. Mais pour eux-mêmes ils ne pourront accepter ce qui vient d'être dit.

Ce qui reste complètement enveloppé de mystère, c'est de savoir quel sera, en définitive le contenu concret de cette liberté. Il ne suffit pas de définir la liberté de manière négative comme absence de telle ou telle contrainte ; il faut aussi réfléchir un jour s'il ne pourrait y avoir une liberté positive.

Les hommes doivent marcher la tête haute. Leurs dos ne doivent pas se courber. La nouvelle communauté ne veut de contrainte ni de droite ni de gauche. Ce sont là des revendications plus ou moins libérales, mais qui ne pourront être mises en pratique par le socialisme. Laquelle de ces revendications a donc été réalisée par l'ère libérale ? (« liberalistische Aera »).

Il y a bien un point sur lequel les marxistes sont d'accord avec Hollaender. Eux aussi voient leur tâche principale — chose qui a échappé, apparemment, à la « Nouvelle Communauté » — dans la lutte contre les « misérables bagarres autour d'un morceau de pain » ! On pourrait presque en faire le premier point d'un programme d'action marxiste. Il est vrai — et la plupart des naturalistes ne le comprendront pas facilement — que pour mettre fin aux misérables bagarres pour le pain, il faut encore une fois et définitivement « battre » ceux qui en sont la cause permanente et voudraient bien les éterniser. Alors, mais alors seulement, il restera assez de force et de temps au « Fils de l'Homme », pour qu'il puisse changer sa substance et sa forme.

C'est toujours la vieille question cardinale : Les rapports mutuels des hommes sont-ils déterminés par l'esprit, par l'idée ? L'ordre social capitaliste pourra-t-il être supprimé par la charité ou par une vue rationnelle des choses ? La dissolution possible du système de domination capitaliste aura-t-elle lieu par voie d'évolution, grâce à l'intermédiaire d'une nouvelle communauté de jeunes idéalistes qui mettront leur foi dans le peuple et descendront vers lui pour l'enlever vers des hauteurs nuageuses incontrôlables ?

Ou bien ne sera-ce pas plutôt la puissance coordonnée de la classe ouvrière qui donnera, par la violence, il est vrai, la possibilité d'un libre développement spirituel ?

Truck étant persuadé d'avoir exprimé ses opinions fondamentales de façon claire et saisissante, Hollaender suppose que les ouvriers sont émus par son discours :

« C'est avec des sentiments mêlés qu'ils avaient écouté ces paroles qui portaient dans leur *obscurе inconscience* une faible lueur, dans leurs âmes dégénérées et méfiante, un méfiant espoir. *Bien que leur entendement eût été incapable de le suivre ils se sentaient malgré tout illuminés.* » (P. 193.)

Hollaender est persuadé que les ouvriers social-démocrates vivent dans une obscure inconscience, contre laquelle la conscience d'un Truck ressort avec un éclat rayonnant. Quand il constate avec

compassion que l'entendement des ouvriers est incapable de suivre l'orateur, sa remarque provient une fois de plus de cet insupportable orgueil d'intellectuel, comme des hommes jeunes et s'occupant des choses de l'esprit en formulent si souvent dans les livres de Land et de Hollaender.

Cependant, d'un point de vue objectif, on est bien obligé de constater que la parole de Truck est en réalité fort peu claire et compréhensible. Il n'en ressort pas de but fixé avec certitude et sans équivoque. Aussi la plupart des ouvriers, sentant déjà que « la vérité est toujours concrète », ne sont-ils nullement satisfaits de ce qui vient d'être dit.

Quelques-uns, cependant sont déjà fortement impressionnés par le discours de Truck, à l'avis de Hollaender.

« Ce type-là, c'est quelqu'un mon vieux; tu peux dire ce que tu veux, il a quelque chose dans le ventre.

— Fais donc pas l'idiot, répondit l'autre; c'est des boniments à la noix, tout ça et pas autre chose! Quand tu demandes ce qu'il a dit, tu es Gros Jean comme devant. Je les connais, moi, les frères. Ils font, comme qui dirait, de la bouillie pour les morts...! Tu as compris?

— Eugène, tu as tort! Le reste, je veux bien, mais là, tu as tort! Le truc avec la liberté, ça existe. » (P. 195. suiv.)

Effectivement ce récit paraît conforme à la réalité dans ses traits essentiels. Le premier ouvrier, dont « l'inconscience est encore obscure avoue franchement qu'il n'y a rien compris du tout et qu'il est « Gros Jean comme devant ». L'autre est déjà à « moitié éclairé » ; des réminiscences de catéchisme se font jour chez lui.

Or voici qu'un « inconscient presque complet » reparait pour prendre la parole : l'ouvrier Drewitz :

« Camarades! Ne vous laissez pas troubler par ce que vous venez d'entendre. Ça n'existe pas chez nous. Tout le monde pourrait venir comme ça et nous raconter des boniments sur la liberté. Mais nous autres on n'donne pas dans le panneau. *Nous nous en tenons aux faits, camarades, aux faits!* Et le fait est que nous nous sommes rassemblés enfin en un parti qui dès à présent est d'une importance décisive! Il faut que l'on compte avec nous. Le prolétariat est devenu un poids qui fait pencher la balance... »

... « Nous avons fini par voir clair! Mais personne n'y songe! Nous ne faisons pas de phrases, nous nous appuyons sur la science. Chaque ouvrier cultivé sait aujourd'hui ce que la conception matérialiste de l'histoire a prouvé. C'est une loi, et non pas un pur hasard, s'il faut que la

société capitaliste se transforme en société socialiste. De la méthode de production capitaliste naît la méthode sociale. Comment? Ça, Marx l'a clairement démontré. On nous exploite et on nous affame, jusqu'à ce qu'on soit dans l'impasse et qu'on ne puisse plus avancer ni reculer. En fin de compte il n'y aura plus que quelques exploités géants et rien que des prolétaires. Voilà la loi de la méthode de production capitaliste! »

Mais alors, l'exemple de calcul sera fini, camarades, et on commencera d'autres comptes! Alors ce sera notre tour! Quand nous serons complètement dans la m..., alors l'histoire sera terminée, alors seulement! A c'moment-là on les foutra en l'air, ceux qui nous ont exploités et pillés! Ça, camarades, c'est le socialisme scientifique! Ça, c'est la fin du prolétariat! En fin de compte tout le monde en fera partie! Jusque là il faut que nous combattons, comme un seul homme, jusqu'à nos dernières forces! Il faut que nous en prenions notre parti de notre misère! Attendre que les autres étouffent dans leur propre graisse! Car pour ça, il n'y aura pas de Vichy ni de Carlsbad, pas de régime pour maigrir, ce sera la fin des haricots, camarades! Tout le reste c'est des histoires à dormir debout, des boniments à la noix, des blagues, quoi! De pures blagues! » (P. 195 et suivantes.)

Hollaender s'embrouille un peu maintenant. Lui non plus ne réussit pas à représenter de façon exacte la théorie marxiste de la misère progressivement croissante. Et c'est pourquoi les conséquences qu'en tire l'ouvrier Drewitz ne sont pas marxistes.

« Il faut que nous prenions notre parti de notre misère ! » Le jour viendra bien, où les riches crèveront de leur propre graisse. C'est du fatalisme de l'eau la plus pure. Alors que dans la phrase précédente Drewitz affirmait qu'il fallait combattre comme un seul homme jusqu'à la limite extrême de ses forces. Ces deux affirmations sont strictement contradictoires. Car s'il affirme d'une part que ce serait un crime de prêcher au prolétariat la non-résistance, il vient de dire également qu'il « faut attendre ».

Mais pour faire de la résistance, il faut une volonté tenace, sachant ce qu'elle veut. Marx parle quelque part des communistes, « accoucheurs de la nouvelle société. »

Chez Hollaender tout a un air trop simple. Cela finit par en être louche. Mais il faut ajouter, pour être juste que c'était ainsi non seulement chez Hollaender, mais dans les têtes de beaucoup de social-démocrates. Bien peu ont réellement compris la signification concrète de l'évolution dialectico-matérialiste. Si l'exposition de cette théorie prétendument marxiste, de la misère progressive, est si erronée, c'est parce qu'il n'y a pas de causalité mécanique dans le devenir historique. Et la conscience du salut (ainsi que la désolation fataliste qu'il produit) de cette conception méca-

nique matérialiste de l'histoire entraîne nécessairement un effet repoussant et qui déforme la vérité.

Drewitz continue :

« L'honorable orateur est aussi, si je l'ai bien compris, contre le parlementarisme. Il ne l'a pas directement exprimé, mais c'était le sens de ses paroles. Camarades, nous avons besoin du pouvoir politique, il n'y a plus un mot à perdre là-dessus, aujourd'hui! C'est clair comme bonjour!

« Nous avons besoin du pouvoir politique pour faire les lois qu'il nous plaira! Camarades, je vous le dirai en toute franchise, *je tiens l'orateur qui vient de parler pour un homme convenable*. Mais estimé public, *on peut être un homme convenable et ne rien comprendre à la politique*, et cet homme n'y comprend rien. » (P. 195 et suivantes.)

Cette considération humaine de Drewitz vis-à-vis de Truck fait honneur à Hollaender. Pour juste que soit l'idée qu'un honnête homme et un bon politicien n'ont pas nécessairement besoin d'être identiques, il n'en est pas moins faux de croire absolue la nécessité du parlementarisme. Car le parlementarisme n'est qu'une forme de domination politique dont le contenu peut être très variable. Ensuite Drewitz pousse des pointes encore plus acérés contre Truck :

« Nous voulons enfin quelque chose de chaud dans l'estomac... » La liberté ne nous le remplit pas. « Le prolétariat ne veut plus se laisser abreuver de phrases. Or ce sont des phrases, rien que des phrases, que l'orateur précédent vient d'énoncer. Pas une ombre de proposition pratique!... Nous ne sommes plus des enfants, nous sommes des travailleurs conscients de leur classe et de leur but.

« Vive la social-démocratie! Vive le parti ouvrier conscient et organisé!

« Tous braillèrent et hurlèrent des acclamations. »

L'ouvrier métallurgiste avait une façon de parler qui agissait sur les gens. Aux expressions particulièrement vigoureuses il gesticulait des mains et des poings fermés. Il lançait ses mots avec force, en pesant sur eux. Il avait un organe que l'on comprenait jusque dans les coins les plus reculés de la salle. Ses rudes façons populaires trouvaient un bon public. Et ce qui en imposait, c'était la méthode froide et supérieure avec laquelle il jetait dans son discours des mots d'ordre tels que « la conception matérialiste de l'histoire » ou « le socialisme scientifique ». *Il parlait de Marx comme de la Bible, dans les réunions*. On avait du respect pour lui. Les chefs eux-mêmes le prenaient au sérieux. Il s'y ajoutait sa sûreté de soi et son fanatisme, avec lesquels il s'entendait à intimider son entourage. » (P. 195 et suivantes.)

Nouvelle réplique de l'un des intellectuels du « cercle de la lumière nocturne » :

Nous croyons en un socialisme indépendant de toute théorie. La preuve dite scientifique, du socialisme, nous la tenons pour un vice fondamental. Mais nous combattons pour la réalisation du socialisme, de toute notre connaissance et de toute notre énergie. Nous ne voulons pas de parti! Car parti signifie pour nous domination! (p. 200).

Ce dernier passage constitue une citation presque classique pour « l'attitude socialiste » de certains milieux intellectuels. Certes, on est bien « d'une façon ou de l'autre » pour la justice et une attitude sociale mais on ne veut en aucun cas se lier à une « théorie » dogmatique ». Bien sûr, il faut bien secourir « d'une façon ou de l'autre » le prolétariat. Mais qu'il ne soit en aucun cas assez révolutionnaire et radical pour émettre lui-même la prétention de « pouvoir faire de l'histoire ».

« Nous croyons... » « le socialisme scientifique, nous le tenons pour un vice fondamental... » Ces expressions sont pleines d'indications utiles sur l'état d'esprit d'une jeune génération d'écrivains bourgeois qui ont commencé à s'apercevoir que leur classe ne se trouve plus sur le chemin de l'offensive, mais sur celui de la retraite.

Des scientifiques d'origine bourgeoise combattaient de leur « nous savons » la contrainte dogmatique de l'église. Il est vrai qu'en ce temps-là, la bourgeoisie était dans la population une couche dont la victorieuse poussée en avant contre la noblesse et l'église surmontait tous les obstacles. Voltaire qui vivait aux origines du capitalisme pouvait et devait, au nom de la classe, lancer son fameux : « Ecrasez l'infâme » à la face de l'Eglise.

Par contre la sentence proclamée par le vieil empereur Guillaume I^{er} : « Il faut conserver la religion au peuple », correspond bien au fait que la noblesse et la bourgeoisie, sous la nécessité de leur situation de classe, ont reconnu qu'il était indispensable de s'unir contre le prolétariat révolutionnaire.

De pareilles considérations mènent à un point de vue de relativité. Pour chaque mot qui est dit, pour chaque opinion, et façon de voir il s'agit, si l'on veut former un jugement critique, de savoir « Wenn zwei dasselbe sagen, ist es nicht dasselbe ». Ce proverbe exprime, de façon frappante, la même chose.

Le dernier auquel Hollaender donne la parole au cours de la réunion, c'est le mécanicien Fruendel qui, ainsi qu'on a vu plus haut, se moque des « marxistes, avec leur foi et leur bible ». La social-démocratie est pauvre d'esprit, y a pas à dire ».

Et telle semble bien être également l'opinion de Hollaender. Il

a su représenter un ouvrier marxiste de façon presque vraisemblable, il est vrai, mais sa ~~ten~~endance générale est de minimiser le parti social-démocrate et les idées et opinions socialistes.

Hollaender, on le voit, travaille de façon psychologique plus habile et plus compréhensive qu'un Max Kretzer dans ses « Deux Camarades » (« Die beiden Genossen »). Mais ce n'est pas là seulement une question de différence individuelle entre ces deux écrivains. Il y a d'autres facteurs à considérer. Le roman « les deux camarades » parut en 1879, le roman de Hollaender, par contre, en 1900. En 1900 la situation politique intérieure en Allemagne, malgré la loi sur les socialistes, était tout autre. Le prolétariat allemand était entre temps devenu une puissance qu'on ne pouvait plus combattre avec les mêmes moyens, ni sur le terrain littéraire ni sur le terrain politique.

Il faut se garder de ne pas tenir compte de ce point de vue lorsqu'on analyse de façon détaillée la description que fait Hollaender d'une réunion publique.

LA MANIFESTATION

Le seul récit de manifestation détaillé que l'on trouve dans les romans du naturalisme allemand, c'est celui de Conrad Alberti dans son livre « Qui est le plus fort ? » — « Wer ist der Stärkere » ?

Alberti transcrit la vision qui passe devant les yeux épouvantés de l'entrepreneur de constructions Semisch :

« Devant lui descendait l'immense plaine, morne et sombre dans la lueur crépusculaire, les branches dénudées d'une rangée d'arbres montraient leurs profil à travers le brouillard, et de temps en temps la fantomatique lumière colorée d'une voiture scintillait mystérieusement...

« Le brouillard flottait, ondoyait, se déchirait parfois, laissant voir les lumières lointaines de Tempelhof ou les stries noires de la Hasenheide, tandis que sur le côté les murs de la brasserie se dressaient nus et abrupts dans le ciel... mais qu'est-ce qui bougeait là ? Un groupe d'ouvriers émergeait du brouillard, venant de Rixdorf ; ils défilaient en direction oblique par rapport à lui (Semisch, l'entrepreneur, I.B.) vers Schöneberg... S'ils allaient le remarquer, l'insulter... Comment, d'autres encore ? Mais c'était toute une bande ! Un drapeau rouge flottait au milieu d'eux et on y pouvait lire en lettres noires : « Vive la révolution sociale ! » Mais qu'est-ce qu'ils portent dans leurs mains ? Des marteaux à courte tige, de lourdes masses de fer, de longues tiges de métal, des limes, des leviers. Voilà qu'ils l'ont vu... Cinquante, cent visages se tournent vers lui, se lancent des regards plein d'astuce. Ils se font des signes de la main... *Quels méchants éclairs dans leurs yeux, quels affreux tics dans ces traits ; hâves, pleins*

d'amertume, profondément burinés dans la chair! Mais, chose singulière, ce n'est pas l'aveugle, impétueuse fureur qui semble se refléter dans ces faces épuisées par le travail, noires de suie, à l'éclat grisâtre, non c'est le défi au monde, la fermeté de gens sûrs d'eux-mêmes. Et puis la rude raillerie, le mépris sans pardon...

« Ils s'en vont comme des gens qui sont en marche vers un but déterminé, qui savent qu'ils l'atteindront à l'heure fixée et qui se moquent des barrières et des chevaux de frise qu'on leur oppose. » (P. 295 et suivantes.)

Des ouvriers en fureur, aux regards plein d'astuce, aux yeux pleins de méchants éclairs « aux tics-affreux », défilent, menaçants, devant le capitalisme Semisch. Cependant Alberti, bien qu'identifiable jusqu'à un certain point avec Semisch, malgré son dégoût des « Nouveaux Riches », remarque avec terreur que les prolétaires semblent « en marche vers un but déterminé, le défi au monde et la fermeté des gens conscients et sûrs d'eux-mêmes dans leurs traits. » Ils savent exactement ce qu'ils veulent et se « moquent des barrières et des chevaux de frise qu'on veut leur opposer ». C'est dans ce passage qu'Alberti reconnaît pour la première fois aux ouvriers une conscience de classe sûre d'elle-même.

« Mais tiens qu'est-ce que c'est encore?... Voici qu'ils font demi tour... Grand ciel, ils marchent droit sur lui... Qu'est-ce que cela veut dire?... Ils défilent tout contre lui... il s'en fallait de peu que leurs pieds dans leurs godillots, rapiécés, déchirés, lui marchassent sur ses élégants escarpins vernis, et leurs lèvres s'écartaient pour un ricanement sarcastique — leur *sale haleine* sentant l'eau-de-vie monte à ses narines... Et chacun lance avec un geste de dédain un sou rouge à ses pieds et la terre l'avale aussitôt...

« Malheur... Ils lèvent les bras, ils brandissent leurs outils d'acier... Veulent-ils lui faire du mal? Non, ils ne font que les secouer... Horreur, épouvante... partir, partir... Mais deux poings d'acier le serrent par derrière, le contraignent à demeurer à sa place... Il veut crier mais un autre poing le saisit horriblement à la gorge, et aucun son n'en peut sortir... Que veulent-ils?... Que signifie cela?... Ils ouvrent la bouche, ils semblent chanter, mais aucun son ne frappe son oreille, seul un immense mouvement de l'air sur des rythmes énergiques, passionnés... des cohortes innombrables ne cessent de sortir du brouillard et elles défilent d'un pas militaire, fermes, lentes, marchant droit en avant. Le sol est ébranlé comme lors d'un tremblement de terre, mais les pieds touchent sans bruit le sol..., ils apportent d'autres outils dans leurs mains..., des béliers de fer, des pelles, des haches, des pics, des rails, des cisailles, des perceuses, des racleurs, des poutres, puis des pierres de taille, des ringards, l'un après l'autre, dans les mains, sur les épaules, et tous ils les brandissent en ricanant, avec des gestes de menace contre lui, et sans cesser leur défilé éternel tout contre les pointes de ses pieds.

« Cortège sans fin!... Des adolescents accourent, le mégot à demi mâché au coin des lèvres, des hommes aux barbes hirsutes, aux muscles puissamment gonflés... Des vieillards à cheveux blancs, tremblants et gémissants, *mais aucun d'eux sans armes, et portant chacun sans exception, le même défi sombre et sarcastique dans les yeux, la même fureur retenue prête à exploser dès l'instant prochain, terrible, bestiale, sans pardon, détruisant tout.* » (P. 295 et suivante.)

Une fois de plus la « position de médiateur » d'Alberti, au milieu du combat des deux classes est mise en évidence. Les « escarpins vernis » ne lui inspirent en tout cas que peu de tendresse et il trouve bien fait que, pour une fois, ils passent par une bonne petite peur. Bien entendu il faut que le tout reste une hallucination. Car de telles manifestations conduisent inmanquablement au chaos. Semisch est serré si près contre la manifestation qu'il en vient à sentir « l'affreuse haleine sentant l'eau-de-vie » des ouvriers. Bien qu'Alberti se réjouisse jusqu'à un certain point du malheur du lâche entrepreneur, il n'éprouve pas pour si peu une sympathie sans partage pour les travailleurs manifestant contre leurs oppresseurs. Les jeunes ouvriers font partie de la « jeunesse abandonnée » ; ils portent « des mégots, à demi mâchés aux coins des lèvres ». De jeunes chenapans pareils ont-ils vraiment le droit de protester si fort ?

Et voici qu'Alberti lui-même se met à passer par des angoisses. « Mais aucun d'eux sans armes, et portant chacun, sans exception, le même défi sombre et sarcastique dans les yeux, la même fureur concentrée et retenue prête à exploser dès l'instant prochain, terrible, *bestiale*, sans pardon, détruisant tout, »

La description de la manifestation commencée de façon si objective montre dès à présent l'attitude de refus, l'appréciation négative de la part de l'auteur.

« Des infirmes et des malades s'en viennent, se trainant sur des béquilles, montrant leurs plaies ouvertes, sanguinolentes, pleines de pus, leurs moignons de membres. Puis de vieilles femmes, décharnées, les joues creuses, les jupes haut troussées, le visage contracté de grimaces furieuses, leurs mèches désordonnées, flottant dans le vent... Qu'est-ce que ce double liquide, jaunâtre, presque blanc qu'elles apportent dans de lourdes cruches... Floc... quelques gouttes en débordent, et aussitôt une flamme bleue jaillit et se propage avec une rapidité furieuse!... *D'autres apportent des fragments d'un moteur à vapeur, des morceaux de machines à coudre*, et ils les brandissent par dessus leurs têtes. » (P. 295 et suiv.)

Voici qu'Alberti aperçoit dans le cortège des manifestants des ouvriers qui le réconcilient avec le « défi au monde, et la fermeté de gens conscients et sûrs d'eux-mêmes.

« Ils portent des fragments de moteur à vapeur, des morceaux de machine à coudre. »

La furieuse destruction des machines semble un heureux symptôme à Alberti. On le trouve comme Max Kretzer, enclin à une certaine phobie à l'égard des machines. En effet des ouvriers qui partent en guerre contre un ennemi imaginaire, ne sont pas aussi dangereux pour l'ordre social existant, que ceux qui se sont rendu compte que ce ne sont pas les objets, mais les hommes qui sont les ennemis de leur classe.

« Il en venait toujours et toujours, le défilé ne prenait pas fin!... La plaine entière en semble couverte, dans toute son immensité... Ça, ce n'est plus une association, un ramassis de gens accourus de tous les coins, *non, c'est une véritable armée entraînée militairement.* Mais qui donc les conduit?... Personne que l'on puisse voir, personne qui leur donne un signe, qui ordonne leur marche pas de chef pas de guide...

« Un large fleuve régulier qui s'écoule lentement, sûrement, vague après vague, écrasant jusqu'au moindre brin d'herbe, une fois, cent fois; *comme s'ils suivaient un mot d'ordre secret, un instinct naturel,* toujours tout près de son visage, tout près de ses yeux, brandissant leurs armes avec des gestes de plus en plus menaçants, et ricanant sarcastiquement dès qu'il se contracte de peur. Et la terre frémit et tremble, les arbres oscillent, les murs s'inclinent, le brouillard se meut et tombe, un tremblement le parcourt, ses genoux faiblissent, il respire difficilement, il voudrait être délivré du cauchemar!... Ah! s'il pouvait s'enfuir, si des poignes de fer ne le maintenaient pas si terriblement aux épaules et à la poitrine...

« Malheur, des cohortes incessantes s'avancent, dans le vent les bandières rouges bruissent toujours plus fort, tout danse, tout flotte et se balance devant ses yeux... dans ses oreilles il y a un grondement comme de mer en furie... N'est-ce pas sa maison, là, là où les flammes crépitan-tes viennent de jaillir immensément?... Ne sont-ce pas là les glaces de sa chambre que *la multitude sans chef, sauvage, enragée,* est en train de fracasser...

« D'un effort surhumain il se précipite en avant en grelottant, vite, vite, toujours plus vite, de toute la force de ses membres, à travers la pluie, qui tombe toujours plus dense, dont le vent d'automne le fouette en hurlant au visage. Et dans son cerveau une pensée ne l'abandonne plus :

« *Si ces masses furieuses, offensées, dont tu viens de triompher par la ruse (dans la grève I.B.) à l'adresse de qui tu as lancé aujourd'hui tes quolibets en riant et en t'amusant pendant le dîner aux huîtres et au champagne, insoucieuses de la bêtise et de la bassesse de leurs chefs, — si ces multitudes, dans une heure de lucidité se libéraient de l'emprise de*

ces gens qui abusent d'elles pour satisfaire leurs visées, et si alors leur fureur sauvage se tourne contre toi et les tiens, épouvantable, sans méthode, sans pardon, ne cherchant qu'à satisfaire leur haine frénétique, leur passion bestiale, effrénée, que faire alors? » (P. 295 et suivantes.)

Alberti se reprend à remarquer avec étonnement et consternation que les ouvriers ne défilent pas comme une association de joueurs de boules, en tête les drapeaux de la société déployés, mais comme une légion disciplinée, une armée entraînée selon les règles de l'art militaire.

Exactement la même constatation que celle de ce journaliste de Magdebourg mentionné plus haut, à propos du cortège funèbre d'un chef social-démocrate mort en l'année 1878.

Mais dès le paragraphe suivant Alzerti affirme le contraire. « Masse; enragée, sans chef », ainsi désigne-t-il les mêmes manifestants qui défilaient un peu plus haut « comme une armée entraînée militairement ! L'incertitude, le flottement dans cette appréciation de travailleurs fermement révolutionnaires prouve ici encore de la façon la plus frappante, qu'au fond Alberti se tient avec une puérile impuissance devant l'ensemble de problèmes soulevés par le « quart état. » (Vierte Stand).

Dans le dernier paragraphe ce sont des éphitètes telles que « sans méthode, épouvantable, bestial, et effrené », qui dominent.

La conclusion à tirer de ce récit est qu'Alberti ne se rend en tous cas pas nettement compte dans quel état il se trouve réellement. Car, quoiqu'il se réjouisse de tout son cœur d'un tel cauchemar infligé à l'entrepreneur repu, satisfait de soi, les paroles de ce jeune intellectuel conscient et chargé de ressentiment, respirent l'horreur et le dégoût pour un soulèvement possible des masses, pour la dictature du prolétariat réalisée.

Alberti se croit au-dessus des classes. Il ne se rend pas compte que quiconque se trouve entre les deux barricades, attrape les coups de fusil des deux côtés. Lui-même ressentira cela dans la sphère spirituelle comme de la solitude et de l'incompréhension.

LA GREVE

Il y a des auteurs qui, dans leurs romans sociaux se sont le plus intensément occupé de la question des ouvriers en grève. Ce sont *John Henry Mackay* et *Conrad Alberti*.

Ils offrent le contraste le plus absolu dans leurs manières de voir et leurs conceptions philosophiques.

Pour *Mackay*, anarchiste jamais satisfait, toujours inquiet et qui est tout au moins en étroite communion sentimentale avec les ouvriers, la grève consitue tout simplement l'arme la plus décisive du prolétariat.

D'*Alberti*, le fanatique de justice, on ne peut dire qu'il ait adopté un point de vue absolument opposé à la grève. Mais jamais la secrète couardise du petit-bourgeois ne disparaît en lui. Toujours il a peur de ne plus savoir dominer les forces inconnues qu'il a évoquées ; peur que la grève, au lieu de se mettre au service de sa propre idée de la justice, ne dégénère en baromètre de la lutte brutale pour le pouvoir entre entrepreneurs et ouvriers. Cependant, à son avis, il existe malgré tout un homme capable de dompter les « forces inconnues ». Il le nomme « le médiateur social ».

Il y a deux romans d'*Alberti* où le « héros » est un homme qui par la nature des choses se trouve occuper une position intermédiaire dans le processus de la production. C'est l'architecte Hilgers dans « *Wer ist der Stärkere ?* » (« Qui est le plus fort ? ») et le directeur de la filature Hennings dans « *Maschinen* » (« Machines »).

Dans « *Machines* », *Alberti* raconte une grève de tisserands Silésiens. Le patron Segonda est sur le point de faire des concessions, lorsqu'un événement inattendu le délivre. Sa fille, grièvement malade, est amoureuse du directeur de filature Hennings. Ce dernier est sur le point de quitter pour toujours l'usine de Segonda ; la jeune fille essaie de toutes ses forces de le retenir. Ce faisant, elle se trouve par hasard mêlée à la foule furieuse des grévistes en pleine agitation et, pour le malheur des tisserands et le bonheur de son père, elle est blessée.

Cet accident épouvante les humbles tisserands ; ils se prennent à redouter tout à coup leurs propres exigences. L'usinier Segonda avec son coup d'œil infailible de capitaine d'industrie, reconnaît aussitôt le changement de situation et s'empare rapidement de la direction des pourparlers. La grève est brisée. Segonda a gagné.

Ce qui est caractéristique dans cette histoire de grève, c'est la façon feuilletonesque dont elle se déroule. *Alberti* imagine les événements et les actions les moins fondés et les moins croyables pour donner un tableau de la grève et des grévistes.

« Segonda exploita avec une logique rigoureuse la victoire, à laquelle il avait eu si peu de part. Karl Schunig, Zimpel, Lehmann, avaient été transférés à Landeshut pour l'enquête judiciaire. Segonda fit proclamer par un oukase : qu'il ne voulait la punition que des meneurs, bien

que tous eussent mérité la prison. (*Parce qu'ils avaient mis les machines en pièces, I.B.*) Cependant il voulait bien admettre que la plupart avaient été détournés du droit chemin et s'étaient laissé entraîner sans savoir de quoi il s'agissait. *Mû par un sentiment de pitié, il voulait bien pardonner, sinon oublier mais qu'ils s'efforçassent tous de réparer leur faute par un redoublement de zèle et de modestie.*

« Suivaient les diminutions de salaires pour perturbation dans l'usine, dommages matériels, etc. En réalité il n'avait qu'un désir : faire reprendre le travail aussi vite que possible, à cause des excellentes commandes qui venaient d'arriver. Il avait atteint son but, les journaux de Breslau et de Berlin ne publièrent les informations qu'une fois l'indignation déjà apaisée. Les dommages subis par les machines ne valaient presque pas la peine d'en parler; *dans l'aveuglement de leur agitation les rebelles avaient la plupart du temps, fait les détériorations aux mauvais endroits. Les blanchisseurs et les machinistes, en vinrent d'eux-mêmes ramper au-devant de Kreuze.*

« Du conseil d'administration du syndicat professionnel il reçut des télégrammes d'hommages, le gouvernement, bien que furieux qu'il eût triomphé sans son secours, dut le féliciter; l'air mi-figue, mi-raisin, les journaux libéraux lui firent fête, le personnel du bureau lui fit don d'une couronne de laurier en argent. Lorsqu'il entra dans le hall des machines, un souffle de profonde solennité se propageait de machine en machine, et *pleins de timidité, hommes et femmes baissaient les yeux — ils auraient rougi, s'il leur était resté suffisamment de sang.* » (P. 375-376.)

Alberti tente dans son livre de faire front contre les capitalistes, exploiters sans scrupules. Malheureusement il n'opère pas avec les moyens appropriés, il n'a pas mûrement choisi son objectif. Ou, pour mieux dire, comme il n'a pas de point de départ solide, les moyens de représentation lui font naturellement défaut.

Alberti est tout aussi bien « d'une façon ou de l'autre » contre les « impitoyables sacs d'argent et de graisse », qu'il est « d'une façon ou de l'autre » pour les ouvriers exploités et opprimés.

Une lecture attentive de ce paragraphe permet de s'apercevoir qu'au fond il ne dit rien de positif au sujet des tisserands. Ce qui ressort d'essentiel de ces lignes, c'est la haine du libéralisme.

Or, il semble qu'il ait extraordinairement sous-estimé la conscience de classe qui existait sans doute aucun, bien que souvent à l'état latent seulement chez « le tisserand le plus asservi ». Un ouvrier forcé d'être jour pour jour en contact avec les mêmes machines, saura bien atteindre, fut-ce dans « la plus aveugle agitation », le « bon endroit » pour les détruire ! Dans la réalité, un doute semble permis quant à l'attitude des machinistes et des blanchisseurs — rampant sans aucune tentative de rébellion au-devant de Kreuze

— ainsi qu'à-propos des hommes et des femmes dans le hall des machines — si humbles qu'ils rougiraient presque de leur grève enhontée.

Si l'on pouvait somme toute nommer l'attitude d'Alberti bienveillante vis-à-vis de la grève des malheureux, impuissants tisserand, elle ne l'est plus guère, quand il dépeint la grève des serruriers dans la nouvelle intitulée « Hammer und Nadel. » (« Le Marteau et l'Aiguille »).

Le recueil de nouvelles intitulé « Plebs » contenant entre autres « Hammer und Nadel », parut un an après le roman « Maschinen ». La grève des serruriers fut faite par des ouvriers décidés, en pleine conscience de classe. Et déjà l'on observe une chose curieuse : c'est qu'Alberti ne prend pas au sérieux cette grève. A son avis il s'agit de barbares qui se battent avec de faux moyens pour leur droit.

« S'il fallait être affamé, que tous le fussent. *Suivi d'une bande de gars à moitié ivres*, Ede avait couru d'atelier en atelier, recherchant partout si les foyers étaient froids, inscrivant les noms des camarades surpris au travail, en vue de représailles ultérieures. » (P. 60.)

La haine et le mépris qu'Alberti voue aux meneurs de grève, se déchargent sans retenue dans l'expression de « gars à moitié ivres ».

Un an plus tard, dans « Wer ist der Stärkere ? » (« Qui est le plus fort ? ») il exprimera encore plus nettement sa défiance à l'égard des meneurs.

« Non, mais on ne va tout de même pas reprendre la truelle en main, les vacances commençaient justement à en valoir la peine ! Les autres, là dehors casqueront bien encore un moment ! » (P. 40.)

Tel est le fragment d'une conversation entre « chefs d'ouvriers ». Ces individus — se dit Alberti — ne veulent certainement que boire et abuser de la solidarité de leurs niais de camarades, invités à donner leur appui à de telles grèves.

Les termes de « gars à moitié ivres » semblent du reste, outre leur valeur propre, avoir une signification symbolique. Des ouvriers qui font grève sont pour le moins dans un état de demi-ivresse, pour employer des termes indulgents.

Alberti est persuadé que les grévistes absorbent réellement trop d'alcool ; ensuite les chefs démagogues et irresponsables de la grève, du parti et du syndicat, se chargent de leur « communiquer l'ébriété » définitivement.

Une autre année s'écoule et dans son nouveau roman « *Wer ist der Stärkere ?* » (« Qui est le plus fort ? », 1897) Albert décrit de façon plus habile, plus réfléchie et mieux calculée, une grève d'ouvriers du bâtiment. C'est dans cette œuvre que se présentent le plus clairement ses désirs de rénovation sociale.

Il raconte une grève dans laquelle le médiateur social Hilgers intervient activement. Dans ce livre l'attitude d'Alberti en face de l'arme révolutionnaire dénommée « grève » apparaît avec la plus grande netteté.

Dans chacun des trois romans sociaux d'Alberti, il y a trois groupes qui se combattent. Dans « *Maschinen* » : Les tisserands en grève, le directeur de filature Hennings qui occupe en apparence une position intermédiaire entre les classes; et l'insatiable entrepreneur Segonda.

Dans la nouvelle « *Hammer und Nadel* » (« Le marteau et l'aiguille ») : d'abord les compagnons serruriers grévistes, à moitié ivres; ensuite « l'ouvrier raisonnable » Fritz, finissant par devenir briseur de grève et jouant ici le rôle du médiateur ; enfin l'entrepreneur, qui dans cette nouvelle n'apparaît jamais au premier plan mais qui est naturellement un partenaire invisible mais présent.

Dans « *Wer ist der Stärkere ?* » (« Qui est le plus fort ? ») des ouvriers du bâtiment en grève, l'intègre architecte Hilgers; et Semisch, le capitaliste, aussi répugnant que Segonda.

On entraîne l'architecte Hilgers contre son gré ou presque, dans la grève.

« A peine Semisch (le capitaliste, I.B.) avait-il quitté le chantier qu'une nouvelle se propagea avec une vitesse folle : la société voulait diminuer les salaires et la visite du directeur avait eu pour seul but de tâter le terrain. Personne ne savait où la rumeur avait pris naissance; elle passait avec les tuiles du chantier au manœuvre, du manœuvre elle courait au maçon, se mélangeait au contenu de la cuve à mortier, grimpait aux plus hautes échelles et semblait glisser jusque dans les tranchées les plus profondes des fondations.

« On courut se rassembler, on laissa le travail en plan, on se disputa et se querella, on interrogea les contremaîtres, partout où l'on pouvait mettre la main dessus; mais ils secouèrent la tête, déclaraient qu'ils ne savaient rien et d'un bref coup de gueule renvoyaient les questionneurs au travail.

« Sur l'un des échafaudages on finit cependant par se réunir et l'on envoya deux camarades, avec mission de se mettre en quête du chef conducteur de travaux, et de solliciter des informations sur un bruit qui menaçait à un tel degré leur existence à tous.

« Hilgers se trouvait dans le bureau d'entreprise, penché sur des dessins et des plans. Il reçut les délégués avec brusquerie et les blâma d'avoir pu croire de pareilles absurdités. Il n'y avait pas la moindre raison pour qu'on réduisît les salaires, disait-il, et la société ne prendrait certainement pas de but en blanc une telle mesure. En outre une décision aussi importante ne serait fort probablement pas prise, sans qu'on se fût formé au préalable une opinion quant à sa possibilité d'exécution. Qu'ils aillent immédiatement au travail, autrement il rechercherait les auteurs de ces bruits alarmants qui ne pouvaient que provoquer des troubles, et leur infligerait de fortes amendes.

« Mais tous furent étonnés, le lendemain, lorsqu'arrivant au chantier, ils trouvèrent des affiches collées aux entrées, signées de la direction, et proclamant effectivement une réduction de 20 % des salaires. Par centaines ils entouraient le petit bâtiment d'entreprise, poussaient contre la porte, essayaient de forcer l'entrée fermée à clef, pour demander raison à leurs supérieurs. Des paroles menaçantes jaillissaient, une grêle de pierres et de coups s'abattait contre la porte, *les hommes* gesticulaient violemment, grondaient et criaient, et de tous les côtés pleuvaient des invectives indignées contre l'attitude du consortium.

« Juste maintenant que le bon temps allait commencer pour nous et qu'on allait pouvoir se remettre un peu des pertes et des dettes de l'hiver... C'est maintenant qu'ils veulent nous rogner le gagne-pain... Ça leur ressemble bien, à ces gredins... Mais attendez, on va leur faire voir de quel bois on se chauffe...

« Ainsi les imprécations, les cris de rage, les jurements allaient leur train. A l'intérieur les conducteurs de travaux avaient complètement perdu la tête, échangeaient à voix basse leurs réflexions, tandis que Hilgers allait de long en large, les joues rougies, la mine furieuse. Tout à coup il ouvrit la porte et marcha au milieu de la foule. *La clameur devint plus forte encore. Des centaines d'ouvriers se pressaient pour se rapprocher, tendaient les bras et hurlaient de tous côtés.* Il réussit avec peine à se faire entendre, pour leur donner l'assurance que l'affiche l'avait trouvé tout aussi peu préparé qu'eux tous, et que la mesure lui paraissait inexplicable.

« *Une rauque voix d'alcoolique cria qu'il allât immédiatement à la direction pour faire retirer la mesure prise. Comme tous l'assailaient de prières, lui racontaient leur détresse, il finit par consentir et s'en fut.*

« Naturellement il n'était plus question de se mettre au travail, b'en que Hilgers l'eût ordonné. Habelmann (un fonctionnaire socialdémocrate, I.B.) fut d'avis qu'il ne fallait rien céder du principe, et c'est ainsi que tous restèrent à proximité du bureau, sur le chantier et les dépôts; s'y installant à demeure, exprimant leur indignation et s'exhortant les uns les autres à la résistance. » (pp. 184 et suivantes.)

Il y a certainement intérêt à analyser de près cette narration d'une grève à son début.

Un ton presque lyrique règne au commencement. Mais les

mots deviennent plus sobres et plus âpres lorsqu'il est question de Hilgers, « penché sur des plans et des dessins ».

Hilgers qui est tellement possédé de son désir intérieur de justice, qu'il est à peine en état de percevoir la réalité des choses, « reçut les délégués brusquement et les blâma d'avoir pu croire de pareilles absurdités ». Il ne vient même pas à l'esprit de ce brave homme que les entrepreneurs ont une autre conception de leurs « droits et devoirs » que lui.

Mais les hurlements et clameurs des hommes, « la rauque voix d'alcoolique » lui font paraître une attitude réservée comme indiquée. Ce n'est qu'une fois « assailli de prières », lorsqu'on lui raconte la détresse, que son juste cœur s'attendrit et qu'il se rend auprès de la direction.

Pour lui, ces hommes hurlant de tous côtés dans le plus grand tumulte, criant et gesticulant violemment, ne représentent pas grand'chose de plus que des bêtes à forme humaine qu'on aurait maltraitées. Et son inexorable sentiment de justice se cabre contre les mauvais traitements infligés à tout être qui travaille.

Et comme dans ce cas Hilgers pense devoir défendre la justice du côté des ouvriers, il décide en bonne logique de figurer ouvertement parmi eux.

« Les meetings d'ouvriers succédaient aux meetings, presque chaque soir la foule surexcitée affluait vers Tivoli, vers les salles de concert. Là ils se tenaient étroitement serrés les uns contre les autres, assis durant des heures, dans la chaleur étouffante, dans l'air empuanti, dans la fumée des pipes qui vous prenait à la gorge, près des verres de bière fadasse. *Et ils trépignaient et hurlaient leurs applaudissements, quand Habelmann décochait ses flèches acérées, bien dirigées, contre la clique des capitalistes, ou déplorait pathétiquement la détresse des pauvres ouvriers exploités.*

« Ensuite Knörcke les fanatisait par les *explosions sauvages, rageuses, de la haine la plus venimeuse contre les sacs d'argent*, par les lourdes et grossières invectives dont il abreuvait ces derniers.

« Enfin Hilgers montait à la tribune, et c'était lui que saluaient les plus bruyantes acclamations, *car n'était-ce pas lui l'homme des sphères supérieures; l'autorité se faisant champion de leurs revendications. Son nom était leur meilleure arme, partout et toujours ils l'avaient à la bouche, et que ce fût le contradicteur de réunion publique ou le philistin des discussions de bistro, partout les adversaires se voyaient jeter à la face cette réponse, par quoi l'on pensait réfuter toutes les objections : « N'y a-t-il pas l'architecte Hilgers qui nous défend, lui, le seul homme du métier qui comprenne quelque chose à toute l'affaire ? »*

« ...Il parlait sans talent particulier, du moins dans ses premiers

discours. Si le contenu en était clair et rigoureusement logique, la forme en était hésitante et saccadée, et souvent il avalait des mots entiers. *La promptitude de la réponse, la réplique toujours prête, la pointe toujours aiguës lui manquaient absolument, ses discours étaient objectifs et sans ornement.* » (pp. 208 et suivantes. *Souligné par moi, I.B.*)

Une fois de plus les hommes trépignent et hurlent. Habelmann se lamente sur le sort des pauvres ouvriers. Pourquoi Alberti est-il si ironique, lui, — cette fois du moins — semble avoir reconnu lui-même que le droit est du côté des ouvriers ?

C'est toujours sa méfiance à l'égard de « l'œuvre diabolique des meneurs et des excitateurs ». Eprouver une « haine venimeuse, sauvage, enragée contre les sacs d'argents », cela semble excessif à Alberti. Il ne se sent pas très sûr de lui et ne se rend pas nettement compte s'il a encore le droit de suivre le mouvement dans ces conditions. Par bonheur — c'est du moins son opinion — les ouvriers ont encore un instinct sain. Quand l'architecte Hilgers monte à la tribune, *c'est lui* que les acclamations saluent avec le plus de force.

Alberti respire. L'homme des sphères supérieures est descendu comme un arbitre de paix parmi les pauvres gens pour dire le droit et le juste. Inutile de craindre; le médiateur des classes fera en sorte que l'ordre et le calme soient respectés.

Dans ce paragraphe Alberti peint avec nostalgie son rêve presque absolument étranger à la réalité. On voit bien que sa connaissance du monde ouvrier est tout à fait insuffisante.

Assurément il y a eu toute une quantité d'ouvriers pour qui la participation d'un homme des sphères supérieures » à leur grève, représentait une ratification et une légalisation de leur activité révolutionnaire. Il n'en reste pas moins que la conclusion est tout autre pour quiconque est au courant des rapports entre ouvriers et employés (il ne faut pas oublier que la position d'Hilgers dans la hiérarchie sociale était celle d'un employé supérieur). Et le ralliement de l'employé Hilgers aura certainement mis en défiance une grosse partie des ouvriers. Dès ce temps-là la foi en l'autorité manquait à bien des prolétaires, contrairement à ce qu'en pense Alber'i.

En définitive, cette citation dépeint plus clairement que la grève elle-même, l'état d'âme d'Alberti. Car il exprime sa propre opinion et non celle des ouvriers, lorsqu'il dit que l'homme des

sphères supérieures, « l'autorité défendant leurs revendications, est la meilleure arme dont ils puissent se servir ».

Cet homme issu des couches supérieures, rallié spontanément aux ouvriers dans le combat pour la justice, est donc capable d'exercer des fonctions d'arbitre dans la querelle des deux classes, puisqu'apparemment il est libre de tout lien de classe.

Alberti ne reconnaît pas qu'il s'agit d'une rencontre historique entre deux groupes de puissances qui se combattent et que des concepts comme ceux du « bien et du mal », du « juste et de l'injuste » sont insuffisants dans ce combat. Et si la volonté de justice résidait un peu plus profondément en Alberti, s'il remontait réellement aux origines de l'injustice sociale, il serait bientôt forcé d'abandonner son naïf point de vue de petit-bourgeois. Par la même occasion il s'apercevrait du ridicule qu'il y a à qualifier Hilgers d'« expert en matière de grèves ».

A la fin des phrases qui viennent d'être citées, l'aversion d'Alberti à l'égard de *ceux* des ouvriers qui ne se préoccupent pas de son idée de justice, devient extrêmement nette. Il devient glacial en manifestant sa répulsion à l'égard des « mauvais guides, social-démocrates ». Lui — Alberti — Hilgers, n'est pas un démagogue. En des paroles simples et nues il proclame, il est vrai, qu'il n'est pas d'accord avec l'attitude des employeurs; *mais il n'en tire aucune espèce de conséquence !* Au contraire on sent la grande peur qui le tient et le garde de se lancer en des aventures inconnues et redoutables.

Mais à quoi bon toutes les « paroles claires, strictement logiques », si, aux ouvriers qui l'écoutent, il ne dit pas *comment* il faut combattre.

Hilgers hait et méprise les chefs socialistes Habelmann et Knörcke avec leurs grandes phrases toujours prêtes, à la bouche, pour amener le peuple et le provoquer à la désobéissance injustifiée. C'est la tâche de Hilgers — il le dit lui-même en un autre passage — d'aiguiller le mouvement gréviste sur des « voies raisonnables ». A lui de faire attention à ce que des hommes comme Habelmann et Knörcke ne prennent pas le dessus.

Une fois la grève terminée Hilgers est renvoyé par ses chefs. Il est contraint d'émigrer en Amérique. Et malgré cela, d'un point de vue objectif, on arrive à ce résultat, qu'il a rendu un grand service à sa classe; lui qui, sorti de la classe ouvrière, s'imagina être au-dessus des classes, mais en réalité fait partie depuis long-

temps des couches supérieures. Souvent on n'accomplit pas de telles missions sans en être soi-même victime.

L'anarchiste individuel *Mackay* est prêt lui aussi à faire des sacrifices à son idée. Si chez Alberti l'idée se nommait « justice », elle se nomme « liberté » chez *Mackay*.

Alberti ne recourait qu'à contre-cœur à la grève comme moyen de réaliser la justice; *Mackay*, par contre, a une attitude absolument positive à l'égard de *tout* mouvement de grève. Il voit même en elle l'unique moyen de créer des conditions sociales meilleures et de frayer passage à la liberté.

Contrairement à Alberti, *Mackay* a reconnu qu'une véritable révolution de la vie sociale ne peut se réaliser que par les travailleurs révolutionnaires. Et les travailleurs révolutionnaires ne pourront arriver à quelque chose, à son avis, que par l'arme de la grève.

« Qu'était-ce d'autre, ces grèves devant lesquelles tremblaient les exploités, que de la résistance passive ? Ils continueraient de confier des succès qu'ils attendraient en vain au jeu scélérat de saltimbanques politiques. » (« Les Anarchistes », « Die Anarchisten », 1891, p. 253.)

Ils attendraient en vain des succès s'ils continuaient leur confiance au jeu scélérat des saltimbanques politiques.

Mackay, dans ses « Anarchistes », se prononce avec passion contre tout usage de la force. De ce point de vue il voit dans la grève un « moyen de combat licite, passif, dépourvu de violence ». On ne peut s'empêcher de faire à *Mackay*, à la pensée si vive et si incisive par ailleurs, le reproche d'une façon de voir extrêmement superficielle.

Voyons comment il se représente le cas suivant, qui, loin d'être arbitrairement construit, se présente à presque toutes les grèves.

Des ouvriers sont en grève. L'entrepreneur, désireux, naturellement de continuer par tous les moyens son entreprise, sans pertes, recrute des briseurs de grève. Des piquets de grève sont devant la porte de l'usine. Les briseurs de grève arrivent le matin et veulent pénétrer de force ou sous protection de la police, dans l'usine. C'est là un cas vraiment quotidien. C'est ici le point crucial, celui où il faut que la résistance, passive en apparence, mais portant en elle-même toutes les possibilités actives — si elle doit avoir une quelconque signification de lutte — passe à une défensive active.

Une chose tout aussi peu approfondie et presque incompréhensible, c'est la séparation mécanique de la lutte économique et politique chez Mackay. Comment des chômeurs résisteraient-ils à l'entrepreneur recrutant des briseurs de grève, si, comme il résulte des opinions de Mackay, la misère économique seule les poussait ? Ne faut-il pas une conscience de classe politique très exercée pour reconnaître la nécessité de la plus active solidarité ?

Les luttes économiques et politiques sont très étroitement emmêlées chez le prolétariat. Et quiconque essaie à l'instar de Mackay, de séparer mécaniquement les deux, a peu d'attaches véritables avec les travailleurs militants.

Et voici qu'un nouveau parallèle s'impose avec Alberti, malgré la différence très grande pour le reste. Si Alberti, « d'un point de vue purement philanthropique, est d'une façon ou de l'autre pour les ouvriers », Mackay est tout aussi bien « d'une façon ou de l'autre pour la cause du prolétariat ».

La grève lui paraît le moyen le plus important et le plus perfectionné d'atteindre le but, c'est vrai, mais ce but lui-même reste enveloppé d'une ombre mystique. Mackay aspire à une liberté flottant sans racines dans l'air et qu'il est impossible de définir.

Un homme qui s'occupe moins de la théorie que des conséquences de la grève, c'est *Wolfgang Kirchbach*. Dans le roman « *Das Leben auf der Walze* » (« La vie sur le trimard »), 1892, le Docteur Landmann s'entretient avec un vagabond à qui la grève a cassé les reins.

« Mais quoi faire ? Quand ils m'ont eu renvoyé de mon charbonnage, je suis parti à travers le pays pour chercher du nouveau travail, mais tous s'entendaient comme larrons en foire. Dès qu'ils voyaient mes papiers, j'entendais : Ah bon c'est vous celui qui a été dans les journaux, à la dernière émeute, mille regrets, impossible de vous employer. Avoir cassé quelques carreaux et demandé un salaire un peu meilleur et la journée de 8 heures, et maintenant ils vous laissent crêver de faim... » (p. 126.)

Le docteur Landmann comprend fort bien le triste sort du compagnon de la belle étoile. Car il mène lui-même une vie misérable depuis quelque temps.

Il semble bien que dans les neuf ans d'intervalle entre les « *Enfants de l'Empire* — 1883 (« *Kinder des Reiches* ») et la « *Vie sur le trimard* » — 1892 (« *Leben auf der Walze* ») Kirchbach ait

passé par une évolution décisive. Dans les « Enfants de l'Empire », il se fait un plaisir de présenter les social-démocrates comme des « figures ridicules » ; de les peindre comme de « pauvres fous ou des « idéalistes ». Cependant, dans la « Vie sur le trimard » on perçoit une certaine compréhension ; il est vrai que c'est pour le « prolétaires en haillons ». Là sa verve s'exerce contre le socialiste de cabinet que son ambition a poussé, pour des raisons d'économie politique, à apprendre à connaître « le peuple ».

Il est vrai qu'il ne faut pas surestimer cette transformation. Etant donné les liens très étroits qui unissent la réalité politique et la littérature, il ne faut pas oublier qu'en l'année 1883 la loi contre les socialistes menaçait des représailles les plus sévères les ouvriers social-démocrates et les écrivains sympathisants, tandis qu'après la victoire remportée en 1890 par la socialdémocratie allemande, on pouvait déjà parler un langage un peu plus radical ; et même une grande partie des lecteurs le demandait avec insistance.

En outre quelques intellectuels « qui voyaient loin », soucieux de faire carrière, commencèrent dès cette époque à comprendre que l'on était excellemment installé à l'un des postes administratifs du parti social-démocrate et que le revenu n'en correspondait pas le moins du monde à celui d'un prolétaire. Quantité de jeunes avocats, de médecins, d'écrivains, affluèrent à cette époque au mouvement ouvrier. Beaucoup d'entre eux venaient avec la pensée secrète d'y pouvoir tenter peut être aussi leur chance, un jour, du point de vue matériel.

Plus nette que chez Kirchbach, une certaine sympathie pour les ouvriers en grève, se manifeste chez *Karl Hauptmann*. Dans son roman « Mathilde » (1902) on trouve un récit de grève caractéristique à cet égard.

« Il y avait de l'agitation à l'usine. Simoneit était un des meneurs principaux. Cet homme sombre, audacieux, passionné, taciturne, tenait alors des discours dans le cercle de ses camarades assis autour de lui dans la petite salle ou dans l'auberge ; à part cela il vivait seul. Les « effrontées » lui semblaient assez bonnes pour le plaisir, mais pour l'amour du ciel il ne fallait pas en avoir, lorsqu'on était assis chez soi, recru de fatigue, devant l'assiettée de soupe. « Pour rien au monde », disait-il. Parmi ses camarades, il était très estimé, et quand ils étaient autour de lui, il parlait haut et dur et n'épargnait pas la raillerie.

« Il avait lu bien des choses et lisait volontiers les journaux. Il y avait longtemps que le désir vague lui était venu de faire autre chose

encore que de construire des serrures et des clefs, d'huiler les machines et de surveiller la bonne marche des roues et des courroies.

« On est pourtant des hommes, non des bêtes de somme qui vont jour pour jour avec leur harnachement sur le dos, et ensuite à la manège. « Bouffe maintenant », disait-il en riant. Ou encore une chose, un objet de fer, auquel on ne demande pas son avis, et qui continue éternellement de tourner autour de lui-même, pourvu qu'on le graisse un peu. Voilà ce que les autres aussi avaient obscurément senti et compris.

« Donc il y avait des troubles en vue d'un salaire plus élevé et d'un travail plus réduit. Et Simoneit en était l'âme. Dans les cours des usines les contremaitres l'avaient depuis longtemps à l'œil. Le portier non plus ne tolérait pas que les hommes se missent en groupes et que des filles effrontées vinssent leur tenir compagnie en les amusant de grivoiseries.

« On ne s'arrête pas ici », disait-il, non sans une certaine dignité, « il faut que le passage demeure libre. » Et les hommes s'en allaient, lentement, évitant avec soin le moindre signe de hâte, manifestant un calme silencieux qui avait quelque chose de morne.

« Devant le portail et le long de la grille du parc ils s'assemblaient à nouveau, et l'une de ces filles aux blouses bleues qui avaient le diable au corps, criait à l'imperturbable cerbère.

« Méfiez-vous, pipelet, les gars pourraient p't-êt' ben devenir mauvais à la longue. »

« C'est comme ça que tout était arrivé. Peu à peu. Mais quelques jours après, en mai, tous ceux qui, les autres jours passaient sous le portail savaient que personne ne travaillerait. Personne ne vint. Tard quelques femmes aussi; ils tenaient conseil avec beaucoup d'animation et le concierge ne s'occupait pas d'eux pour le moment. Vinrent alors des gendarmes qui interdirent un attroupement trop important. » (pp. 324 et suivantes.)

Simoneit était un qui n'avait rien à perdre, qui avait beaucoup lu et qui aimait lire des journaux.

« N'avoir rien à perdre, mais tout à gagner », semble être le sort collectif de la classe ouvrière. Et c'est sans doute aussi la raison pour laquelle le prolétariat, qui — comme dit Marx — « n'a rien à perdre que ses chaînes », s'est lancé avec la plus grande décision dans la lutte pour un meilleur ordre social.

Hauptmann traite son Simoneit avec beaucoup plus de considération que Max Kretzer ou Conrad Alberti, par exemple, les socialistes qu'il mettent en scène. Lorsque Carl Hauptmann raconte de Simoneit qu'il a lu bien des choses et qu'il aime lire les journaux, il y a dans cette façon de le présenter une certaine considération.

Par contre la part de maître Schorm, chez Max Kretzer, est beaucoup moins bonne.

« Sa tête était bourrée d'un demi-savoir qu'il s'était approprié en autodidacte et qui tout simplement constitue l'ennemi le plus redoutable de la saine raison, parce qu'il lui manque une mise au point systématique... » (Max Kretzer, « Les deux Camarades », « Die beiden Genossen », 1879, p. 70.)

De même Alberti parle d'un jeune ouvrier socialiste dans la nouvelle « Hammer und Nadel », « Le marteau et l'aiguille » :

« Que lui restait-il d'autre à faire pour tuer à la longue, torturante journée, que de fouiller dans les livres et tracts qu'il ne comprenait qu'à moitié et qui lui farcissaient la tête de demi-vérités. » (p. 37.)

Chez Hauptmann un signe visible de son attitude objective vis-à-vis des ouvriers, c'est qu'il s'abstient de rabaisser Simoneit lisant des journaux.

De même, dans la suite du récit, Hauptmann procède de façon bien plus objective que la plupart des naturalistes :

« Il y avait aussi des pourparlers de toute nature, et c'était surtout Simoneit qui les menait. *Il ne parlait pas extrêmement bien, mais il était sans crainte.* Il avait quelque chose de sûr de soi et de hardi. Et le directeur lui-même, *debout près du grand coffre-fort* pendant que Simoneit parlait hâtivement et cherchant ses mots, devait s'avouer intérieurement que c'était un homme qui remplissait vraiment son devoir et un instrument tout particulièrement docile et bon pour l'éternel graissage des machines. Trop bon, peut-être. *Trop préoccupé pendant son travail, de sorte que d'autres pensées pouvaient lui venir, chose qui pouvait devenir absolument inutile et même incommode et à laquelle il fallait probablement encore réfléchir mûrement, une fois l'ordre rétabli.* » (C'est-à-dire réfléchir si on allait le mettre à la porte de l'usine, ou non, I.B.)

« Mais l'histoire tirait en longueur. Les exigences des travailleurs étaient élevées et l'on était encore dans l'incertitude. *Le directeur ne pouvait faire comme il voulait quand il songeait aux autres qu'il n'avait pas le droit d'oublier.* Donc l'affaire n'avait pas encore trouvé sa solution. Il y avait des réunions dans la grande salle de danse; les grévistes y discutaient le pour et le contre et en attendant Simoneit et ses partisans y restaient toujours encore vainqueurs. » (pp. 324 et suivantes.)

Tout d'abord, ce que continue de dire Hauptmann, est parfaitement objectif, dépourvu de sentiment et développé avec logique. Le prolétaire Simoneit se met à réfléchir sur le sort de ses cama-

rades. Ce dont il se rend compte en premier lieu, c'est de l' « inhumain » de sa vie. Il sent que dans le processus de la production capitaliste il est devenu la « chose », la « marchandise ». Il est devenu conscient que toute valeur personnelle et humaine se trouve éteinte dans la vie professionnelle des ouvriers. Or, pour que naisse la conscience de classe, il faut que l'ouvrier se soit rendu compte qu'il est devenu non pas « une chose en tant que telle », mais « une chose pour l'entrepreneur ». Le jour où cette idée fait partie intégrante de sa conscience, et alors seulement, il est vraiment en état de se lancer dans la lutte contre ses oppresseurs.

Hauptmann parle ensuite du calme qui a quelque chose de morne. Phrase, qui déjà dévie un peu de la ligne générale, excellente, du récit. Pas une seule syllabe n'explique *pour qui* ce calme est morne. Car pour les ouvriers ce calme signifie rigueur et discipline; bien mieux, le fait qu'ils « s'en allaient lentement, posément, évitant avec soin le moindre signe de hâte », constitue vraisemblablement pour eux une petite « escarmouche avant la bataille », permettant de mesurer leurs forces.

Au cours du récit Hauptmann vient encore une fois à parler de Simoneit personnellement. Il dit : « Il ne parlait pas bien, mais il était sans crainte. » Sous la plume de Hauptmann tout aussi bien que pour celle d'Alberti « ne pas parler extrêmement bien » est presque un mérite. Alberti dit, lui aussi : « Il ne parlait pas particulièrement bien, du moins dans son premier discours. » Le meneur d'ouvriers, par contre, a toujours, des phrases toute prêtes sous la main. Chez Alberti c'est l'architecte Hilgers qui est « le chevalier sans peur ni reproche », chez Hauptmann c'est « le simple ouvrier Simoneit qui joue ce rôle.

Cependant « une faute de régie caractéristique », exemple de mauvaise description tendancieuse, est commise par Hauptmann. « Le directeur lui-même debout à côté de son grand coffre-fort. » Où se tient un grand directeur capitaliste ? A côté de son grand coffre-fort, naturellement. Ce symbolisme est bien trop bon marché, trop lourdaut. Chez n'importe quel lecteur tant soit peu psychologue et habitué à la réalité, cette description du « directeur debout à côté de son grand coffre-fort » provoquera un certain malaise.

Hauptmann transcrit ensuite une nouvelle observation absolument exacte, lorsqu'il constate que la pensée autonome et con-

sciente d'elle-même, d'un ouvrier, n'est rien moins qu'agréable à un homme de l'autre bord.

Depuis toujours la classe régnante a pris soin que les couches populaires inférieures fussent élevées dans un abrutissement et une ignorance aussi grande que possible. La couche dominante se rendait toujours instinctivement ou en pleine conscience, compte, que la pensée, la méditation, la science et la réflexion rendent les hommes conscients de leur être, leur font essayer de secouer les entraves devenues insupportables.

On pourrait résumer ce processus idéologique à peu près comme suit : L'ignorance, « la simplicité ignorante rend plus heureux que l'insatisfaction accompagnée de science ». Il ne reste qu'à se demander *qui elle rend à la longue plus heureux*.

Finalement ce récit par ailleurs si plein de sympathie pour les ouvriers vous surprend un peu. « Le directeur ne pouvait faire comme il voulait, quand il songeait aux autres qu'il n'avait pas le droit d'oublier. »

La signification de cette phrase n'est nullement claire. Elle ne paraît pas ironique, ainsi qu'on pourrait le supposer à première vue, mais parfaitement sérieuse. Mais quels sont les « autres » ? Les « coupeurs de coupons » ? Cette phrase réellement trop obscure déteint sur toute l'histoire et en trouble la clarté. D'une façon générale c'est un mélange d'idées clairement poursuivies dans leurs conséquences et de telles phrases inintelligibles.

Malgré l'attitude affirmative de la part de Hauptmann vis-à-vis des ouvriers en grève, telle qu'elle transparait souvent dans le texte, le trait caractéristique de son œuvre n'en réside pas moins en ce qui *n'y est pas dit*. En aucun endroit de son roman Hauptmann ne nous renseigne sur l'issue de cette grève; on ne peut la déterminer qu'indirectement. Lorsque Simoneit a épousé Mathilde, ils s'en vont ensemble hors de la cité industrielle, où Simoneit a été « meneur de grève ». Il s'ensuit donc — selon une déduction un peu hardie — qu'après insuccès de la grève, Simoneit a été chassé de sa place.

Hauptmann ne jugeant pas nécessaire de terminer ce récit de grève qu'il avait commencé à broser à si larges traits, on voit nettement que le sort des ouvriers ne l'intéresse malgré tout que partiellement et que la description de la grève a lieu pour satisfaire un besoin de *forme réaliste*; bien plutôt que le réalisme ne sert de moyen d'expression à l'objet qui l'intéresse, c'est-à-dire la grève.

CONCLUSION

Au terme de notre étude il peut sembler que le mouvement naturaliste allemand ait été trop violemment et trop unilatéralement attaqué.

C'est qu'il nous a paru important de réfuter par de nombreuses démonstrations le mythe du « naturalisme révolutionnaire » en Allemagne.

Assurément des forces réelles d'opposition philosophique contre le capitalisme se trouvaient dans le naturalisme allemand. Mais un antagonisme peu clair, mal défini, sans idées propres de récréation, signifie peu de chose. On a bien vu, en effet, que tous les écrivains de la génération naturaliste d'alors ont été entraînés rapidement dans le sillage du conformisme bourgeois.

Ce n'est nullement un hasard, que *Gerhart Hauptmann* et *Johannes Schlaf* soient devenus des « poètes mis au pas » de la nouvelle Allemagne. Les germes de « revirement », qui n'en était pas du tout un, au fond, se trouvaient d'ores et déjà dans leur période naturaliste.

Du drame Hauptmann on peut d'ailleurs dire, de façon générale, la même chose que du roman naturaliste. Il est vrai que les drames de Hauptmann se trouvent en partie à un niveau artistique bien plus élevé. Cependant ici on ne voit pas non plus de vouloir nettement, fermement dessiné, pas de liens solides avec le mouvement ouvrier; au contraire cette façon de se cabrer, sans qu'il y ait un but propre et clairement perceptible; montre combien intimement les naturalistes étaient encore pénétrés de l'idéologie bourgeoise.

Il y a dans son œuvre une caractéristique typiquement naturaliste : Le déterminisme dans la question de l'hérédité. Si d'un côté les naturalistes voulaient vraiment modifier fondamentalement l'ordre de la société, mais si de l'autre côté ils étaient persuadés que la « masse héréditaire » (« Erbmasse ») est immuable en l'homme, c'est parce qu'il y a là une irréductible contradiction qui laisse la porte ouverte à toutes les théories de salut par la réaction,

c'est parce que *cette* opinion peut mener directement au racisme national.

Chez presque tous les écrivains on trouve mélangés très éclectiquement la philanthropie libérale, l'idéologie mécanico-matérialiste de la « lutte pour la vie », la sympathie pseudo-socialiste pour les ouvriers et la peur petite-bourgeoise devant le grand « chambardement » final qui anéantira l'esprit.

Certainement le travail le plus positif du naturalisme allemand a été la mise en évidence de problèmes sociaux, que l'on n'apercevait même pas auparavant; la franche manifestation d'opinion vis-à-vis de questions sociales difficiles. En règle générale, et malgré quelques opinions contraires, les naturalistes allemands étaient d'avis que l'écrivain a dans son œuvre créatrice également le devoir d'aider à changer le monde, au lieu de chercher seulement à l'interpréter. Mais cette opinion théorique n'est nulle part élaborée de façon cohérente sauf peut-être chez Arno Holz. On ne la trouve que sous forme de mosaïque et elle n'est nulle part suivie d'exécution pratique en accord avec la théorie.

Autre chose chez un Zola. La différence entre l'œuvre de Zola et celle des naturalistes allemands, correspond à peu près à la différence culturelle et sociale entre la bourgeoisie française et l'allemande.

La bourgeoisie française, complètement libérée de l'influence de la classe féodale, se déclarait joyeusement pour le progrès dans la production, n'avait plus de « supérieurs » d'après lesquels elle dût s'orienter socialement.

Au contraire sur la base de production lui appartenant, elle se construisait sa culture propre, correspondant à ses désirs et à ses besoins sociaux. Il était tout naturel que dans une pareille société la place de l'écrivain fût tout autre que dans la société allemande, par exemple, où la bourgeoisie, inspirée d'en haut, copia avec empressement le mépris des féodaux et des militaires pour les « gratte-papiers ».

Et cependant le naturalisme allemand et le naturalisme français ont une chose en commun, de même que la bourgeoisie des deux pays. Ni l'un ni l'autre des deux « naturalismes » ne dépassent le cadre de la classe bourgeoise; ils s'avancent tout au plus pour reconnaître prudemment les frontières, sans les franchir. Malgré la précision réellement scientifique avec laquelle il travaillait, Zola lui-même, de même que ses collègues d'outre-Rhin, ne tira pas la

moindre conséquence politique de l'ensemble de ses observations, préférant se noyer dans l'abondance des détails.

Qu'il nous soit permis, pour finir, de soulever encore une fois la question suivante : Pourquoi ces hommes si différents se sont-ils rassemblés sous le signe du « Naturalisme » livré à n'importe quelle interprétation arbitraire, ainsi que nous l'avons vu ?

Cette question, ne peut trouver elle aussi sa réponse que si l'on part de la réalité sociale de ce temps.

Malgré le mépris à l'égard des « scribouillards crève-la-faim », que la classe féodale, ainsi qu'il est dit ci-dessus, avait transmis à la bourgeoisie allemande, celle-ci renfermait naturellement dans son sein des éléments idéologiques en plein accord avec sa situation et ses intérêts de classe. La bourgeoisie allemande se trouvait alors en plein essor. Elle était partie joyeusement en bataille pour conquérir le marché mondial et battre l'industrie anglaise. Et elle voyait ses alliés naturels, aidant ses intérêts et le rendement de ses usines, dans la technique et dans les sciences naturelles.

En ce temps-là une « attitude d'application des sciences naturelles » plus ou moins authentique, passait pour « moderne », répondait à « l'esprit de l'époque ».

Et comme on croyait encore à une évolution positiviste se poursuivant sans fin, malgré quelques terribles crises commerciales, suivies en ce temps-là, il est juste de l'ajouter, de périodes de reprise des affaires, l'intérêt porté aux sciences naturelles et à la technique, correspondait absolument aux besoins d'un capitalisme qui se sentait vigoureux et plein de santé.

Par conséquent le nom seul de mouvement naturaliste ne signifie pas encore, ainsi qu'on l'a souvent admis de façon erronée, une opposition objective à la classe régnante. Tout au contraire c'est précisément là que se montre la force de l'influence sociale sur la littérature.

Le prolétariat lui aussi avait, et a un grand intérêt pour les sciences naturelles. Mais là il ne s'agit pas, comme chez les bourgeois, d'un phénomène passager, après lequel, le progrès des sciences naturelles menaçant de faire sauter *leurs* cadres de production devenus trop étroits ; ils se recroquevillent dans un brouillard d'irrationalisme mystique, veulent exterminer l'esprit de « rationalisme juif » et découvrent tout à coup que le monde ne peut plus être saisi qu'à l'aide d'une intuition provenant de l'affectivité.

C'est ainsi que des faits tels que l'achat de l'allumette perma-

nente par un cartel de financiers capitalistes, l'interdiction par monopole d'un procédé extrêmement bon marché de fabrication de lampes à incandescence, sont en connexion étroite avec la naissance d'un mouvement littéraire nouveau et la dissolution du précédent.

Une attitude absolument contraire se manifeste chez le prolétariat, vis-à-vis de la question du progrès des sciences naturelles. Se trouvant, de par sa situation de classe dans une position très particulière qui lui permet, le cas échéant et au moyen de sa dictature, d'abolir tout simplement la société des classes, le prolétariat n'a aucun intérêt à arrêter les progrès culturels et scientifiques; il fera au contraire tout ce qu'il faudra pour amener un plus haut degré d'évolution sociale et culturelle.

Il semble bien que ce ne soit guère par pur hasard que l'expressionnisme, l'expressionnisme et spécialement le cercle de « George » n'aient plus cherché à se rattacher aux sciences dites « exactes », en un temps où les sciences naturelles renfermaient déjà en leur sein des forces révolutionnaires, dangereuses pour la durée de la domination bourgeoise.

Dans une étude sur « La Grandeur et la Décadence de l'Expressionnisme » (1), Georg Lukacs écrit : « Le mouvement naturaliste des années quatre-vingts à quatre-vingt-dix se rattachait par un lien, si lâche, trottant et caché fût-il — au mouvement ouvrier, et c'est précisément à ce lien qu'il doit tout ce qu'il a accompli de positif ». Opinion à laquelle nous adhérons sans réserve.

Mais les germes de la réaction sont de beaucoup prépondérants dans le naturalisme allemand. Si la bourgeoisie libérale des années 1880 et 1890 pouvait encore permettre une littérature de critique sociale, même l'encourager en partie, elle changea radicalement d'opinion aux premiers symptômes, qui indiquèrent que sa domination était menacée.

Par contre la bourgeoisie d'après-guerre se devait de tolérer la littérature expressionniste qui par son irrationalisme abstrait et son révolutionnarisme uniquement formel troublait les têtes et agissait ainsi indirectement dans le sens de la classe dominante.

Et c'est seulement en partant de ce mouvement que le chemin de quelques rares isolés — Johannes R. Becher, par exemple les conduisit à la littérature révolutionnaire prolétarienne. D'autres, tels

(32) « Littérature Internationale », (« Internationale Literatur »), Cahier 1^{er}, janvier-mars 1934, p. 158.

que Gottfried Benn ont choisi « la voie du moindre effort » et son devenus les apologistes du national-socialisme.

Malgré l'excessive pression sociale à laquelle les écrivains sont exposés, la décision, « Pour ou contre qui? » n'en reste pas moins *toujours* à la charge de l'individu isolé.

Nous avons bien vu que ceux qui apparemment n'avaient pris aucune décision, défini aucun programme, professent leur décision et leur philosophie effectives dans presque chacune de leurs pensées.

Peut-être est-il singulier de terminer cette enquête par une sentence de Bismarck. Mais elle semble bien pouvoir s'appliquer aussi à la littérature :

« Ne vous imaginez pas que l'abstention, en matière de politique, vous mette à l'abri de ses conséquences. »

Vu : le 13 mai 1935.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*
H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — LES ROMANS SOCIAUX PRENATURALISTES

1. Ernst WILLKOMM : « Weisse Sklaven oder die Leiden des Volkes », Roman, 1845.
2. A.V. STERNBERG : « Paul », Roman, 1844.
3. Carl IMMERMANN : « Die Epigonen ».
4. SPIELHAGEN : « In Reih' und Glied ».
5. Robert PRUTZ : « Das Engelchen », 1853, 3 volumens.

II. — LES ROMANS NATURALISTES

1. Hermann CONRADI : « Phrasen », 1897.
2. — « Adam Mensch », Leipzig, 1889.
3. Conrad ALBERTI : « Die Alten und die Jungen » 1889.
4. — « Maschinen », Leipzig, 1895.
5. — « Plebs », Novellen aus den Volke, 1896.
6. — « Wer ist der Stärkere ? », 1897.
7. Carl BLEITFREU : « Schlechte Gesellschaft », 1885.
8. Max KRETZER : « Die beiden Genossen », 1879.
9. — « Sonderbare Schwärmer, 2 volumens, 1881.
10. — « Die Betrogenen », 1882.
11. — « Meister Timpe », 1887.
12. — « Das Gesicht Christi », 1897.
13. Wolfgang KIRCHBACH : « Kinder des Reiches », 2 volumens, Leipzig, 1883.
14. Wolfgang KIRCHBACH : « Das Leben auf der Walze », Berlin, 1892.
15. Hans LAND : « Der neue Gott », 1891.
16. Felix HOLLAENDER : « Der Weg des Thomas Truck », 4 Bücher in 2 Bänden, 1900.
17. Felix HOLLAENDER : « Jesus und Judas », 1896.
18. John Henry MACKAY : « Die Anarchisten », 1891.
19. Carl HAUPTMANN : « Mathilde », 1902.

III. — OUVRAGES SUR LE NATURALISME ALLEMAND

a) *Les histoires de la littérature*

1. Albert SOERGEL : « Dichtung und Dichter der Zeit », 14. Auflage, Leipzig, 1911.
2. Alfred KLEINBERG : « Die deutsche Dichtung in ihren sozialen, zeit- und geistesgeschichtlichen Bedingungen, Dietz, 1927.
3. Levin L. SCHÜCKING : « Die Soziologie der literarischen Geschmacksbildung », Leipzig, 1931.

GENERALITES

1. KISTENMACHER : « Maschine und Dichtung », Münchner Dissertation, 1914.
2. Adalbert v. HANSTEIN : « Das jüngste Deutschland ».
3. Carl BLEIBTREU : « Revolution der Literatur », 1887.
4. A. R. SCHLIEMANN : « Beiträge zur Geschichte und Kritik des Naturalismus. Dissertation, 1903.
5. Leo BERG : « Der Naturalismus ». Zur Psychologie der modernen Kunst, München, 1892.
6. Wilhelm BOELSCHKE : « Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Poesie », Leipzig, 1887.
7. Edgar STEIGER : « Der Kampf um die neue Dichtung », 1889.
8. Ernst HAECKEL : « Freie Wissenschaft und freie Lehre », 1887.
9. Emile ZOLA : « Aussprüche über die bildende Kunst. Abgedruckt in der Gesellschaft ». Gesammelte Nummern, S. 55-56.
10. Georg LUKACS : « Grösse und Verfall des Expressionismus ». Aufsatz in der « internationalen Literatur », 4. Jahrgang, Heft 1, Januar-März, 1934. S. 158.
11. Georg PLECHANOV : « Die Kunst und das soziale Leben ». Aufsatz aus dem Jahr 1913. Abgedruckt in der « Literatur der Weltrevolution », 1931; Heft 4.
12. Kurt KERSTEN : « Bismark und seine Zeit ». Neuer deutscher Verlag, 1930.
13. Arno HOLZ : « Die Kunst, ihr Wesen und ihre Gesetze, 1891.

IV. — OUVRAGES SUR L'OUVRIER ET LE SOCIALISME

1. Eduard BERNSTEIN : « Geschichte der Berliner Arbeiterbewegung, 1907.
2. JANSEN : « Das Proletariat im Vormärz in den Anschauungen deutscher Denker ». Kieler Dissertation, 1928.
3. Gustav SCHMOLLER : « Ueber die Entwicklung des Grossbetriebes und die soziale Kallenbildung. Preuss; Jahrb. 69, 1892.
4. Kurt SAUERLAND : « Der dialektische Materialismus », 1932.
5. Hans SPEYER : « Das Proletariat und seine Kritiker ». « Neue Rundschau », September 1932.
6. Richard ELCHO : « Artikel über die « Freie Bühne » in der sozialdemokratischen Volkszeitung », 2. Oktober 1889.
7. Protokolle des sozialdemokratischen Parteitages, 1896, Gotha.
8. Friedrich ENGELS : « Gerechter Lohn für gerechte Arbeit ? » Anhang in Marx : « Lohn, Preis, Profit ». Elementarbücher des Kommunismus, 1930.
9. Karl MARX : Das Kommunistische Manifest », 1847.
10. MARX und ENGELS : « Die deutsche Ideologie ».
11. Karl MARX : « Einleitung zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie ». Deutsch-französische Jahrbücher, 1844.

TABLE DES MATIERES

	Pages
PRÉFACE	3

LES NATURALISTES

1. Origine, éducation et milieu	9
2. Le groupe de Munich	14
3. Zola et les naturalistes de Munich	19
4. La théorie littéraire naturaliste. (L'école berlinoise.)	21

LES NATURALISTES ET LA SOCIAL-DEMOCRATIE

1. Rôle des Naturalistes à l'intérieur de la social-démocratie..	33
2. La social-démocratie et l'art	37

LA VIE PROLETARIENNE DANS LES REPRESENTATIONS PARTICULIERES

1. L'ouvrier militant	49
2. Les dirigeants social-démocrates	59
3. La réunion	76
4. La manifestation	93
5. La grève	97
Conclusion	113
Bibliographie	118

